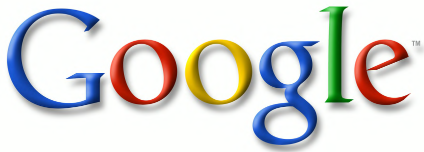
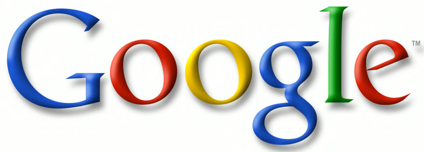
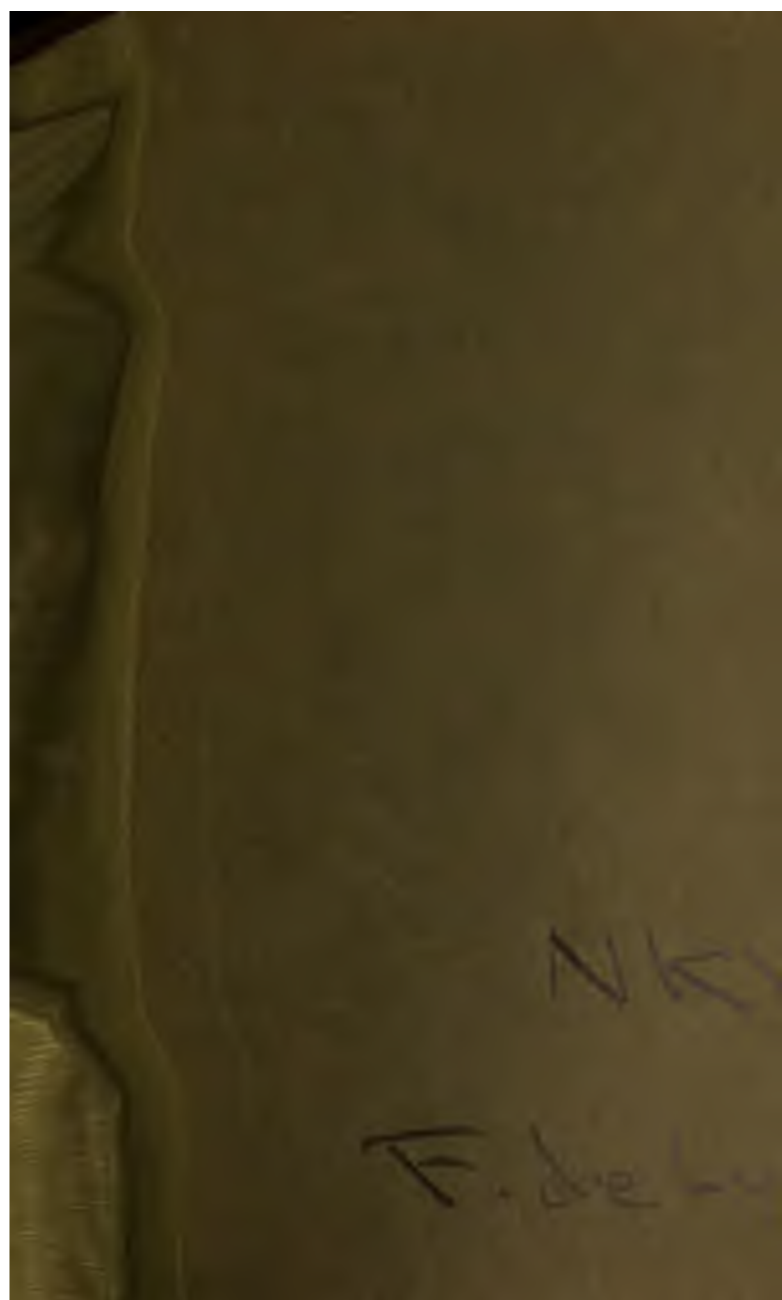





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579956 3





HISTOIRES

A L'ENVERS

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRES

A L'ENVERS

PAR

Mme FERNANDE DE LYSLE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

HUIT JOURS A VIVRE

I

L'horloge voisine sonnait neuf heures, lorsqu'on gratta humblement à la porte de Maurice Hamelin.

« Entrez ! » cria-t-il sans se déranger.

Maurice goûtait sur un immense divan les plaisirs de la vie horizontale. Gravement occupé à tirer des bouffées de fumée d'une chibouque en bois de rose, il en suivait du regard les capricieuses ondulations.

« Dix sous ! » fit une voix glapissante.

A travers la porte entre-bâillée, un bras informe, retroussé jusqu'au coude et tatoué de losanges et de cœurs enflammés, laissa tomber une lettre sur le guéridon.

C'était le portier de la maison.

Maurice, d'un caractère froid et méthodique, n'en acheva pas moins la pipe commencée; puis, au dernier flocon de fumée, il secoua sa rêverie, ramena sur ses épaules une robe de chambre à flammes rouges, se leva et décacheta la lettre.

Il lut :

« J'ai besoin de toi, mon ami, viens à mon secours. Je t'attends.

« ANATOLE. »

Notre homme ne manifesta aucune surprise, aucune humeur. Il serra l'impérieux billet, envoya chercher des chevaux de poste, fit en silence quelques préparatifs nécessaires, alluma un *régalia*, et partit.

II

C'était un original que ce Maurice.

Quelqu'un s'avisa de lui demander un jour :

« Avez-vous été amoureux?

— Trois fois, dit-il. L'objet de ma première passion était mignon et charmant ; il rêvait avec Lamartine et s'indignait avec George Sand. Il ressemblait à une vignette anglaise; il avait le profil des anges et les joues pâles comme Ophélia. En cachette, il écumait le pot au feu. La seconde femme que j'ai aimée était un cœur fort et dédaigneux des choses de la terre. Mille tresses noires ruisselaient sur ses épaules de marbre. Un port

de reine, les yeux d'une Espagnole. J'en devins fou pendant huit jours; le neuvième, je m'aperçus qu'elle portait perruque.

— Et la troisième? » demanda-t-on.

Maurice ralluma son cigare et tourna le dos au curieux.

Toujours il fumait.

Les médecins avaient porté sur lui cette funèbre sentence : « Le spleen le ronge; dans six mois, ce sera un cadavre. »

En conséquence de cet arrêt sans appel, Maurice avait fait des parts égales de sa fortune pour les jours qui lui restaient à vivre. Selon son expression, il s'arrangea de façon à mener de front la vie et l'argent pour arriver à la dernière heure avec le dernier sou.

Au moment où il apparaît dans notre histoire, il n'avait plus, d'après son compte et celui de la Faculté, que huit jours à vivre.

III

Quant à Anatole Gillois, — l'ami pressé qui écrivait ses lettres à l'impératif, — voici quel personnage c'était : Il avait vingt ans, des illusions, trop de confiance, peu de fatuité et beaucoup d'amour!

Ah! j'oubliais.

Il n'avait pas de dettes et ne tutoyait pas son tailleur.

IV

Le lendemain de son départ, Maurice arriva dans une petite ville normande et descendit de voiture à l'hôtel de la Poste.

Il aperçut, derrière les révérences du maître, une femme aux cheveux bruns, aux prunelles langoureuses, dont un jeune échappé de collége aurait dit et pensé : « Qu'elle est charmante!... » Il se contenta de la saluer. Mais Maurice atteignait son vingt-neuvième printemps, et, comme le figuier maudit, son cœur ne portait plus ni fruits ni fleurs.

Anatole, bouillant d'impatience, sauta au cou de Maurice.

« Tu me sauves! s'écria-t-il. Je marche depuis trois jours sur des charbons ardents, j'ai la fièvre de l'espoir.

— As-tu douté de moi?

— Pas une seconde.

— C'est bien. Pourquoi suis-je ici?

— Tu es invité demain à la soirée de madame Priosan. »

V

Les hommes disaient d'Anatole : « C'est un jeune homme!... » et cela d'un air protecteur et hypocritement paternel.

Les femmes, qui, en paroles, ont quelquefois le privilége de l'audace, souriaient en disant de lui : « C'est un enfant ! »

Jeune se traduisait pour les uns par : « Il est fier de ses vingt ans; il réclame sa part des joies du monde que nous avons péniblement cherchées. Pourquoi serait-il donc plus heureux que nous, plus exempt des sarcasmes qui ont flétri notre début, des buissons d'épines qui s'appellent déceptions? Étouffons ces beaux désirs, cette aspiration vers l'inconnu, sous notre raison à la glace; quand il aura, comme nous, le cœur plein de cervelle, peut-être nous l'écouterons. »

Enfant se traduisait ainsi pour les autres : « Je comprends, je devine ce que tes yeux m'avouent, ce que tes lèvres n'osent murmurer. Moins d'abandon et de naïveté; cache ta pensée, ne vois-tu pas que chacun sait ton secret? »

A la louange d'Anatole, faut-il dire qu'il ne comprenait rien à la pitié des hommes, rien au sourire des femmes?

On laissait Anatole se mêler aux conversations de salon. Hors d'un verbiage innocent, notre débutant n'existait pas. C'était l'automate interlocuteur à qui l'on semble dire : « Je suis bien aise de faire étalage de mon esprit, donnez-moi la réplique. »

Les femmes, car il faut proclamer bien haut et à sa gloire qu'il s'exilait le plus souvent de l'égoïste et doctrinaire société des hommes, — les femmes s'occupaient volontiers de lui, comme le chat de la souris qui ne saurait lui échapper; elles applaudissaient à

son indignation juvénile, s'autorisaient de ses conseils, le saluaient de la tête ou de l'éventail, — en familier.

Un jour il avait surpris madame de la Chesnaye en peignoir flottant, les épaules à peine couvertes. Ébloui, confus, il se retirait, les yeux à terre...

« Entrez donc, monsieur Anatole, dit-elle, pour vous, j'y suis à toute heure. »

VI

Cependant il n'était ni laid ni sot, ce pauvre Anatole. Il rimait et accrochait gracieusement son lorgnon à la paupière gauche. Il professait une horreur invincible pour tout ce qui avait odeur de grec ou de latin.

L'insouciance était sa vie.

Comme il ne savait rien du monde, il s'arrêtait au profil d'un nez grec ou d'une jambe parisienne. Il écoutait les mille petits bruits des insectes dans l'herbe. Il s'abîmait dans la contemplation du nuage qui flotte, de l'hirondelle qui effleure, de l'eau qui murmure.

N'ayant encore rien approfondi, il avait une sympathie universelle.

Enfin, son terre-neuve s'appelait Piétro!

Que voulez-vous de plus?

VII

Maurice et Anatole entrèrent dans le salon de madame Priosan à neuf heures. Les invités étaient au

complet, — ce qui n'est pas rare en province, où l'on est toujours bien aise de faire une petite économie en allant brûler le bois et la bougie des autres.

Madame Priosan fit un pas vers les retardataires avec le sourire officiel des maîtresses de maison.

« Vous vous faites désirer, M. Anatole, » dit la belle hôtesse, — la femme qui, disait-on dans la localité, avait les plus magiques sourires, les plus ardents regards, la chevelure la plus ondoyante du département.

Anatole s'inclina et rougit.

« Oh! je l'aime! » glissa-t-il dans l'oreille de Maurice.

Une jeune fille passait. Caractère admirable, sans cesse retenu et contrarié; mélange de rêverie et de sarcasme.

Son père avait gagné de bonnes rentes dont il plaçait le rapport en plein soleil. Était-il adjoint parce qu'il avait, vingt-huit ans, servi... la pratique derrière son comptoir d'épicier, ou avait-il été épicier pour devenir adjoint? Il avait élevé sa fille à ne rien faire, disait-il, — c'est-à-dire à être un esprit supérieur; mais il prêchait à outrance les saines maximes et la politique conservatrice des petits bourgeois. Là-dessus Indiana pleurait et décochait à l'auteur de ses jours une foudroyante apostrophe — en vers qu'elle serrait sous clef.

Trois ou quatre maris campagnards s'étaient présentés pour la dédaigneuse. Ils avaient parlé ménage: elle avait riposté feuilleton. La dot était rondelette,

la future comme la dot; mais l'esprit avait trop de pointes.

Au delà de Paris, l'esprit de saillie a fait perdre plus de batailles aux jeunes filles sur le terrain du mariage que la cupidité aux détenteurs d'actions sur le terrain de l'agio.

Indiana se raillait de l'avenir conjugal, et continuait à rester fille.

« Monsieur Anatole, dit-elle avec un majestueux sourire, vos vers *à la Colombe plaintive* sont sur mon album depuis hier. Beau troubadour, soyez mon féal; votre poésie vaut une de mes pervenches. »

L'habit noir d'Anatole fut décoré du gracieux emblème.

Anatole s'inclina et rougit.

« Oh! je l'aime! » glissa-t-il dans l'oreille de Maurice.

De salutations en sourires, les deux amis étaient arrivés près d'une robe de crêpe rose dont les jupons s'étalaient timidement et dont le diaphane tissu laissait deviner une taille parfaite. La robe n'avait garde de se permettre le moindre mouvement. Une vieille femme, coiffée d'un bonnet antédiluvien victorieusement planté d'un panache multicolore, tenait le crêpe rose en respect comme un chien tombé en arrêt tient sous son flair un vol de perdreaux.

Anatole écrasa le pied de son compagnon en reculant furtivement à l'aspect terrible, foudroyant, de... ce joli petit crêpe rose qui ne songeait à rien, tenait ses longs cils baissés et tournait vulgairement le dos.

« Oh ! je l'aime ! glissa Anatole dans l'oreille de Maurice.

— Ce n'est pas une raison pour m'écraser le pied, » répondit flegmatiquement celui-ci.

L'exclamation tranquille de Maurice, qui semblait ne répondre à rien, arracha un mouvement de tête et un cri étouffé à la robe légère.

La douce, rêveuse et adorable créature ! Ses bandeaux à reflets dorés encadraient un divin visage.

Anatole l'entrevit comme une éblouissante apparition. Maurice remarqua ses lèvres rouges, ses dents blanches, ses yeux bleus... Il entendit parfaitement le chaperon à panaches s'écrier d'un ton aigre :

« Mademoiselle Blanche !... »

Et il en conclut que l'inconnue se nommait Blanche et qu'elle était blonde.

VIII

Ne riez pas de la conclusion.

Maurice n'aimait pas les jeunes filles, — qui s'amusent avec le cœur d'un amoureux comme elles font sauter un volant sur les raquettes;

Qui aiment les déclarations sur papier rose, les romances langoureuses, la cravate bien nouée et le pantalon à la mode;

Qui ont chaque matin un caprice, une bouderie chaque soir;

Qui ne savent jamais ce qu'elles veulent;

Qui ne veulent jamais ce qu'elles savent.

IX

On installa Maurice à une table de whist; Anatole à un quadrille de perruques.

La société est ainsi faite, qu'il est rare qu'on ne fasse pas tout ce que veut une maîtresse de maison, et qu'il est encore plus rare qu'on ne dise pas le lendemain : « L'insupportable soirée! Je m'y suis horriblement ennuyé. »

Dans un entr'acte où la danse et le jeu les laissèrent respirer, nos deux amis échangèrent à voix basse les paroles suivantes :

« Comment *la* trouves-tu? interrogea le plus jeune.

— Comment *la* nommes-tu? répondit l'autre.

— Ne t'ai-je pas dit?...

— Mon cher, le sourire de madame Priosan t'a fait rougir; tu m'as dit : Je l'aime! La pervenche de mademoiselle Indiana t'a rendu coquelicot; tu m'as dit: Je l'aime! Quant au crêpe rose...

— Chut!

— C'est la préférée?

— Oh! la seule!...

— Me voilà instruit. Alors?

— Il n'y a pas d'alors, dit candidement Anatole, puisque je l'aime!

— C'est juste. Tu veux l'épouser?

— Oh! tout de suite.

— Diable! il paraît que j'ai bien fait de prendre la poste. Et quel est l'obstacle? »

En ce moment le piano joua une ritournelle. Notre amoureux fut prié d'inviter madame de...

C'était un dévoué, un martyr. On lui confiait pêle-mêle les plus vieilles et les plus jeunes.

« L'obstacle, soupira Anatole. Je vais lui faire vis-à-vis. Il s'appelle madame de la Chesnaye. »

Maurice, tombé de Paris à l'improviste dans ce trou de province, n'était guère plus avancé. Il se posta derrière le pétulant danseur, et vérifia en homme d'ordre de quelle nature était l'obstacle que, sans doute, il aurait à surmonter.

Il regarda madame de la Chesnaye et pâlit.

Madame de la Chesnaye — une jolie femme — minaudait avec son cavalier : elle ne vit pas la pâleur de Maurice.

X

Le quadrille terminé, ce fut Maurice qui s'empressa auprès de son jeune ami.

« Anatole, il faut que tu me présentes à cette femme... sur l'heure.

— Mais...

— Pas de mais, ou je pars. Veux-tu épouser ta Blanche?

— Avec la permission de sa tante.

— Tu l'auras demain.

— Comment ?

— Présente-moi... Il le faut. »

Sur-le-champ, Anatole entraîna Maurice avec cette

espèce d'emportement que les poltrons et les amoureux prennent pour du courage. Il ne rougit pas trop en présentant à madame de la Chesnaye son meilleur ami...

Maurice regarda la noble dame comme s'il voulait surprendre le secret de son cœur. La noble dame garda sa sécurité, et, si elle avait un secret, il fut impénétrable.

« C'est elle! criaient dans l'âme de Maurice les mille voix du souvenir. C'est elle!... Mais je dompterai son orgueil, j'assouplirai sa mémoire!...

— Eh bien? demanda Anatole, inquiet de ce sombre silence et n'augurant rien de bon pour l'intervention projetée. Eh bien, comment trouves-tu la tante?

— Elle est brune, » répondit Maurice.

XI

La soirée de madame Priosan était un modèle du genre. De quoi madame Priosan ne servait-elle pas de modèle, depuis les vertus de famille jusqu'à la confection de la tarte aux prunes? Il est vrai qu'elle n'avait plus vingt ans, ce qui ne veut pas dire qu'elle en eût quarante.

Dieu me garde de vous ennuyer d'une fade description de cette soirée normande! Il y avait beaucoup de femmes et quelques charmantes femmes.

Mais où étaient les hommes, les jeunes, ceux qui vivent?...

XII

« Qu'est-ce que l'amour? demandait à tous les échos du salon M. le chevalier de Fleuranges, satyre en déroute.

— Oui, qu'est-ce que l'amour? » répéta magistralement un long, sec, jaune et osseux président, qui ne s'était jamais marié.

Le cercle des jabots se resserra. Il n'était plus possible à l'orateur d'éluder la question.

Or l'orateur était Normand, et des plus avocats, — deux raisons plausibles pour mystifier son auditoire avec aplomb.

« L'amour, fit-il avec un fin sourire, — car il pensait : Où diable pareille curiosité va-t-elle se nicher? — l'amour ne se définit pas; il est relatif. D'où vient-il plutôt? De la femme. Telle femme, tel amour. Il y a synthèse.

— Mais, objecta le tenace président, qu'est-ce donc que la femme?

— Un ange!

— Un diable!

— Une fée! »

L'avocat normand sourit de son rire blanc.

« C'est beaucoup d'honneur, messieurs, dit-il. La mienne se contente d'être une ménagère. »

XIII

Pétrarque, qui a aimé toute sa vie, nomme l'amour *il giovenile*, « le jeune. »

N'aime-t-on plus en province depuis que Paris, ce Minotaure de la civilisation, étreint dans ses embrassements mortels tous les jeunes hommes?

XIV

Le lendemain, madame de la Chesnaye attendait seule au pavillon du bord de l'eau la compagnie de son favori Anatole.

Paresseusement couchée sur un sofa, elle rêvait. A qui? Il eût été difficile de le savoir. Elle n'en savait rien elle-même. Mais elle se disait ceci sans plus de détours:

« J'ai vingt-cinq ans; Georges en a cinquante. Mes cheveux tombent en grappes d'ébène; les siens tombent tout à fait. Il voyage, et je m'ennuie. »

Puis elle ajouta le plus naïvement du monde, en apparence, et tout haut la main sur son cœur :

« Est-ce que je l'aime? »

Elle sourit et soupira tout à la fois.

« Le président que j'ai vu hier soir, reprit-elle dans sa pensée, est un sot, le chevalier un belâtre usé, l'avocat un bavard. Où sont donc les hommes? »

Maurice entra.

XV

Maurice était...

Ai-je dit qu'il avait vingt-neuf ans? Cela suffit, je crois, pour la connaissance de son cœur. Qu'importe la couleur exacte de ses cheveux, qu'il portait courts et relevés, ou la nuance de ses yeux profonds et inquisiteurs?

XVI

Il salua, prit un fauteuil, s'assit, — non pas au bord, en amoureux de collége, — mais bien au milieu, carrément; et regarda madame de la Chesnaye.

« Madame, dit-il, je suis ce *meilleur ami* qu'Anatole Gillois vous a présenté hier. Je me nomme Maurice Hamelin. Anatole m'a confié l'amour vrai que lui a inspiré mademoiselle Blanche, votre nièce, et c'est moi qu'il a chargé de vous demander sa main. J'ai fait cinquante lieues pour vous dire cela. »

Madame de la Chesnaye éprouva un instant la violente envie de faire jeter Maurice à la porte; mais, comme il gardait un beau sérieux, elle comprit qu'elle avait affaire à un original plutôt qu'à un impertinent. Elle enveloppa ses dédains aristocratiques sous le plus mielleux sourire.

« Votre proposition est un peu brusque, monsieur, dit-elle. Vous n'ignorez pas qu'Anatole est un tout jeune

homme... presque un enfant... ce qu'il prend pour de l'amour vrai, dans un mois ce sera un caprice oublié.

— Il ne faut pas railler, madame, avec les cœurs de vingt ans... quelquefois cela les tue. »

Madame de la Chesnaye trouva la phrase ridicule; elle ne répondit pas.

« Ainsi c'est un refus? insista Maurice.

— Mais, monsieur... »

Maurice poursuivit d'un ton bas et saccadé, sans prendre garde aux airs de femme offensée que prenait la superbe tante :

« Écoutez, madame, il y a un an, je parcourais la Suisse. J'étais encore jeune alors, jeune et confiant. Car, si l'âge se compte par les émotions du cœur plutôt que par les années, on pouvait dire de moi ce que vous dites d'Anatole : j'étais presque enfant.

« Au milieu de mes rêves et de mes bonheurs, je vis une femme; je l'accueillis dans ma vie comme l'ange dont l'amour devait ceindre mon front d'une auréole. Cela se pense et s'écrit — quand on a vingt ans. Prosaïquement, je vous dirai que je m'attachai à ses pas, que la nuit je chantais et rêvais sous ses fenêtres, qu'enfin j'osai lui écrire.

« Madame, elle m'aimait; notre correspondance dura longtemps : j'ai *toutes* ses lettres. Enfin elle partit; je partis à sa suite comme le chien suit son maître, comme l'ombre s'attache au corps.

« Un jour, — c'était à Zurich, — je parvins à lui faire tenir un billet qui lui rappelait ses promesses, ses aveux, ses serments. A moi, timide, respectueux, dé-

voué; à moi, qui ne lui avais jamais parlé, qu'elle n'avait pas vu, peut-être, qui n'avais osé lui dire : Je vous aime, que par une abnégation de tous les instants, — elle répondit ces quelques mots...

« Je les ai encore là, présents à la mémoire, lourds sur le cœur :

— Que m'importe, monsieur! laissez...

— Les voici, interrompit brusquement Maurice en fixant un regard terrible sur madame de la Chesnaye :

« Oubliez un enfantillage qui a pu me distraire quelques jours et qui me déplaît à présent. Il n'y a rien de commun entre nous. »

Il s'arrêta. Puis, de l'air le plus simple, le plus dégagé du monde, il reprit :

« Madame, il y a un nom au bas de ces lettres... Camille, je crois. »

La tante du crêpe rose rougit extrêmement et se mordit les lèvres.

Maurice eut l'air de ne rien voir; il reprit de son air flegmatique :

« Pardon, je reviens à la demande d'Anatole...

— Eh bien! répondit la belle dame, j'y réfléchirai; mais si Blanche, de son côté...

— Ce n'est pas elle qui refusera. Donc, vous me promettez?

— Puisque ces enfants s'adorent, je ne veux pas être un obstacle à leur bonheur.

— Ma mission est finie, dit gaiement Maurice, et je remonte en chaise de poste. »

Il baisa la belle main que lui tendit la patricienne, et s'éloigna d'un pas ferme.

« C'était lui ! se dit madame de la Chesnaye; lui, qui m'aimait tant !... lui, dont j'ai froissé l'amour exalté ! Comme il se venge ! me forcer de consentir à ce mariage ! Eh ! que m'importe ce mariage, après tout, j'ai retrouvé un cœur qui m'aimera encore, et... »

Elle se leva vivement, prit une plume, du papier, et, au moment de poser le premier mot :

« Que lui écrire ? » dit-elle.

Elle regarda en l'air — les plafonds inspirent. — M. de la Chesnaye était accroché à un panneau, en belle peinture et dans un cadre magnifique.

Il se rencontra sous le regard distrait de sa femme. Pour la première fois, — par comparaison, sans doute, — elle s'aperçut qu'il était laid, grisonnant, bourgeonné, qu'il avait des lunettes, cinquante ans et le ruban rouge; et qu'avec tant de qualités absentes on a grand tort de s'appeler Georges et d'être l'époux d'une femme jolie, rose et brune, qui avait de beaux yeux, vingt-quatre ans et une âme très-compatissante.

Cette double justice rendue, elle s'écria en écrivant :

« Il ne partira pas. »

XVII

« J'ai tout arrangé, dit Maurice à Anatole. Madame de la Chesnaye t'accorde la main de sa nièce — avec reconnaissance. As-tu un cigare ?

— Tu es un homme admirable! Je ne te fais pas de questions.

— Et tu fais bien. Je n'y répondrais pas.

— Je m'inquiète peu des comment et des pourquoi; Blanche est à moi; Blanche, c'est le bonheur! Au revoir.

— Où vas-tu donc?

— Le sais-je? Partout. J'ai besoin d'air, de silence, de recueillement; adieu... »

Maurice le regarda bondir comme un jeune faon et gesticuler comme un télégraphe.

« Il va chez *elle*... c'est-à-dire s'abreuver du spectacle de ses murailles!... Passer, repasser trente fois sous ses fenêtres! O félicité! Il accouplera incontinent quelques lignes incandescentes sur la *Bienvenue de la bien-aimée*, et quand, à force de creuser son enthousiasme, il aura fait le vide dans son cerveau échauffé, il rentrera au logis avec un rhume atroce. C'est une chose bien peu salutaire que l'amour! — Garçon, préparez la voiture; je pars dans un quart d'heure. »

XVIII

Les événements les plus simples, les plus vulgaires, en apparence, cachent d'épouvantables catastrophes, et souvent la destinée se plaît à envelopper ses coups d'*État* sous une forme insignifiante.

Nous pourrions, à l'appui de cette politique de la Providence, citer mille faits d'une autorité irrécusable.

Sans le verre d'eau que la duchesse de Marlborough répandit si malencontreusement sur la robe de la reine Anne, M. Scribe nous assure que bien des désastres auraient été épargnés à la vieillesse du grand roi. Fort de cette découverte, nous disons que : sans un cigare de vingt-cinq centimes, on n'aurait jamais su la suite des aventures de Maurice, et cela pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'elles n'auraient pas eu de suite; celle-là dispense des autres.

Cigare prédestiné!

Maurice fumait comme un Turc. Je dis comme un Turc, parce que c'est le proverbe.

La sagesse des nations dégoûte d'être de son pays. Ainsi elle fait dire tous les jours :

Ivrogne comme un Suisse.

Gueux comme un Espagnol.

Vindicatif comme un Italien.

Grossier comme un Anglais.

Querelleur comme un Allemand.

Avare comme un Juif.

Voleur comme un Arabe.

Bête comme un Chinois.

En revanche, les Français se répètent du matin au soir :

Spirituel comme un Français.

Or voici quels éléments composent l'esprit de cette nation, qui porte si haut le flambeau de la civilisation, — d'après les discours universitaires :

La niaiserie d'un Champenois.

La forfanterie d'un Gascon.

La duplicité d'un Normand.
L'intempérance d'un Provençal.
La mauvaise foi d'un Lorrain.
L'entêtement d'un Picard.
La stupidité d'un Breton.
Et voilà comment les Français forment dans leur ensemble le peuple le plus civilisé de l'univers.

XIX

La nuit tombait. Septembre est le mois aux soirées fraîches et hâtives.

Maurice boutonna son paletot, entra chez un marchand de tabac, garnit son porte-cigares, choisit un havane doré et se disposa à l'allumer. Au moment où il roulait dans ses doigts un fragment de papier, il y porta machinalement la vue ; un nom le frappa : *Blanche*.

La déchirure du papier avait coupé en deux le paraphe de la signature.

Sans se rendre compte de sa curiosité, il déplia le papier. A l'instant, le plus vif étonnement se peignit sur ses traits, d'habitude si indifférents. Il lut quatre lignes; mais cette courte lecture, qu'il recommença à diverses reprises, opéra une subite révolution chez cet homme qui venait de quitter, avec un sang-froid réel, la seule femme à laquelle il se fût dévoué. Ce fut en balbutiant, la pâleur au front, qu'il supplia le marchand de lui vendre ces allumettes destinées aux fumeurs.

Il les enveloppa précieusement, les serra sous son gilet et s'enfuit le chapeau sur le nez comme un voleur.

Il fallait que sa distraction fût bien grande, car il oublia d'allumer son cigare.

« Monsieur, dit l'hôte à Maurice, la chaise est prête et le postillon en selle.

— Qu'il y reste, répliqua laconiquement Maurice.

— Mais...

— Allez au diable ! »

De quoi s'avisait donc ce maraud avec sa chaise et son postillon? Il s'agissait bien de partir, quand notre héros venait de tomber sur une émotion! — ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

XX

Maurice fit allumer quatre bougies, se coucha sur une table et éparpilla ses morceaux de papier.

Je ne vous dirai pas ce qu'il perdit de temps, ce qu'il usa de patience et de sagacité à les réunir, à les comparer, à les mesurer par tous les bouts ; enfin, à former de ces tronçons épars un corps homogène. Ceux qui, à l'âge de sept ans, se sont livrés à l'étude des *jeux de patience;* ceux qui ont raccommodé la carte de France dans ses quatre-vingt-six fragments, sous prétexte de s'instruire en géographie, pourront apprécier les dégoûts de ce travail monotone.

PREMIÈRE ALLUMETTE.

« Je t'écris l'âme ravie. Il est là, sous ma fenêtre; il chante. Oh! ne sois pas jalouse, je te quitte pour l'écouter... C'est fini, il est parti...

« Je tenais une rose à la main... Elle m'a échappé... mais je n'ai osé voir s'il la ramassait. »

DEUXIÈME ALLUMETTE.

« J'ai regardé, ma rose n'y est plus!

« Je ne sais pourquoi je me sens tout heureuse. Depuis que je suis à Zurich, il me semble que j'entre dans un monde nouveau. Tout m'étonne, m'enchante, rien n'est beau comme Zurich!

« Ma tante s'occupe fort peu de moi, elle écrit beaucoup en revanche; l'étranger me... »

TROISIÈME ALLUMETTE.

« ... Robe rose. Les paysannes sont fraîches... »

« Au diable les impressions de voyage! » s'écria Maurice en interrompant le prodigieux effort d'épellation qu'il accomplissait sur ces hiéroglyphes féminins.

Dans je ne sais quelle pièce du Cirque, il y a un homme qu'une explosion de locomotive envoie au troisième ciel et dont le corps retombe littéralement en morceaux. Un barbier-chirurgien se charge de *raccommoder le blessé*. Besogne faite, on se met à table; mais,

au moment de prendre fourchette en main, le *blessé* s'aperçoit qu'il n'est pas complet : il lui manque son bras droit.

Ainsi advenait-il pour l'infortuné Maurice : à sa correspondance il manquait une page!

Après cinq allumettes d'impressions de voyage, la suivante rasséréna son âme.

HUITIÈME ALLUMETTE.

« Ma chère, j'ignore toujours son nom. Il me semble que si je questionne sur son compte, mon front va rougir, ma langue s'embarrasser. Rien que d'y penser, je tremble comme une écolière en faute.

« Tu me demandes son portrait? Oh! son visage est si doux, que je ne l'oublierai pas. Il est... »

XXI

NEUVIÈME ALLUMETTE.

« Grand, bien fait... »

« La suite du portrait, s'exclama Maurice. Enfin je vais savoir le mot de cette émotion inconnue, la première depuis bien longtemps qui ait ressuscité mon cœur? »

Cette allumette était celle qui lui avait arraché un cri de surprise. Donc le portrait continuait esquissé, proba-

blement à la hâte, par la main d'une jeune fille écrivant à quelque amie de pension.

« Grand, bien fait; il porte les cheveux courts et relevés. Son œil est profond, mais si timide et si expressif! Il a une passion pour les roses. A-t-il deviné que c'était moi qui laissais tomber les miennes de ma fenêtre?

« Adieu ; madame de la Chesnaye est très-maussade depuis qu'elle n'écrit plus à un M. Maurice.

« Ton amie, BLANCHE. »

XXII

Maurice ne s'était pas trompé : son jeune ami avait couru sous les fenêtres de son adorée Blanche.

D'abord une fiévreuse impatience accéléra sa marche; le chemin lui semblait plus long que d'habitude; il s'en prenait à lui-même d'en être réduit à ses deux jambes, quand il lui aurait fallu des ailes. Il passa d'un air si effaré dans les rues de la petite ville, que d'un bout à l'autre on sut en cinq minutes où allait M. Anatole, ce qu'allait faire M. Anatole, ce qu'il en serait des projets de M. Anatole.

La vie d'une petite ville se passe tout entière à écouter aux portes, à lorgner aux fenêtres, à guetter chez le voisin. La petite ville réalise à merveille l'idéal de Caton : « Que les bons citoyens doivent habiter une maison de verre. »

En province on n'est jamais chez soi, on est toujours chez les autres.

Anatole franchissait, — comme un daim blessé, — les rues, les sentiers, les avenues. Au bout d'un chemin planté de haies d'aubépine, il aperçut la villa de madame de la Chesnaye.

A cette vue il sentit son cœur se serrer, ses joues pâlir, ses jambes chanceler. Toute cette belle ardeur qui l'emportait en avant tomba.

Il eut un calme plat.

XXIII

On voit des hommes affronter vingt canons de fusil, pour avoir l'orgueil de planter un drapeau sur un tas de pavés ;

On en voit d'autres qui marchent sur les toits les mains dans leurs poches ;

D'autres qui combattent la mort au milieu des cadavres et des miasmes pestilentiels ;

D'autres qui font le saut de carpe avec deux baïonnettes sur les yeux ;

D'autres qui vivent dans les flammes ou les tempêtes avec le même sang-froid qu'un épicier parmi ses denrées coloniales ;

D'autres enfin à qui l'on arrache une dent sans les faire crier.

Mais, je le demande, où vit-on jamais un homme qui n'ait pas eu peur devant la femme de son premier amour ?

XXIV

Ce pauvre Anatole ! il en suait à grosses gouttes.

Quand il toucha au but si vivement désiré — ce but qui n'arrivait pas, ce but qui semblait le fuir comme le mirage fuit le voyageur, — alors il se mit à faire une foule de raisonnements, qui tendaient tous à l'en écarter.

Il se demandait pourquoi il était venu.

Mademoiselle Blanche — il le savait — ou n'y était pour personne, ou n'y était pas pour lui. L'heure des visites était passée. Il n'osait prendre sur lui de s'introduire sans être appelé.

Anatole avança lentement.

Peu à peu il s'enhardit, quand il eut acquis la conviction que la maison était déserte ; comme il voulait être venu pour quelque chose, il eut l'idée de faire des vers. Il s'assit avec précaution sur le revers d'un fossé, ôta son chapeau, ébouriffa ses cheveux, poussa quelques soupirs, lança quelques regards mélancoliques à la belle nature, au beau ciel ; arrangea dramatiquement sa pose pour la visite de l'inspiration, et, ces préléminaires terminés, il creusa son cerveau.

Au bout de dix minutes, Anatole écrivit ce vers qu'il déclama à tous les échos du paysage :

Caché sous le ciel pur, dans une herbe fleurie...

Tout à coup, un crapeau *chanta* dans l'herbe fleurie.

Le poëte changea de fossé.

XXV

« Ainsi, se dit Maurice, quand il eut terminé sa lecture, ou plutôt la traduction de ses neuf allumettes; ainsi j'ai gaspillé le plus beau temps de ma vie à la poursuite d'une coquette qui m'a joué. Ainsi j'ai fait avec la bonne foi de la jeunesse toutes les folies de la jeunesse : j'ai écrit, j'ai chanté, j'ai cueilli des roses — et mes lettres s'en allaient d'un côté, mes chansons s'en allaient d'un autre! Quant aux roses, elles me tombaient du ciel et je n'en ai pas deviné l'origine!

« Ainsi tous mes serments, je les ai prodigués à la femme qui ne m'aimait pas; celle qui m'aimait, je ne l'ai jamais vue, j'ai pu passer à côté d'elle sans me douter de sa présence. Rien ne me l'a révélée.

« Un mur nous séparait; un regard, un mot eût tout sauvé..... Elle n'a pas osé regarder, elle n'a pas osé écrire; elle avoue en rougissant qu'elle n'a pas osé questionner sur ma personne, qu'elle ne sait même pas mon nom... et ce nom, elle le dit indifféremment sur les lettres qu'adressait sa tante à « un monsieur Maurice. »

« Les poëtes ont pourtant écrit que l'amour attirait l'amour; qu'il y avait dans l'air des frissonnements sympathiques qui unissaient les âmes aimantes. Voilà

pourquoi je m'entêtais à me passionner pour la tante, quand c'était la nièce qui m'adorait! »

XXVI

Ce monologue fut interrompu par l'arrivée de madame de la Chesnaye sous forme d'une odorante et coquette missive. Elle contenait quatre mots sans signature :

« Venez, je vous aime! »

« Il est trop tard, pensa Maurice. Le feu que vos beaux yeux avait allumé dans mon cœur s'est éteint, madame. C'était un feu de paille; je l'avais pris pour un volcan. »

On se rappelle que madame de la Chesnaye s'était décidée à ce coup d'État. Elle avait aux lèvres le sourire du triomphe; comme toutes les coquettes, elle était enchantée d'avoir un cœur à tourmenter, de se faire une agitation; comme toutes les femmes, elle était blessée de l'indifférence de Maurice qui se retirait d'elle, et elle courait à lui.

Maurice présenta le billet d'aveu à la flamme d'une bougie; mais il pensa au jeune Anatole — qui cherchait une rime à son fameux vers :

Caché sous le ciel pur...

XXVII

Il avait déjà changé trois fois d'herbe : ici, à cause d'un crapaud ; là, à cause d'un bouquet d'orties ; plus loin, à cause d'une émigration de fourmis.

Il trouvait son deuxième vers dans l'*herbe fleurie* d'un fossé sans herbe, lorsque le *ciel pur* qui roulait des nuages gris de fer, laissa filtrer sur l'inspiration du poëte une douche pénétrante et glacée. A défaut de parapluie, le poëte couvrit son chapeau d'un mouchoir, en noua les coins sous son menton et battit en retraite.

XXVIII

Au lieu de brûler ces quatre mots provocateurs de madame de la Chesnaye, Maurice se ravisa.

« Combien ai-je de jours à vivre? se demanda-t-il froidement en consultant son portefeuille. J'avais encore huit jours quand j'ai reçu l'invitation pressante d'Anatole. En voici quatre que je suis ici ; le compte n'est pas long : j'ai juste devant moi deux fois quarante-huit heures. Allons, il faut que cela suffise pour ma vengeance ! »

Anatole arriva chez son ami, mouillé jusqu'aux os, crotté jusqu'à l'échine. Il était de mauvaise humeur, parce qu'il sentait les atteintes du mal le plus stupide,

le plus ridicule pour un amoureux — un rhume de cerveau.

Il raconta piteusement son expédition.

Maurice lui conseilla de faire bassiner son lit et de consommer force jus de réglisse. Sur ce, il lui souhaita le bonsoir. Puis il recacheta habilement la lettre de madame de la Chesnaye, écrivit sur l'enveloppe le nom du poëte enrhumé et la fit en toute hâte porter à son logis.

« Anatole me vengera, se dit-il. Dire qu'il y a une jeune fille qui m'aime et que je n'ai plus que quatre nuits à dormir! Si ces messieurs de la Faculté ont bien prédit, je mourrai vendredi prochain. J'aurais préféré un autre jour. Oui, mais s'ils se sont trompés dans leurs calculs, samedi je n'aurai plus le sou. Bah! je tousse comme un poitrinaire...

Et puis, quand il s'agit de flairer un mort, la Faculté est infaillible. »

XXIX

Pourquoi Maurice avait-il pensé à Anatole, et que voulait-il faire de lui?

Placé entre deux amours, Maurice était forcé de congédier l'un qui n'excitait plus de regret, l'autre qui n'excitait pas d'espoir dans son cœur. Il était également mort au passé et à l'avenir.

Et cependant il avait frémi de bonheur de rencontrer, au moment de donner sa démission à la vie,

un amour chaste et ignoré, un ange au bord de la tombe.

Mais, réflexion faite, il s'était interrogé : « A quoi bon? » Au fond de son apparent scepticisme, il y avait de la générosité.

En effet, lui, Maurice, estomac ruiné, n'appartenant plus aux jouissances ni aux afflictions de la terre, il ne s'appartenait pas lui-même. Qu'irait-il donc apporter à cette jeune fille, à ce lys sans tache? En échange de tant d'innocence, de grâce, de foi naïve, qu'avait-il à donner? Beaucoup de laideurs, sinon de vices; une incroyance absolue, une mortelle indifférence, des ruines dans le cœur, un tempérament condamné — tel était son lot.

Non, non, il se garderait de cette union monstrueuse. N'était-ce pas assez pour lui des lettres de Blanche qui jetaient un peu de baume sur ses douleurs d'autrefois?

Maurice raisonna en homme qui n'a que quatre jours à vivre.

Quant à Anatole, il voulut en faire le vengeur de son passé perdu, de ses serments fourvoyés, l'amoureux ridicule de Camille de la Chesnaye.

Il avait pensé à lui pour jouer ce rôle de dupe, parce qu'il n'ignorait pas qu'au début de la vie on ne tient pas précisément à une femme, mais aux femmes; à la bien-aimée, mais à l'amour.

Sur ce point, il avait compté avec son jeune ami sans la fatalité et le rhume de cerveau.

XXX

Toute la nuit, Anatole ne dormit pas. Il s'appliquait vainement à chercher le rébus apporté la veille :

« Venez, je vous aime! »

Pas de signature.

Maurice, qui avait pratiqué la correspondance de madame de la Chesnaye, reconnut au premier coup d'œil la fine main qui avait tracé cet aveu anonyme. Il ne songea pas qu'Anatole pouvait l'ignorer.

Shakspeare a donné pour titre à l'une de ses comédies : *On ne s'avise jamais de tout*. Ce proverbe est le casse-cou de l'infaillibilité humaine.

Donc Maurice avait compté sans la fatalité.

XXXI

L'aurore aux doigts de rose surprit notre poëte dans une consternation *difficile à décrire*. D'abord, il n'avait pas deviné le nom de la belle, ce qui le mettait dans l'impossibilité d'aller à son rendez-vous. Ensuite, il se retrouvait, en dépit de trois couvertures, de fumigations et d'un lait de poule, beaucoup plus enrhumé que la veille.

Alors il maugréa, jura, se plaignit. Ce rhume lui pesait plus qu'une balle dans la poitrine.

Encore un peu, et notre amoureux eût pleuré et se fût arraché les cheveux.

Toute la journée il demeura enfoui sous ses trois couvertures. De quart d'heure en quart d'heure il se disait en *aparté* :

« Venez, je vous aime! »

Il ne pensa pas une seule fois à Blanche.

Ce jour fut perdu pour la vengeance de Maurice.

Donc, Maurice avait aussi compté sans le rhume de cerveau.

XXXII

Le lendemain, qui était un jeudi, une invitation à dîner chez la belle Camille fut envoyée au jeune malade. Il consulta le miroir, qui lui sourit, et accepta.

Ce jour-là même, Maurice eut un violent caprice. Il se mit en tête qu'une course en bateau serait une adorable chose, la nuit, aux pâles reflets de la lune, sur la rivière sombre. Il se rappela bien que la Faculté lui avait défendu ces promenades dont il raffolait.

Mais ajouta-t-il en manière d'excuse :

« On peut se passer cette envie à la veille de sa mort. »

XXXIII

« Examinons bien, se disait Anatole en s'asseyant à la table de madame de la Chesnaye. Me voici seul de mon sexe avec quatre femmes charmantes — à divers titres. Justement, ce sont celles qui m'accueillent dans

leur intimité. L'une des quatre m'a donc écrit ; l'une des quatre m'aime et veut que j'aille la voir. Bien sûr, elle va se trahir par une parole, un regard, un geste. — Attention ! »

Madame de la Chesnaye entendait à merveille l'ordonnance des ambigus délicats. Son dîner n'était pas autre chose. C'était une abondance de crèmes, compotes, gélées, entremets, sucreries et gâteaux de toutes sortes. Un festin de jolies femmes désœuvrées. Le champagne rosé et l'esprit de saillie petillaient, moussaient, faisaient rage. Ces dames s'escrimaient du bout de leurs doigts mignons comme des oiseaux en volière.

Il y avait là, outre la coquette châtelaine, madame Priosan, la luxuriante sultane dont le regard était toute une déclaration ; Indiana, qui faisait feu de son esprit ; Blanche, qui mangeait comme une pensionnaire, et riait sans se douter qu'elle avait des dents admirables.

Quatre houris pour un esclave !

Anatole ne connaissait pas son bonheur.

« Notre poëte ne mange pas, dit madame de la Chesnaye ; aurait-il des distractions depuis qu'il ne vient plus nous voir ?

— C'est elle ! s'écria Anatole dans son for intérieur. Que j'aille la voir, c'est cela : elle me fait un reproche, elle me rappelle adroitement mon défaut de mémoire. Oh ! les femmes !...

— Madame, ajouta-t-il tout haut, je ne sais rien vous refuser. »

Et il arrondit le coude, sans s'apercevoir, dans son empressement gastronomique, qu'il tendait une assiette déjà pleine. Le malheureux ! il ne pensait qu'à découvrir la signature du billet enflammé.

« Où courait donc M. Anatole avant-hier, à pareille heure? demanda Indiana. Je l'ai vu passer, — mais il allait comme une locomotive. Un instant, j'ai cru que j'aurais le privilége de sa visite. Je lui ai dit tant de fois : Venez, vous êtes de ceux que j'aime ! »

Ces derniers mots firent tomber la cuiller des mains d'Anatole.

L'exclamation suivante mettait son cœur sens dessus dessous :

« C'est-elle !... Voici qui est clair : » « Venez, vous êtes de ceux que j'aime. » Les propres termes de la lettre habilement glissés à la fin d'une phrase insignifiante ! Oh ! les femmes !

Madame Priosan n'avait pas dit un mot ; mais en ce moment il sembla à Anatole qu'elle le regardait d'une façon assez significative.

Ce regard mordit le cœur sensible du jeune invité.

« C'est elle ! continua-t-il en changeant de conviction amoureuse avec la mobilité d'une âme de vingt ans. Comme elle m'a regardé ! elle serait ravie de m'enlever à madame de la Chesnaye. Oh ! les femmes ! »

Dès lors, il fut fixé dans ses perplexités ; il signa l'appel au rendez-vous du nom de sa voisine, madame Priosan.

Un regard, — dira-t-on, — quoi? un simple regard opérait le prodige ! Un regard décidait l'irrésolu,

ce que n'avaient pas fait des paroles beaucoup plus compromettantes !

XXXIV

Jetons un coup d'œil autour de la table.

La maîtresse du logis, Camille, resplendissait dans sa beauté comme un soleil sans nuages ; mais elle avait un mari.

Entre ses désirs et madame de la Chesnaye, le mari lui apparaissait sous une forme auguste, inviolable, comme le représentant de la morale.

Indiana le charmait par son esprit ; mais Indiana était maigre.

La douce Blanche, timide dans son maintien, timide dans ses paroles, l'attirait, le faisait rêver ; il se jurait à lui-même qu'il l'adorait — jusqu'à la bêtise ; il la nommait son ange. Mais Blanche était une très-jeune fille, et, sans qu'Anatole s'en doutât, il n'avait jamais songé à elle — qu'en vers.

Madame Priosan.....

Ah ! quelle femme ! Toutes les fibres d'Anatole tressaillaient au seul contact de sa robe ! Madame Priosan avait trente ans, elle était veuve, elle était grasse ; que de perfections !

XXXV

Ivre de champagne ou ivre de désirs, — je ne sais trop lequel, — Anatole résolut de mettre sur-le-champ

sa découverte à profit, c'est-à-dire de faire un grand pas sur le terrain de l'amour.

En conséquence, il marcha sur le pied de sa voisine.

C'était hardi... mais Virgile a écrit pour les collégiens précoces : « La fortune est aux audacieux. »

Pendant une minute, notre Anatole ne sut pas s'il existait ; il n'eut pas conscience de lui-même, de son pied surtout qui faisait sous la table une si étrange expédition. Les oreilles lui tintèrent, il lui sembla que la table avait disparu, et que tous les yeux surprenaient ce flagrant délit de conversation souterraine.

Madame Priosan ne bougea pas.

Anatole n'eut plus de doutes, et, fort désormais de cette espèce d'encouragement tacite, il continua sa stratégie invisible. Toutes les fois que sa voisine lui adressait la parole, il pressait légèrement son pied ; quand elle lui souriait, il pressait amoureusement ; quand elle effleurait sa main, oh ! il pressait avec force.

Et le pied laissait faire.

XXXVI

Le sombre et magique spectacle qu'une rivière vue de nuit !

Sous les saules gémissants passe le vent qui se plaint et l'eau qui murmure. Au milieu de ces masses noires que les ombres du rivage projettent sur l'abîme, se glisse un pâle rayon. C'est la lune qui regarde et prévient qu'il y a là un péril de mort.

Maurice s'enivrait de cette poésie sauvage. Sa barque effleurait la rivière. Plus il s'éloignait des hommes, plus il perdait sa misanthropie ; plus il plongeait dans la solitude, plus il se retrouvait lui-même, bon, confiant comme autrefois.

XXXVII

Cependant on se levait de table chez madame de la Chesnaye. Anatole, — déjà despote comme un amant du lendemain, — resta le dernier assis, tout fier de retenir esclave à ses côtés madame Priosan... par le pied, qu'il foulait impitoyablement.

La belle voisine se leva.

Alors Anatole s'aperçut qu'il avait eu affaire — non pas à un pied mignon, à un pied vaincu, à un pied dont il se représentait l'aristocratique profil, — mais tout simplement à une pantoufle égarée.

XXXVIII

Et Blanche ?

Blanche ignorait encore qu'elle fût aimée du changeant Anatole. Sa tante, qui avait consenti à ce mariage, et bien à contre-cœur, retardait autant que possible l'annonce de cette grande nouvelle. Elle ne trouvait ni qualités ni défauts à son futur époux : elle ne l'avait jamais pris au sérieux.

Depuis son retour de Zurich, Blanche ne vivait plus que par le souvenir de l'inconnu qui chantait sous ses

fenêtres, et qui ne chantait pas pour elle. Elle n'en disait rien, mais elle avait souvent les yeux rouges ; elle souffrait sans le dire ; elle se sentait troublée, émue d'une parole indifférente ; peut-être portait-elle au cœur la blèssure du véritable amour.

Après le dîner, elle s'échappa furtivement, laissant Indiana à ses épigrammes, Anatole à la romance qu'il chantait en si bémol.

Ce fut une subite tristesse qui dirigea ses pas vers la solitude du jardin.

Le jardin touchait au bord de l'eau.

XXXIX

La nuit était noire. A peine si de loin en loin quelques reflets du ciel filtraient à travers les saules penchés.

Cette nuit, avec ses sombres magnificences, transporta Maurice dans son beau passé. La rêverie l'avait conduit au souvenir ; il se rappela qu'il allait mourir, et que, quelque part, il y avait une âme où était gravée son image.

Comme à Zurich, sous les croisées de madame de la Chesnaye, il chanta un *lied* allemand.

Mais cette fois, ce fut à Blanche qu'il adressa mentalement sa chanson. Il ne se doutait pas qu'elle était si près de lui, et qu'elle pouvait entendre sa voix, la reconnaître même.

Maurice chanta avec une expression de tendre mélancolie, comme Schubert en donna à ses dernières

inspirations. Il s'arrêta un moment, puis reprit son élégie avec plus de foi, d'amour, d'ardentes espérances dans les accents de sa voix émue.

Il avait quitté les rames. Le bateau suivait lentement le courant.

XL

Un grand cri interrompit le chanteur, — cri de joie, de bonheur, de remercîment au ciel.

Quelques pas précipités se firent entendre... puis le bruit sourd d'une chute dans l'eau.

Ce fut tout.

Le silence reprit son funèbre empire.

XLI

Mais de la maison, et de la rivière on accourut en toute hâte. Ce cri et ce soudain silence avaient agité tous les cœurs.

Maurice, qui faisait force de rames, arriva le premier. Du regard il sonda le rivage...

Rien.

Il se sentit torturé par une angoisse terrible.

Quand le secours vint de la maison, Maurice s'était jeté à l'eau, persuadé qu'il y avait à cet endroit quelqu'un qui se débattait dans les étreintes de la mort, bien qu'il n'eût aperçu aucun indice.

Les femmes et Anatole assistaient de la rive à ce drame qu'ils ne connaissaient pas, mais dont ils n'o-

saient se demander l'un à l'autre quelle était la victime. Ils avaient entendu un cri, vu un homme s'élancer : voilà tout. Mais ils s'attendaient vaguement à l'horrible spectacle qu'allait donner ce hardi nageur quand il reviendrait à la surface.

Celui qui avait risqué si témérairement ses jours dans ce gouffre, où tournoyait la rivière et où la mort faisait peut-être une victime, ne reparaissait pas encore.

Ce que dura ce moment d'attente suprême, ce que ces quatre cœurs recélèrent de pensées tumultueuses et de sombres pressentiments, est impossible à dire.

Blanche fut alors dans la pensée de tous.

XLII

Tout à coup l'eau s'agita, une tête ruisselante apparut...

C'était le plongeur, râlant, anéanti, mais pressant convulsivement dans ses bras une jeune fille déjà livide...

Deux cris retentirent :

« Blanche !

« Maurice. »

Une étreinte puissante les nouait l'un à l'autre. Pâles, inanimés, ils roulèrent ensemble au rivage....

La mort fiança leurs cadavres !

PENDU

I

Comment sir Jack fut ravi d'acheter une rose cent mille livres.

En ce temps-là, il y avait encore au delà du Rhin un petit État dont personne ne s'occupait, et qui n'en allait pas moins bien : on le nommait Rosemberg.

Je crois qu'il en est vaguement question dans un libretto de M. Scribe, et tout le monde sait que M. Scribe a été chargé par l'Opéra-Comique de refaire la géographie de l'Allemagne sur un plan tout à fait littéraire.

Rosemberg était une principauté souveraine, trois fois grande comme notre Champ de Mars.

Deux Anglais, tourmentés par cent mille livres de rente et les diables bleus, avaient obtenu des autorités, — c'est-à-dire du bourgmestre, qu'ils avaient laissé ivre-mort dans son hanap de bière, — la permission d'établir une chaussée et un canal autour de Rosemberg. Le ruisseau de l'endroit fut détourné, le canal creusé, le lit inondé en une semaine ; quant à la chaussée qui le bordait en dedans de sa circonférence, elle reçut en aussi peu de temps fossés, cailloux et gazon.

Toute la population rosembergeoise s'extasiait. Il n'était question que de l'opulence, de la générosité britanniques. Le prince avait laissé entrevoir pour ces étrangers la faveur d'un baise-main au petit lever ; il y avait des fanatiques qui tramaient déjà une révolution en leur honneur.

Un matin, nos deux richards, qu'on prenait pour des philanthropes en belle humeur, se dirigèrent bras dessus bras dessous vers les frontières de Rosemberg. Comme des matelots en partance, ils vidèrent fraternellement une bouteille de wisky, échangèrent une poignée de mains, poussèrent un hourra en souvenir de la vieille Angleterre, puis ils s'élancèrent, l'un sur le canal, l'autre sur *Miss Nelly*.

Il s'agissait d'une gageure.

Sir John prétendait devancer sur ses patins sir Jack monté sur un cheval de course.

Ai-je dit que ce mémorable duel eut lieu en janvier ? Je ne crois pas l'avoir dit.

La terre était dure, la glace épaisse. Les concurrents allaient bien.

Au bout d'un mille, sir Jack, le cavalier, aperçut dans le lointain une voiture qui se carrait magistralement à travers la chaussée. Il prit un pistolet tout armé, disposé à faire feu sur le cocher, si, d'aventure, celui-ci lui barrait le chemin par obstination. L'obstacle ne l'inquiéta pas autrement.

Sir John, le patineur, filait sur le canal en laissant sur son passage les méandres et les zigzags les plus capricieux.

De seconde en seconde, l'obstacle de la chaussée grossissait et continuait à tenir le haut du pavé; sir Jack ralentit sa course.

« Place, coquin, ou je te casse la tête, » cria-t-il.

Le coquin se retourna en éclatant de rire au nez du pauvre baronnet. Mais, au lieu d'une face de valetaille, quelle fut la stupéfaction de sir Jack de voir la piquante, gracieuse et mutine figure, les traits si fins, la chevelure bouclée, le regard noir et la rose rouge de.....

(Certes, il y avait de quoi arrêter court le galop de *Miss Nelly;* il y avait de quoi faire pâlir et rougir à la fois un baronnet; il y avait de quoi tomber dans un ébahissement stupide, les yeux écarquillés et la bouche en entonnoir!)

... Et la rose rouge de la *diva innamorata*, de l'enchanteresse Italienne, de la favorite du prince Hermann, de la fée de Rosemberg.

De la signora Fiorella, puisqu'il faut appeler par son nom ce miracle de beauté.

A quelles heures d'amour sont-elles nées, ces vier-

ges folles, ces courtisanes, laissant dans les pages de l'histoire une empreinte ineffaçable de leur adorable perfection? Quelle race privilégiée a eu l'honneur de leur transmettre ce type de beauté que les âges et les nations métamorphosent sans cesse? O favorites de la nature, d'où venez-vous, et quel est votre nom? Venez-vous de l'enfer, et faut-il vous appeler des démons, parce que votre beauté est fatale et que votre cœur est plein de caprices? Parce que vous passez parmi les hommes comme les triomphateurs de Rome, n'ayant nulle pitié des milliers d'esclaves qui suivent vstre char? Parce que vous vous présentez comme Hélène, devant les vieillards de Troie, avec vos charmes perfides qui courbent les superbes, qui brisent les forts, qui passionnent les indifférents, qui commandent la prière et l'adoration réservées à Dieu.

« Sir Jack, dit Fiorella, dont la voix vibrait dans les cœurs comme l'écho d'une sérénade, depuis quand vous promenez-vous sur nos terres le pistolet au poing et la menace à la bouche? Si c'est une galanterie et pour me rappeler les bandits de la Calabre, il vous manque alors le costume traditionnel, et la mascarade n'est pas complète. »

Le baronnet ne souffla mot, bien qu'on enfoncât l'épigramme dans sa dignité britannique, avec aussi peu de ménagement qu'il enfonçait l'éperon dans les flancs de *Miss Nelly*. Il n'était pas de force à lutter.

« Faites-moi l'honneur de votre compagnie, » reprit l'Italienne.

Et, d'un geste royal, elle indiqua à sir Jack la place

qu'il devait occuper derrière la voiture. Puis, sans plus s'inquiéter de son silencieux cavalier, la fière amazone rassembla dans sa mignonne main les rênes de l'attelage, et poursuivit tranquillement sa route sur la chaussée, traînant à sa suite sir Jack, qui donnait intérieurement la favorite à tous les diables.

Sir John, triomphalement campé sur ses patins, était arrivé au but depuis cinq minutes. Quand il vit venir son honorable ami, mené à la remorque par une voiture allemande, quand il vit *Miss Nelly* au petit trot, — une bête qui n'allait que le galop de course, — il devint stupide d'étonnement, et, comme avait fait sir Jack à la vue de Fiorella, il écarquilla les yeux, gonfla ses joues rougeaudes, ouvrit une bouche énorme...

« Oh ! fit-il en manière de grognement.

— Ah ! mon Dieu, qu'est cela ? demanda la jeune femme.

— Rien, signora. C'est sir John, mon ami, qui vient de me gagner cent mille livres. »

Elle le regarda comme si elle espérait voir le dépit percer sous ce masque flegmatique ; mais sir Jack fut impassible.

« Baronnet, vous êtes plus romain que César, s'écria-t-elle. Cent mille livres valent bien une rose. Prenez. »

La fleur fut adroitement cueillie au vol. La fée de Rosemberg s'éloigna, et l'Anglais demeura seul avec une rose rouge de plus, cent mille livres de moins et un amour effréné dans le cœur.

Voilà pourtant à quelle fantaisie de femme se rattache la lamentable histoire de sir Jack, qui, sans cela, eût suivi l'exemple de son noble ami sir John, et s'en fût retourné chasser le renard dans les plaines du comté de Sussex.

II

Ce qu'il arrive quand une femme s'ennuie et qu'un étudiant regarde en l'air.

Quinze jours après cette scène, Fiorella s'ennuyait de la solitude, dans sa petite maison des acacias.

Elle effeuillait à belles dents la huitième rose rouge; elle avait mis à la porte, l'un après l'autre, tous les chambellans de son royal seigneur, et sir Jack lui-même, qui ne manquait pas tous les jours de se trouver à la toilette de sa bien-aimée. Il fallait qu'elle s'ennuyât fort, cette pauvre Fiorella, pour congédier jusqu'au baronnet. Celui-ci avait, plus que pas un courtisan, le pouvoir d'exciter son sourire et ses bravos; elle ne savait plus s'en passer; pour lui elle délaissait ses roses, son griffon, sa perruche, ses porcelaines. Aussi le cœur de sir Jack se gonflait d'une joie orgueilleuse; il se laissait enlever par son imagination complaisante jusqu'à la hauteur du septième ciel, il se disait du matin au soir : « J'aime, je suis aimé ! »

Il est vrai que sir Jack avait une manière de faire

sa cour qui ne permettait guère à un rival de suivre ses traces. Chacune de ses visites valait des monceaux d'or. Il couvrait Fiorella de bijoux et de diamants ; il ne trouvait jamais rien de trop beau, de trop cher, de trop difficile pour elle. Des obstacles, il n'en connaissait pas quand il fallait satisfaire un caprice de l'Italienne ; sa fortune les aplanissait tous.

Sir Jack aimait avec son cœur et son coffre-fort ; nous allons voir comme il était aimé.

Soudain Fiorella, qui regardait dans la rue, rougit comme une pensionnaire et appela sa femme de chambre ; car elle habitait souvent seule avec Marion cette petite maison, située à l'extrémité de la ville.

« Marion ! Marion !

— Madame.

— L'as-tu vu ?

— Il vient de passer.

— L'as-tu bien regardé ?

— Dam ! je l'ai regardé comme vous m'avez appris, d'un coup d'œil en dessous.

— Friponne !

— J'ai fait de mon mieux.

— Et tu le trouves ?...

— Vous me demandez cela tous les matins.

— C'est qu'apparemment ta réponse me plaît.

— Ah ! et le cavalier aussi.

— Je crois, Dieu me pardonne, que tu raisonnes, ma fille !

— Vous croyez ?... Je fais tout ce que je peux pour vous suivre.

— Tu m'as si bien suivie, que je ne sais plus où j'en étais.

— Vous pensiez au beau cavalier.

— Es-tu bien sûre que j'y pensais ?

— Quand on parle des gens...

— Vous vous trompez, petite sotte ! Je parle bien souvent de sir Jack, et la Madone m'est témoin si j'ai jamais la tête à lui.

— Mais... l'étranger passe tous les matins.

— Eh bien ?

— Madame en parle bien avant qu'il se montre, et quand il a tourné l'auberge des *Trois-Mages*...

— On ne le voit plus, et tout est fini.

— On ne le voit plus, et madame en parle encore.

— Marion, tu es curieuse. . un grand péché !...

— Ne faut-il pas mettre ses yeux dans sa poche ? Par exemple, tout à l'heure j'ai vu...

— Parle donc.

— Qu'il avait des cheveux blonds d'une finesse !...

— Et coquettement bouclés...

— Comme les vôtres. J'ai vu qu'il avait la taille élégante, la main fine, la peau blanche...

— Et le regard expressif !

— Comme le vôtre.

— A la bonne heure ! Voilà de la curiosité bien placée.

— Et des yeux bleus, madame.

— Chut ! le prince déteste les yeux bleus.

— Quel dommage ! le prince lui aurait donné un

brevet d'officier dans sa garde. Mais comment veut-elle donc qu'on ait les yeux, Son Altesse?

— Elle a cette couleur en haine. Continue, Marion : tu m'intéresses comme un roman. Est-ce que tu n'as plus rien vu?

— Je ne sais comment vous dire le reste.

— Dis toujours. C'est le reste qui est le plus joli, je gage.

— Eh bien, ce beau jeune homme m'a saluée...

— Ah!

— Puis il s'est approché de la fenêtre, près de laquelle je faisais de toutes mes forces semblant de travailler; mais je le voyais venir, et sans savoir pourquoi j'ai rougi... lui aussi... nous nous sommes regardés, et...

— Il t'a parlé?

— Non... il a poussé un gros soupir.

— Pauvre garçon! Marion?

— Madame.

— Il est malheureux, il a du chagrin, bien sûr... S'il allait se tuer?

— Ah! mon Dieu! vous me faites frémir! Peut-être bien qu'il vous en dit quelque chose...

— Comment?

— Dans ce billet qu'il a laissé glisser sur mes genoux... Oh! sans le vouloir.

— Un billet!... Et voilà une heure que tu es là sans m'en parler!

— C'est que la curiosité est un si grand péché, que je ne voulais pas vous le faire commettre.

— Tu me feras mourir avec tes raisonnements. Ce billet... où est-il? donne vite... Allons, vous verrez qu'elle l'aura perdu.

— Le voilà.

— Quel bonheur!

« Achat d'un laurier rose, trois thalers. »

— Suis-je folle! Tenez, madame, cette fois... je ne me trompe pas... il est parfumé au lilas.

— Lilas, — première émotion d'amour. S'il a voulu faire parler les fleurs, c'est délicat. »

Fiorella s'empressa curieusement de lire la timide déclaration de l'inconnu qui saluait tous les matins sa fenêtre et en même temps sa femme de chambre.

« Si votre regard, plus doux qu'un soleil de mai, ne fût tombé sur moi, jamais je n'aurais osé troubler votre solitude. Mais l'indulgence est aussi dans votre âme... Vous êtes si belle!

« J'allais étudier à Heidelberg, je passais, j'étais heureux, insouciant... Depuis que je vous ai vue, tous les jours j'ai voulu vous revoir. Je sens que désormais ma vie s'est arrêtée ici.

« HERMANN. »

« Il ne se doute pas qu'il m'aime, dit Fiorella en laissant échapper la lettre. Quelle bonne fortune que cette naïveté d'un premier amour! »

Ces lignes sympathiques imprimèrent la mélancolie au front de la favorite. Elle congédia Marion et fit défendre sa porte à ses flatteurs, beaux diseurs de galan-

teries qui n'allaient pas dans son esprit à la hauteur de l'obscur étudiant.

Mais l'isolement dans lequel elle voulait renfermer ses pensées d'amour fut bientôt troublé par l'arrivée d'un haut personnage, le maître de céans. Devant lui s'abaissaient naturellement toutes les consignes. Fiorella, quoique avec dépit, subit la visite du royal fâcheux.

III

Un prince d'opéra-comique.

Le prince Bien-Aimé de Rosemberg était un garçon maigre et fluet, plutôt laid que beau, plutôt niais que spirituel. Il avait reçu de la naissance le privilége du commandement; mais, grâce à un entourage d'influences décidées, c'était bien le prince le plus mal obéi, le plus esclave, le plus girouette, qui fût sous le soleil nuageux de l'Allemagne. Ce qu'il faisait par les conseils de l'un, il le défaisait par les insinuations de l'autre. Heureusement qu'il n'avait qu'un ministre et point de parlement; de sorte qu'il avait encore la faculté d'entretenir à ses frais, ou plutôt aux frais de ses vassaux, les caprices coûteux d'une favorite.

Se poser comme le rival de Louis XV, — telle était la seule ambition du prince Bien-Aimé.

Ambition mesquine, traversée de bien des obstacles,

hélas! D'abord il s'était décerné le nom de Bien-Aimé, à l'instar du monarque français; il avait chargé son premier et unique ministre de lui découvrir, soit dans le pays, soit par relations diplomatiques, une maîtresse capable de manger sa liste civile, et en même temps de transmettre au monde les fastes de la vie galante que l'on menait à Rosemberg. Non pas qu'il eût la moindre velléité de trancher du héros d'amour, mais par pure manie d'imitation. Il appelait sa bicoque Versailles, et ses vingt-cinq gardes champêtres la maison du roi. Il ne suivait pas d'autres modes que celles inventées par madame Dubarry; de temps à autre. il s'imposait l'obligation de traiter splendidement quelques écrivailleurs qu'on décorait de la qualification de philosophes.

Enfin Rosemberg vivait de Paris.

Une seule chose contrariait vivement l'altesse allemande : c'était l'absence totale d'une Bastille et l'impossibilité de s'en procurer une pour y loger les mécontents, — à moins qu'une moitié des habitants ne consentît à garder l'autre sous les verrous.

Le prince Bien-Aimé entra chez Fiorella, suivi de son favori, sir Jack. Il le traînait derrière lui en toute occasion; il appelait cela un acte de haute politique vis-à-vis de l'Angleterre.

« Madame, dit-il d'une voix flûtée à Fiorella, voilà sir Jack, notre allié fidèle, qui vous apporte du nouveau.

— Votre Altesse sait, dit sir Jack, que ma modestie me réduit au silence.

— Toujours le même... palsambleu! »

Le prince décochait çà et là ce juron, qu'il croyait admirablement porté à la cour de France. Il continua :

« Imaginez-vous, ma toute belle, que sir Jack est un vrai sorcier ! Mon ancêtre Hercule XVII l'aurait fait rôtir en place de Grève... pardon, en place publique. Il me proposait tout à l'heure la gageure la plus extravagante. Mais c'est une folie dont je ne sais si je dois amuser vos oreilles, quoique j'aie abandonné le conseil pour vous en faire part.

— J'attends, se contenta de répondre Fiorella.

— Et moi, ajouta sir Jack, je persiste dans la résolution immédiate de ma gageure.

— Eh bien, fou que vous êtes, je vais vous dénoncer à la plus jolie des femmes, palsambleu ! Sir Jack prétend vous donner une fête...

— Où est la folie ?

— Jusque-là, rien de plus sensé, et à tout ce qui peut vous plaire je battrai le premier des mains. Mais cette fête, il veut vous la donner ce soir.

— Elle ne peut venir plus à propos.

— Ce soir dans les jardins du palais, qu'il transformera en jardins d'Armide..... Une fête vénitienne..... avec des illuminations merveilleuses, des quadrilles de masques, des danses italiennes et des costumes italiens !

— Quelle ravissante idée !

— Certes, je me range à votre avis, comme toujours, mais...

— Oh ! le vilain homme ! toujours un mais ! »

Sir Jack s'avança pour donner des explications.

« L'extravagance de mon projet, prétend Son Altesse, vient de ce que je n'exige pour tant de surprises et de préparatifs que deux heures.

— Quoi! sir Jack, en deux heures vous me transporterez en Italie? dit la favorite en battant des mains.

— Vous y serez ce soir.

— Sans plus de dérangements que pour aller de ma villa aux jardins du palais?

— Vous y serez en dix minutes.

— Et je reverrai Venise?

— Du moins vous reconnaîtrez votre patrie aux costumes, aux chansons, aux danses, aux gondoles.

— Il y aura des gondoles?

— Et un feu d'artifice.

— Mais où prendrez-vous tant d'acteurs pour jouer votre représentation italienne? Songez que je ne veux pas une Italie allemande.

— Voilà que vous dites *mais* comme Son Altesse.

— Moi, j'accepte votre pari, et si vous ne le tenez pas dans toutes les conditions du programme...

— Je consens à être pendu.

— Palsambleu! cria Bien-Aimé en riant aux éclats, l'entendez-vous?

— Vous jouez-vous de moi, sir Jack?

— C'est précisément ce que je lui ai demandé.

— Je suis le plus sérieux du monde.

— C'est précisément ce qu'il m'a répondu.

— Ma foi, le sang-froid de sir Jack me persuade. Prince, tenez la gageure. Quel est votre enjeu?

— Oh! presque rien, — ma signature au bas d'un chiffon de papier.

— Ce n'est pas grand'chose, en effet, appuya malicieusement Fiorella. Allez donc, vaillant enchanteur. A ce soir mon voyage à Venise. Faites que l'illusion soit complète.

— Sinon, monsieur l'Anglais, vous serez pendu. Je vais de ce pas donner l'ordre qu'on tienne à ma disposition un blanc-seing et une potence. »

Quand les visiteurs furent sortis, Fiorella appela sa gentille camériste.

« Je n'ai pas besoin de t'apprendre, Marion, ce que tu as écouté, sans doute.

— Madame veut dire entendu.

— Tu sais où nous allons ce soir. Il faut qu'il y soit...

— L'inconnu aux yeux bleus?

— Il faut qu'il y soit sous le costume d'un gondolier du Lido.

— Justement vous en avez un. Comme cela se trouve!

— Sa devise sera : *Discrétion*.

— Voilà tout? »

Fiorella congédia Marion, et ajouta intérieurement :

« Je me charge du reste. »

Toute la journée, elle fut heureuse de l'espoir de cette fête, et ne pensa pas le moins du monde à sir Jack, celui qui engageait sa vie pour lui donner cette distraction d'un instant.

IV

Où les Trois-Mages conspirent pendant qu'Otbert raconte une vieille histoire d'amour.

Rosemberg n'était pas grand : il mesurait à peine quelques lieues de circonférence; mais, en revanche, Rosemberg était un franc buveur; s'il n'envoyait que trois soldats au contingent de la confédération, il aurait envoyé des légions d'ivrognes au cortége de Bacchus.

Aux *Trois-Mages* surtout, l'auberge la mieux ou la plus mal famée, suivant le degré de tempérance qui la fera juger, — aux *Trois-Mages*, on menait une vie de démons. Il n'y avait bon tour, extravagance, folle équipée, malice de page, qui n'eût été méditée, préparée, organisée, dans cette succursale de l'enfer, dans ce tripot maudit, ainsi que l'appelaient les bonnes gens. La vérité est que la société, — toujours la même, — de l'hôtellerie était composée des plus fortes têtes, des premières capacités bachiques du pays. On y discutait les problèmes d'amour et de politique avec hardiesse, on médisait du prochain, on chansonnait le prince, on faisait des mots sur la favorite, on étalait tous les vices en faveur à la cour de France. On était athée, querelleur, joueur, bretteur, raisonneur et buveur.

Le prince Bien-Aimé appelait ce rendez-vous de compagnie mêlée son café Procope.

C'était là, — on s'en souvient, — qu'était descendu notre timide étudiant Hermann, celui-là même qui, en regardant en l'air, avait croisé le regard enflammé de la favorite.

Une grosse horloge en bois marquait sept heures. La nuit s'avançait. Tous les fidèles étaient réunis dans la grande salle basse, gravement occupés à fumer la pipe d'Ulm et à vider des hanaps de bière. La légion infernale était au complet. Une seule place était vide, un seul verre était plein, la place et le verre d'Otbert, le roi de l'assemblée.

La porte s'ouvrit, l'hôte salua jusqu'à terre, les propos furent interrompus...

« C'est Otbert! Longue vie à Otbert! »

Tel fut le cri unanime qui salua le nouveau venu.

C'était un jeune homme de trente ans, qui portait un justaucorps vert, des culottes de peau de daim, des bottes à revers écarlates, un feutre sans plume, et, quelque temps qu'il fît, un manteau rouge. Sa figure avait quelque chose de sinistre; il portait, contrairement à la mode de France, la barbe épaisse et les moustaches retroussées. Ses yeux lançaient un feu étrange; il semblait toujours fouiller au cœur et chercher la pensée secrète. Quoiqu'il fût jeune encore et d'une rare vigueur, il avait le front ridé et marchait la tête basse, comme s'il eût eu sur sa vie le poids accablant d'un remords. A l'auberge, on ne l'aimait pas, on le craignait; il repoussait les sympathies; mais, grâce à son

excessive indulgence, à sa verve intarissable, à sa bourse complaisante et à ses bonnes histoires, on lui passait ce qu'il avait de singulier; et, comme il avait autant et plus d'esprit que tous ses compagnons ensemble, il s'était naturellement adjugé parmi eux la première place.

« Vous ignorez donc ce qui se passe, mes maîtres! s'écria Otbert d'une voix railleuse. Vous voici jasant et médisant comme un cercle de dévotes, quand il s'agit de conspirer et de frapper un grand coup.

— Parlez, dit l'assemblée, curieuse comme une seule femme.

— Comme il est tard et qu'il n'y a pas de temps à perdre pour nous mêler de la partie, je vais vous dire tout de suite la nouvelle; sir Jack, cet Anglais qui paverait Rosemberg d'écus, s'il lui en prenait la fantaisie, sir Jack donne ce soir une fête à la favorite.

— Ta nouvelle ne vaut pas une chope de bière, interrompit quelqu'un.

— Les fous se divertissent, les sages boivent, dit un autre.

— Silence! reprit Otbert en ébranlant la table massive d'un coup de poing. La fête de ce soir sera donnée dans les jardins du palais; en quelques heures, l'orgueilleux Anglais a parié de tout organiser. Le programme comporte tout ce que vos étroits cerveaux ne peuvent imaginer. En un mot, il veut transporter à Rosemberg Venise la belle, avec ses danses, ses costumes, ses gondoliers et ses mascarades.

— La Fiorella est Vénitienne.

— C'est une flatterie colossale.

— Irez-vous à la fête maintenant? Parmi tant de surprises qui accueilleront l'arrivée de la favorite, ne lui réservez-vous pas la vôtre! réveillez donc votre verve endormie, et comme je vous le disais en commençant, inventez quelque bonne manière de vous venger de la maîtresse du prince et de l'aristocrate insulaire.

— Cette apostrophe à la malignité fut suivie d'un grand tumulte. »

Hermann, qui avait tout entendu, se rapprocha d'Otbert pour en comprendre davantage.

« Monsieur, lui demanda-t-il poliment, quelle est cette femme dont chacun parle avec mépris et que personne ne défend? »

Otbert jeta sur son interlocuteur un de ces regards inquisiteurs qui communiquaient le malaise et faisaient baisser le front.

« Mon jeune ami, répondit-il avec une douceur qu'on n'aurait pas soupçonnée chez ce misanthrope frondeur, cette femme est la maîtresse du prince; pour tous ceux qui sont ici, ce n'est pas autre chose.

— C'est-à-dire un sujet perpétuel de chansons et d'épigrammes; pourtant insulter une femme me semble une lâcheté, quelle que soit cette femme.

— Oui, je raisonnais comme vous quand je ne la connaissais pas, et je ne blâme pas votre généreuse indignation. Mais j'ai appris à mes dépens, mon expérience m'a coûté cher. Ecoutez-moi. On évite quelquefois un péril signalé. »

Les braves habitués des *Trois-Mages* ourdissaient bruyamment leur conspiration contre les plaisirs de la favorite. Nul ne faisait attention à Otbert, qui reprit à demi-voix en s'adressant à son compagnon :

« Elle se nomme Fiorella. Il y a dix ans, je l'ai connue à Venise, sa patrie. L'enfer l'a créée si belle, que la voir une seule fois, c'est se condamner à en rêver toute sa vie. Elle avait alors quinze ans. C'était une de ces fleurs précoces que la force des climats méridionaux développe avec impatience. Dans ses yeux rieurs et d'une grandeur démesurée, l'enfance et la puberté se disputaient encore. Sa taille haute et les lignes régulières de ses formes contrastaient singulièrement avec la vivacité de ses mouvements. On eût dit qu'elle devinait les mœurs des femmes musulmanes, car elle aimait, comme elles, à cacher son visage sous les plis de sa mantille noire; et, à la voir se glisser sous les arceaux de Saint-Marc, on l'eût prise pour quelque héroïne de roman courant à la recherche d'une aventure mystérieuse.

« Fiorella est une pauvre fille du peuple qui a compris de bonne heure tout le parti qu'elle pourrait tirer de sa beauté.

« Je croyais à la naïveté de son cœur, à l'innocence de son amour. Mensonge! l'illusion n'a pas duré longtemps. En quelques mots, vous allez savoir si elle vaut même le mépris dont on l'honore et l'indignation qu'elle soulève autour d'elle.

« A quinze ans, Fiorella fut à moi; j'en avais vingt. Nous étions deux fous ensemble aussi; notre amour,

notre vie fut-elle la chose du monde la plus extravagante. Nous courûmes toutes les villes de l'Italie où le plaisir était un attrait, et l'Italie, si vous ne l'avez pas vue, vous ne pouvez comprendre avec quelle furie elle se livre à la vie des sens. Elle tue ses enfants par la volupté, elle épuise leur énergie, elle en fait des esclaves. Je vécus dans cette atmosphère énervante je ne sais combien de jours et de nuits ; la fièvre des sens est la mort de l'âme. Quand je me réveillai, j'avais des rides et j'étais ruiné.

« La fortune perdue ne m'inquiétait guère, n'avais-je pas l'amour de Fiorella ? Quant aux rides de mon front, ses baisers en effaceraient la trace. Ainsi l'on raisonne quand on est soi-même bon, dévoué, généreux. Trop de qualités nous perdent à vingt ans. J'en fis l'épreuve sur ma maîtresse. — Nous étions à Chiaja, près de Naples ; elle me jurait de toujours m'aimer, elle prenait à témoin et la mer, et le ciel, et l'admirable solitude, de l'éternité de ses serments. Ivre de joie, je lui dévouvris ma pauvreté.

« — O *povero !* me dit-elle en m'entourant de ses bras, l'amour n'a pas besoin d'être riche.

« Trois jours après, elle disparut en me laissant ces mots : « Mais la richesse n'a pas besoin d'amour. »

« Pendant six ans je l'ai suivie pas à pas, comme le remords suit le coupable. Je m'attachai à sa vie ; partout elle me vit derrière elle impitoyable témoin de ses changeantes infidélités. Je n'éclatai pas en reproches, je l'accablai par le silence du mépris.

« Un jour, à Gênes, je la rencontre au coin d'une

rue, un voile sur la tête, sous la livrée de la misère. Quand je passai, elle ne me reconnut sans doute pas; car elle me dit d'une voix sourde : « J'ai faim ! »

« Vous dire ce que ces seuls mots remuèrent en moi d'émotions et de souvenirs, c'est impossible. J'oubliai tout devant cette dégradation. Je lui fis signe : elle me suivit, bien que ma présence fût pour elle un sujet d'irritation secrète, elle n'en fit rien paraître; au contraire, me voyant revenu à des jours meilleurs, elle poussa la dissimulation et la fourberie jusqu'à me proposer une alliance nouvelle. Heureusement je lus dans cette âme sordide : je ne l'aimais plus, je refusai.

« Depuis, je ne la revis pas.

« Voulez-vous savoir pourquoi?

« C'est que j'ai passé quatre années dans le *Carcere* de Gênes, c'est que l'on m'a jeté dans un cachot sans m'en dire la raison, c'est que je n'ai pu obtenir mon jugement qu'après ce long temps de douleur, d'isolement, d'atroces privations. J'ai su depuis à qui je devais une si injuste détention. C'était au gouverneur autrichien, ou plutôt, c'était à sa maîtresse, à la mienne, à la femme que j'avais arrachée à la misère, à Fiorella. »

Hermann, profondément remué par ce douloureux récit, courba la tête et s'enfonça dans ses réflexions.

— Messieurs, s'écria brusquement Otbert en se tournant vers l'assemblée, votre complot est-il fini?

— Il n'y manque plus qu'un chef.

— Me voilà !

— Partons alors, aux jardins du palais !

— Un instant ! vous oubliez que je bois chaque soir à la prospérité de la favorite. »

Otbert vida lentement son verre.

Toute la troupe s'éparpilla, et bientôt l'auberge des *Trois-Mages* fut abandonnée à son chat et à sa servante.

Quant à Hermann, cette lugubre histoire d'amour vendu l'avait singulièrement attristé. Sans deviner pourquoi, il se sentait troublé ; il lui semblait qu'elle le concernait. Il monta à sa chambre, et trouva le costume de gondolier que Marion avait déposé là à son insu. Sur un billet, cette devise était tracée : *Discrétion*.

Hermann baisa mille et mille fois ce gracieux message ; il comprit que lui aussi on voulait qu'il fût de la fête, mais il ne put parvenir à secouer ses pressentiments : le malheur pesait sur son amour naissant.

V

Comment l'amour s'appelle rêve, passion ou caprice, sans être pour cela l'amour.

Dans les jardins de Rosemberg, ce n'était qu'un cri d'admiration, un concert d'éloges. L'heureux sir Jack faisait bien des envieux. Il avait, disait-on, tout à souhait, jusqu'à une nuit chaude, étoilée, magni-

fique, une nuit comme les climats du Midi en seraient jaloux. Il avait réussi au delà de ce que l'imagination la plus romanesque pouvait inventer. Chaque arbre était un jet de lumière, les avenues s'étageaient en girandoles et en balustres de feu ; il avait semé le jour à pleines mains à faire pâlir les étoiles, l'obscurité s'était réfugiée aux cieux et dans les bosquets.

Fiorella et le prince Bien-Aimé ne tarissaient pas de louanges.

« Allons ! disait Son Altesse, nous ne vous pendrons pas, baronnet.

— J'ai fait mon possible pour cela.

— Sir Jack, s'écriait la favorite, vous êtes un magicien ! si vous n'êtes pas pendu, vous méritez de brûler.

— D'amour pour une indifférente, murmura l'Anglais.

— Comment ! vous êtes amoureux ?

— A la folie.

— Et ce paradis que vous nous improvisez, l'honneur en revient à une femme ?

— Tout entier.

— Est-elle ici, cette reine de votre cœur ?

— Hélas ! pas pour moi seul.

— Palsambleu ! interrompit le candide prince, vous êtes trop bon, mon cher ; si votre belle a un mari...

— Un amant, monseigneur.

— Un amant ! et vous hésitez à vous déclarer pour si peu de chose ? Tenez, je vous aime ce soir ; vous avez mis la majesté de ma naissance à l'aise dans ces splendeurs ; vous me rappelez Versailles, — je veux

dire que vous me le faites deviner. Eh bien! je lui donnerai un rendez-vous de votre part, à cette belle farouche. Acceptez-vous? Ne craignez rien, je suis discret. D'ailleurs, pour vous témoigner le bien que je vous veux, je ne vous demande pas son nom.

— Acceptez, sir Jack, dit Fiorella en riant. La proposition est au moins originale.

— Puisque vous le voulez, dites-lui qu'à deux heures je l'attendrai dans le berceau d'acacias.

— Mais, au milieu de tous ces masques, dites-moi à quel signe je la reconnaîtrai.

— C'est la plus belle!

— Quelle besogne!

— Son Altesse ira à la recherche, dit Fiorella.

— Et vous aussi, madame?

— Peut-être. »

Sir Jack était dans le ravissement; il nageait dans les plus charmantes espérances, il caressait les plus belles visions. L'enchanteresse dont l'image troublait ses rêves, dont la résistance avait irrité son opiniâtreté, elle se laissait enfin toucher par tant de preuves d'amour, elle avait accepté le rendez-vous en présence du prince trompé. Du moins elle avait dit: Peut-être! Or tout le monde sait que penser de la vertu d'une cruelle qui, au lieu d'un « non, » murmure un « peut-être. »

L'amour-propre ne s'abaisserait pas jusqu'à un assentiment formel, il répond à peu près et se croit sauvé.

Notre intention n'est pas de décrire les merveilles

de cette soirée; nous nous contenterons de citer en passant l'affluence des curieux; toute la cour admirait l'exacte originalité des costumes, des danses, et même des personnages de la comédie, que, par un caprice de millionnaire, sir Jack avait fait secrètement venir d'Italie. Tout se passa dans le cérémonial le plus pittoresque. Aux concerts, aux virtuoses, aux flots d'harmonie qui inondaient tous les massifs, se joignaient sur les pelouses les quadrilles, les pas de caractères et les farandoles. Sur le canal, la première œuvre de l'Anglais, la scène représentant le Larghetto, le Lido, puis le Rialto de Venise, sur le bord ou dans le lointain des deux rives, la place Saint-Marc, le Dôme, le palais des Doges, étaient peints en décors. La musique courait sur l'eau, emportée par les gondoles rapides.

« Voir Venise et puis mourir! » s'écriait mélancoliquement un enthousiaste.

Une voix railleuse lui répondit aussitôt :

« Dis plutôt : Voir Venise toute sa vie pour la connaître un jour. La mort n'est bonne qu'à nous débarrasser d'un fardeau, d'une souffrance. Si tu es heureux, souhaite une vie éternelle de bonheur. »

Hermann reconnut le ton incisif d Otbert, son nouvel ami de l'auberge des *Trois-Mages*. Il l'invita à s'asseoir auprès de lui dans une gondole au pavillon de soie bleue, où une femme masquée l'avait prié de descendre. Cette gondole portait à la proue un fanal rouge et blanc qui devait être un signal de ralliement pour quelqu'un. Confiant et aventureux comme la jeunesse, Hermann avait accepté le roman qui se préparait et où

il s'attendait bien à rencontrer un acteur de connaissance pour lui donner la réplique. Il pensait à l'inconnue de la petite maison, et son cœur battait tout à coup de joie et de crainte. Hermann n'en était pas encore, en fait de maîtresses, au même degré que le présomptueux sir Jack, il ne se croyait pas aimé, précisément parce qu'il s'était mis en tête d'être amoureux.

Otbert s'assit dans la gondole obscure à côté du jeune homme.

« Nous avons changé tous deux de costume, fit-il, — vous avez pris celui de gondolier.

— C'est-à-dire, j'ai trouvé : il m'est tombé du ciel.

— Ah ! ah ! vous êtes le favori d'un coquette; elle a bien choisi, sauf la barbe blonde et votre allure de poëte, vous ressemblez à un enfant de l'Adriatique.

— Pourvu que le déguisement n'aille pas jusqu'à l'âme !

— Vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien.

— En ce cas, souvenez-vous de mon histoire.

— Mais vous ne m'expliquez pas votre mascarade, Otbert?

— Oh ! pure fantaisie de mémoire. Je ne vis plus dans le présent. Chacun de mes actes est un reflet du passé.

— Je devine. *Elle* vous a aimé sous ce costume...

— Que j'avais à Venise quand je l'ai vue. Puisqu'elle est la reine de cette fête toute vénitienne, j'ai voulu lui faire honneur.

— Otbert, je lis dans vos projets. C'est une ven-

geance que vous méditez ; vous voulez lui faire honte.

— Oui, je veux lui apparaître comme un remords, je veux me lever devant elle comme autrefois, je veux lui dire : « Tu m'as poussé du pied dans la tombe, et « la tombe n'a pas voulu de moi. »

— Ami, vos paroles me font triste et votre passé m'épouvante. Depuis deux heures j'habite un monde nouveau, et ce monde est plein de ténèbres et de perfidies. Ma pensée, qui s'y est égarée un instant, en est revenue chargée d'une sombre amertume. Je crois qu'aimé d'une femme et lâchement trahi comme vous l'avez été, j'aurais agi comme vous. Mais ne craignez-vous pas de lui montrer par votre persistance que vous n'avez pas réussi à l'oublier, à la chasser de votre cœur? En la poursuivant de vos dédains, n'avez-vous pas l'air de lui dire : « Je t'aime encore? » Pourquoi alors lui donner le spectacle continuel de votre lutte et de votre faiblesse? Croyez-moi, si vous la méprisiez, vous ne chercheriez pas à la revoir, même pour l'accabler de votre retour inattendu.

— Vous avez posé le doigt sur la plaie et vous l'avez fait saigner. Vous m'avez mis face à face avec ma lâcheté, et je souffre horriblement de vos paroles. Tant mieux; je n'osais pas m'avouer la vérité. La conscience a ses terreurs! J'ai passionnément aimé Fiorella : je l'aime encore ou plutôt je la hais d'une haine implacable qui n'aura jamais l'héroïsme de lui pardonner, fût-elle suppliante à mes genoux. Je la hais pour ma jeunesse flétrie, gaspillée, épuisée, jetée au vent des débauches et de l'égoïsme; je la hais pour avoir fait de

sa beauté l'hôtellerie de toutes les passions; je la hais, non pas pour m'avoir fait pauvre, mais pour m'avoir laissé vivant sans son amour; je la hais parce qu'elle m'a quitté; elle serait là, dans tout le prestige de sa beauté, se donnant à moi pour toujours... je la repousserais! Il n'est plus d'alliance possible, heureuse, entre deux créatures comme nous, elle, souillée par l'amour vendu; moi, dévasté par le doute.

— Non! non! mensonge encore, Otbert, ne vient-il pas une heure dans la vie où l'âme se replie sur elle-même? et, quand le malheur l'a longuement visitée, cette âme ne pleure-t-elle pas les vertus qui sont sa patrie, comme les captifs de Cyrus pleuraient la Judée sur les rives de l'Euphrate? Alors toutes les malédictions qui lui échappent ne sont-elles pas un regret des beaux jours évanouis? N'est-ce pas la jeunesse que l'on déplore quand on se jette tête baissée dans les colères et les vengeances sans fin? Que vous importerait votre maîtresse si vos vingt ans vous étaient rendus, si la nuit de votre âme se dissipait à ce glorieux soleil! Ce qui fait notre doute, ce qui nous vieillit et nous use, ce qui nous rend frondeurs, méchants, envieux, c'est que nous nous sentons coupables d'avoir dépensé sans profit le trésor divin de nos croyances et de nos forces premières. La véritable maîtresse de la vie, Otbert, c'est la jeunesse. Voilà la Fiorella que vous pleurez, voilà le fantôme après lequel vous courrez inutilement jusqu'à la tombe.

— Qui fait donc votre sagesse? en quoi réside votre force, jeune Salomon?

— Ma sagesse est dans ma foi, ma force dans ma moralité.

— Vous avez la myopie de l'innocence, dit Otbert en riant; quand l'expérience vous aura prêté ses lunettes, nous continuerons l'entretien.

— Raillez; je vous plains. Pour avoir ce courage, il faut, comme les damnés du Dante, avoir laissé l'espérance à la porte de votre cœur. »

Cependant la nuit était charmante, la fête étincelait, les intrigues se nouaient, l'amour embrouillait plus d'un lendemain. Deux femmes élégamment vêtues, quoique l'une eût le costume d'une grande dame, et l'autre celui d'une paysanne de la Brenta, se glissèrent le long du canal. Elles échangèrent des paroles à voix basse.

La dame questionnait vivement.

« Où l'as-tu caché, Marion? disait-elle.

— Sur l'eau.

— Dans ma gondole?

— Oui. Vous le reconnaîtrez au fanal qui est blanc et rouge.

— Bon, tu l'éteindras.

— J'irai avec madame?

— Sans doute.

— C'est que...

— Eh bien?..

— Vous dites que je suis curieuse, et, si par mégarde, j'entends...

— Pour te punir, je te rendrai muette.

— Voici la gondole.

— Et le gondolier est-il seul ?

— Si madame l'espère, cela doit être.

— Décidément, Marion, je ferai quelque chose de toi. Fais-lui signe, à ce beau ténébreux. »

La soubrette toussa légèrement.

Hermann s'élança, aperçut Fiorella et comprit au battement précipité de son cœur que c'était elle l'inconnue du balcon.

Un mot, un seul, lui échappa :

« Merci ! »

La favorite, délicieusement émue, lui tendit la main et se démasqua. Le jeune homme allait tomber à genoux devant ce miracle de beauté; mais elle, prudente et toujours avisée, le retint du geste et se dirigea vers la gondole. Au moment d'y mettre le pied, elle recula brusquement en disant à Hermann :

« Mais vous n'étiez pas seul ! »

Fatalité ! au premier de ses rendez-vous, il manquait de discrétion, la devise recommandée. Il avait oublié Otbert. Celui-ci s'était levé au son de cette voix de femme qui avait réveillé sa colère assoupie ; c'était comme l'étincelle qui tombe dans le baril de poudre.

Aussitôt deux cris furent échangés par la terreur et par la haine :

« Otbert !

— Fiorella ! »

Il y eut un silence frémissant.

Otbert recouvra le premier assez de sang-froid pour donner passage au torrent de sa colère.

« Je te retrouve enfin, créature infâme, dit-il d'une

voix saccadée. Tu avais cru te débarrasser de moi comme d'un fâcheux témoin de tes souillures... Je reviens plus implacable que jamais. Tu m'as fait jeter dans un cachot... je reviens pour te rapporter avec ma présence le remords que tu avais exilé; me voici, moi, Otbert, le premier amant de Ton Altesse... prêt à faire valoir mes titres de possession s'il le faut. Pourrais-tu vivre sans moi? Est-ce que tout commerce n'a pas son enseigne? tout condamné, son écriteau sur le pilori?

— Grâce! » sanglota la courtisane à demi suffoquée.

Un ricanement répondit à cette prière.

Alors Hermann, qui avait écouté, les yeux à terre, se redressa, posa la main sur le bras d'Otbert...

« Si tu continues, s'écria-t-il, tu es un lâche!

— Quoi! tu l'aimes!...

— Je l'ai aimée. Adieu, madame, j'emporte le malheur de toute ma vie. »

Le pauvre jeune homme s'éloigna, entraînant Otbert. Fiorella le regarda partir; elle avait l'œil sec, la figure froide, elle ne fit aucun mouvement pour le retenir. C'était un grand cœur qui se brisait! elle ne se sentait pas assez pure pour le consoler.

« Marion, dit-elle au bout de quelques minutes, donne-moi ton bras. J'allais oublier que ce fou de sir Jack doit m'attendre avec impatience dans le berceau d'acacias. »

Qu'y avait-il sous cette apparence? Du dédain ou de la sympathie? Le cœur de la femme est profond comme

la mer, a dit Shakspeare, ne nous perdons pas dans cette immense profondeur.

VI

Du danger d'avoir rendez-vous trop près d'un feu d'artifice.

Revenons au bosquet où l'heure du rendez-vous était aussi sonnée pour le baronnet.

Mais il me vient une idée. J'allais oublier de parler de nos conspirateurs, les braves compères de l'auberge des *Trois-Mages*. Leur complot n'était pas une chimère. Ils eurent d'abord quelque peine à pénétrer dans les jardins du palais; les sentinelles faisaient de l'opposition, arguaient de la consigne. Mais dans un Rosemberg tout le monde se connaît ; on s'approcha, on discuta, on corrompit. Les intrus firent voir le cabaret du coin, les soldats firent voir de la bonne volonté. Comme il y a surtout avec Bacchus des accommodements, on s'entendit, on trinqua et l'on entra. Là n'était pas, à vrai dire, le plus difficile. Il s'agissait maintenant de ne pas faire disparate dans cette belle assemblée, de ressembler aux gens de bon ton, et c'était là, — suivant l'expression de M. de Buffon, — une tout autre paire de manches. Nos gens des *Trois-Mages* n'étaient rien moins que dégrossis et façonnés aux belles manières.

On restait donc là dans l'ombre, indécis, un pied en l'air, lorsque passa une troupe de masques habillés en magiciens.

« Bon! dit un conjuré, voilà notre affaire. Des masques, des bonnets pointus et des robes longues, — on n'est pas obligé d'avoir l'air de quelque chose. »

Les magiciens sont entourés, arrêtés, déshabillés en un tour de main. On leur glisse quelques florins en poche; ils n'ont garde de faire du scandale, et, tout joyeux de la bonne aubaine, ils s'en vont par où ils sont venus. Sur ce, les faux magiciens tiennent conseil.

« Que faire? demandent les plus pressés.

— Vous avez la mémoire courte, compères. Voici ce qui a été décidé : jeter le désordre dans la fête, insulter la favorite, la perdre, s'il était possible. Allez donc chacun de votre côté, et que la malice vous inspire!

— Amen! » fit la conspiration en chœur.

Et elle s'éparpilla dans les jardins.

Au bout d'une heure, il y avait vingt intrigues découvertes, un quadrille de danseurs avait manqué, les illuminations pâlissaient. Au bout de deux heures, les danseurs avaient des entorses, les ténors chantaient faux, les maris se querellaient, leurs épouses s'évanouissaient, les lampions s'éteignaient.

Sur ces entrefaites, l'heure du berger sonna pour sir Jack, qui vérifiait, montre en main, dans le berceau d'acacias, l'inexactitude des femmes en général et des favorites en particulier.

Fiorella laissa Marion en sentinelle à l'entrée du bosquet. Quand elle parut, le sensible sir Jack faillit se trouver mal.

« Oh! je suis bien heureux, soupira t-il.

— De quoi? » demanda froidement la dame.

Notre homme ne jugea pas à propos de répondre, parce qu'il ne comprenait pas que, puisqu'il était heureux, on ne le fût pas autant que lui. Mais, en homme habile, qui a préparé ses plans, il ne laissa que le moins de prise au hasard. Il avait arrangé un discours pathétique, qui débutait par l'apostrophe et finissait par la déclaration formelle en passant par les brûlantes protestations. Il crut le moment venu et récita.

« O femme incomparable et trop cruelle! ô reine de mon cœur! ô ange gardien de mon amour? vous savez...

— Sir Jack, interrompit l'ange gardien, avez-vous du courage?

— Pour vous, je braverais les tempêtes, j'escaladerais les montagnes, je ferais la conquête de Rosemberg!

— Donneriez-vous un soufflet à un homme?

— Dix! vingt!

— Un seul suffit.

— Ma vie est à vous. »

Elle ne répondit pas. Sir Jack se dit qu'elle avait voulu l'éprouver et qu'il avait triomphé de l'épreuve. En conséquence, il passa au second argument de son discours, — les protestations.

« Si l'on doit vous être fidèle? Ingrate! oubliez-vous que toutes mes nuits, je les passe à rêver de vous; que tous mes jours, je les passe à me rappeler mes nuits. Quand on vous a vue, c'est pour l'éternité qu'on veut vous revoir. Le soleil...

— Sir Jack, interrompit-elle encore, tueriez-vous l'homme qui m'aurait insultée?

— Ah! j'y suis, pensa le baronnet. C'est la suite de l'épreuve; elle va *crescendo*, comme moi. — Madame, répondit-il avec un grand flegme, à vingt-cinq pas, je casse une pipe dans la bouche de mon ami sir John; à l'épée...

— Le pistolet me convient. »

Fiorella se renferma dans un nouveau silence.

Cependant Marion faisait bonne garde. Elle comptait les beaux cavaliers et soupirait! cette pauvre fille! elle n'avait vraiment pas l'étoile heureuse. Venir à une fête de nuit, faire les frais d'un ravissant costume, avoir le pied cambré, la taille fine et l'œil assassin, pardessus tout être sous le masque et pouvoir se faire passer pour une dame, — tout cela pour rester de planton à l'ombre d'un bosquet où l'on n'attend personne! Quelle série de doléances! aussi Marion se désolait et comptait de plus belle les galants cavaliers.

Entre deux branches, à côté d'elle, surgit une figure noire. Comme une courageuse sentinelle, la servante ouvre la bouche pour crier : « Qui vive! » une main la lui ferme. Elle se débat, elle s'indigne, elle va appeler du secours... lorsque l'homme noir, prenant la parole :

« Je te connais, dit-il. Tu t'appelles Sylvie, et ton oncle est conseiller.

— Malheur est bon à quelque chose, pensa la fausse Sylvie, me voici noble demoiselle et nièce d'un conseiller. Il s'exprime fort bien, cet inconnu.

— Tu attends le petit baron, poursuit le masque. Eh bien! s'il vient ici, je le tue, foi de vicomte!

— Baron! vicomte! je gage que c'est un joli garçon, se disait à part soi Marion.

— Comme je t'aime à en perdre la tête, je suis décidé à mourir si tu ne m'accordes un moment d'entretien.

— Oh! pour cela non! articula nettement la soubrette.

— Tant mieux! j'en finirai plus tôt avec un amour que je me reproche. Sylvie, je vais me tuer à tes pieds.

— Que faites-vous? un pistolet! je vais être compromise. Toute la cour va le savoir... et mon oncle!... »

La petite rusée prenait déjà son rôle au sérieux.

« Le scandale n'atteint pas les morts, prononça le vicomte d'un ton lugubre.

— Arrêtez... Quelle extravagance!

— Viens donc.

— Mais... »

A peine a-t-elle prononcé ce mot, en avançant la tête pour tâcher d'apercevoir son interlocuteur, qu'une main, deux mains, quatre mains la saisissent et l'attirent hors du bosquet, sans qu'il lui soit possible de donner aucun signal.

Voici ce qui était arrivé. Les magiciens conspirateurs, en fouillant dans les charmilles, avaient déniché, reconnu la favorite en tête-à-tête avec sir Jack.

Quel coup du ciel! deux vengeances en une!

Vite on cerne le berceau d'acacias, on se butte à droite contre Marion la sentinelle, qui est écartée comme on vient de le voir, et à gauche contre un feu d'artifice. Les conjurés se dispersent. Le bruit se propage que l'on va mettre le feu aux pièces, aux bombes et aux fusées. Il y aura, dit-on, une surprise générale; tout le monde se hâte de prendre place pour jouir de la magnifique surprise à laquelle on cherche toutes les combinaisons impossibles.

Le prince est au premier rang avec toute sa cour. On fait le plus grand silence, on attend le signal. Comme on a annoncé que la surprise serait visible dans le berceau d'acacias, c'est là que tous les yeux sont impatiemment fixés. Enfin, pour qu'on l'admire sous toutes ses faces, il y a eu des magiciens complaisants qui ont réuni toutes les chaises; on domine parfaitement les jeunes arbres, et la vue plonge dans le berceau tout entier. Le prince est enchanté, et il remercie gracieusement les magiciens, qui, chose étrange! ne sont pas tentés de jouir par eux-mêmes du feu d'artifice.

Une fusée part... C'est le signal. A l'instant toutes les pièces s'embrasent, les bombes éclatent, les soleils tournent, c'est un tapage à se boucher les oreilles. Mais on ne bouche pas ses yeux; au contraire, on se penche, on regarde, on lorgne...

« C'est elle! c'est lui! s'écrie-t-on de toutes parts. Ah! l'excellente, l'ingénieuse, l'admirable surprise! »

Le prince est furieux. Tout le monde rit; lui seul ne rit pas. Les magiciens laissent continuer le feu

qu'ils ont allumé beaucoup trop tôt, et se sauvent à toutes jambes.

« Qu'y a-t-il donc? Pourquoi Son Altesse ne partage-t-elle pas l'hilarité commune? »

Parce qu'à la lueur de mille fusées, à la clarté d'un jour resplendissant, elle a distinctement vu, de ses yeux vu, comme en plein midi, vu avec tous les invités de la fête, elle a vu, dis-je, la surprise suivante dans le berceau d'acacias :

Sir Jack avait profité du silence de Fiorella pour risquer le troisième argument de son discours, — la déclaration.

Et, à genoux, aux pieds de la favorite, il lui disait : « Je vous aime! »

VII

On demande un remplaçant pour la potence.

FIORELLA A SIR JACK, BARONNET, A BRUNSWICK.

« Vous devez être malheureux; je ne vous en veux pas.

« Je vis retirée : le prince, malgré l'éclat de notre stupide affaire, s'est enquis plusieurs fois de ma santé: mais mon intention est irrévocable, je ne le verrai plus. C'est un sot couronné.

« Si un noble cœur bat pour la pauvre Fiorella, elle le récompensera de son dévouement, et ce ne sera pas

assez de la vie pour lui rendre le bonheur en échange de son amour.

« Je connais l'infâme qui a soulevé autour de moi un tel scandale. Puisqu'il nous a enveloppé dans la même vengeance, unissons-nous contre lui. Vous m'aimez, je le crois. La seule preuve de votre affection à laquelle je me rendrai sera la mort du comte Othert, mon ennemi, le vôtre.

« Allez, noble champion, ne vous rebutez pas. Vengez-nous de cet homme, et, quand il ne sera plus, revenez, — mais seulement alors. Je me ferai un jeu de tous les obstacles pour donner à votre courage le prix des amants fidèles. »

LE CHANCELIER DE ROSEMBERG A SIR JACK.

« C'est avec la plus vive douleur, mon bien cher ami, que je vous annonce que le bourreau vous a pendu hier, en effigie, sur la grand'place. Toute la ville y était : on s'est beaucoup diverti.

« Le prince vous garde rancune. Il a fait publier à son de trompe un édit qu'il a signé, et que j'ai rédigé, hélas ! Dans cet édit, je vous déclare coupable de haute trahison (rien que cela), et je vous condamne au supplice de la potence. En outre, j'ordonne qu'on vous coure sus comme à un félon que vous êtes, si vous vous représentez sur notre territoire. Le prince a eu la sottise de signer ces niaiseries-là, et moi aussi.

« *P. S.* Grâce aux amis de la favorite, ou plutôt grâce à elle-même, Son Altesse vous accorde pendant

un an et un jour le droit de faire pendre quelqu'un à votre place. Cherchez... bonne chance! »

Prenons le bâton du pèlerin, et mettons-nous en route derrière ce baronnet plus infortuné que le Juif-Errant. En effet, Dieu a condamné Ashaverus à marcher toute l'éternité, c'est quelque chose, c'est même dans cette course vagabonde qu'est le point de contact entre le millionnaire anglais et le savetier de Jérusalem. Mais l'amour imposait son fardeau à sir Jack; l'amour lui criait : « Tu aimes une charmante femme, et elle t'adore, et elle se consumera pour toi tant que durera ton absence, et elle te donnera le prix des amants fidèles, c'est-à-dire sa main quand tu lui apporteras la tête d'Otbert. »

Le Juif-Errant savait où il allait, il allait droit devant lui; mais le baronnet, par où commencera-t-il son pèlerinage? Et d'abord quel était ce comte Otbert dont sir Jack entendait pour la première fois le nom? quel était son signalement? on oubliait de lui donner le renseignement le plus important. Comment avait-il le nez, la bouche, la taille, etc.? Enfin, où le dénicher? Le fardeau de l'amour pesait une plume à côté du fardeau de la vengeance.

Mais là ne finissait pas l'agonie morale de ce cher baronnet. Il y avait un fardeau n° 3 : La découverte d'un remplaçant pour la potence, d'un gaillard qui eût un profond dégoût de la vie, voilà la première nécessité, si le titulaire voulait rentrer à Rosemberg pour réclamer *le prix des amants fidèles*. Outre que le supplice

n'est guère bienséant et digne en lui-même, on n'a guère vu trafiquer de sa propre peau jusqu'à cette extrémité. Le criminel le plus endurci et le plus insouciant sur l'échafand qu'on lui prépare, aura la faiblesse de refuser d'échanger sa tête contre celle d'un baronnet, pour peu qu'il souffre en liberté.

Il y avait huit jours que sir Jack faisait de tristes réflexions sur l'égoïsme de l'humanité.

En sortant de Brunswick, petite ville où il s'était réfugié en échappant à la potence de Rosemberg, il rencontra un jeune homme qui se promenait un livre à la main. Cet étranger portait le costume des étudiants allemands; une redingote de velours noir à brandebourgs, une culotte de peau collante, des petites bottes et une casquette plantée sur une forêt de cheveux blonds. La pipe et le sac à tabac étaient suspendus à une boutonnière. L'air franc et ouvert de ce jeune homme plut à sir Jack; il fit arrêter sa voiture, descendit et marcha droit à lui.

« Monsieur, dit-il en l'abordant le chapeau à la main, voilà une belle journée.

— Très-belle, répliqua l'étudiant.

— Voulez-vous que nous déjeunions ensemble?

— Comme il vous plaira.

— Tenez, je vous avouerai sans détour que dès que je vous ai aperçu, je me suis senti un faible pour vous.

— Vraiment!

— Et, comme j'abhorre la solitude, je me suis dit: « Voici un compagnon de route qui me plairait fort. »

— Peut-être.

— Je suis descendu, et, pour peu que vous ne refusiez pas, je vous emmène.

— Où allez-vous?

— Partout.

— Vous êtes riche?

— Et amoureux.

— Ah!

— Vous soupirez, jeune homme? L'amour vous a peut-être maltraité? Tant mieux! C'est un titre de plus à mon estime. »

L'étudiant ferma son livre, — il lisait *Hamlet*, — et bon gré mal gré se laissa entraîner jusqu'à la voiture. Deux heures après, nos voyageurs se reposaient dans une auberge des fatigues d'un copieux déjeuner. Rien ne dévore comme un amoureux.

« Parbleu! Hermann, s'écria sir Jack en faisant une quatrième brèche au fromage de Chester, puisque nous avons tous deux une maîtresse, je serais jaloux de savoir quelle est la plus belle. Je commence par vous déclarer que la mienne est une perfection.

— La mienne est une merveille, dit Hermann (c'était la même).

— Un ange!

— Une divine créature!

— Elle a des cheveux poudrés avec tant de coquetterie!

— Fi de la poudre! Elle a des bandeaux plus noirs que le jais.

— Des dents d'ivoire,

— Et un sourire enivrant sur une bouche de groseille.

— Les cygnes n'ont pas le cou si blanc.

— Sa taille ferait envie aux guêpes.

— Comme elle chante !

— Comme elle regarde !

— Halte-là ! fit sir Jack. Pour les yeux, elle n'a pas de rivales.

— Ah ! c'est que vous n'avez pas reçu la flamme des siens ! Le trait de l'amour n'est pas plus sûr, l'éclair n'est pas plus rapide.

— Enfin jusqu'à son nom...

— A votre tour, je vous arrête, dit Hermann. Point d'indiscrétion !

— Bien que nous soyons peu fixés sur le mérite respectif de nos maîtresses, je n'en propose pas moins de boire une rasade à leur délicate santé. »

Ils aimaient tous deux la même femme, Fiorella ; le hasard les rapprochait, le verre à la main. S'ils avaient mis un nom au bas de leur peinture, la jalousie en aurait fait deux irréconciliables ennemis, et le sang aurait coulé à la place du vin.

Heureuse manie du siècle qui abusait de la métaphore ! Ouvrez les poëtes d'alors, les comédies, les mémoires, les billets doux ; prêtez l'oreille aux conversations. . vous lirez ou vous entendrez ce langage étrange, essentiellement musqué, prétentieux, raffiné, exagéré, qui descendait tout droit de la mythologie, qui allait chercher toutes les figures de la rhétorique au lieu de se borner à l'expression naturelle. Comment sir Jack

et Hermann auraient-ils reconnu l'identité de leur portrait en le peignant, l'un avec des yeux de flamme, des cheveux de jais, une bouche de groseille ou une taille de guêpe; et l'autre avec un cou de cygne, des dents d'ivoire et un sein de marbre? Je défie le plus habile peintre, — fût-il un Léonard ou un Titien, — de faire avec cette montagne de comparaisons prises textuellement quelque chose qui ne soit pas horrible, stupide, monstrueux.

Sir Jack ne pouvait pas se passer de l'étudiant. Il lui avait tout dit, excepté le scandale qui l'exilait de Rosemberg et la condition à laquelle il pouvait y rentrer.

Hermann laissait conter le baronnet; mais le plus souvent il n'écoutait pas. Il songeait toujours à son amour brisé, il essayait d'effacer de son cœur cette image flétrie de courtisane; mais il avait beau faire, — elle reparaissait malgré lui. Depuis la funeste issue de son rendez-vous dans la gondole, il avait pris la résolution de s'arracher à cette autre Capoue et de poursuivre le voyage qu'il avait interrompu à cause des agaçantes prunelles de Fiorella. Sur-le-champ il avait quitté Rosemberg, et se proposait de rejoindre à pied l'Université de Halle, quand il fit rencontre de l'original Anglais.

Je ne vous raconterai pas tout ce qu'il arriva de fâcheux ou de grotesque à ce pauvre sir Jack; mais je dois l'historique de ses impressions relativement à la découverte du remplaçant mortuaire.

Huit mois s'écoulèrent dans des recherches inutiles à travers l'Europe. Le baronnet avait visité les hôpitaux, les bagnes, les prisons; il avait exploré la misère sous

toutes ses faces : hideuse, criminelle, souffrante ou affamée; il avait sondé les mauvaises consciences; il avait fait un appel éloquent au vice comme à la vertu; il avait, suivant la dignité ou l'indignité de son interlocuteur, fait valoir le dévouement, l'originalité ou le repentir; enfin, bourse en main, il s'était adressé à toutes les avidités, à toutes les corruptions, à toutes les infamies qui pullulent sur ce tas de boue, hélas! Il n'avait trouvé partout que dédain, ricanement, colère, — partout que refus. C'était à se casser la tête contre les murs! C'était à douter de soi, et surtout des autres!

« Et l'on vante la charité évangélique! s'écriait sir Jack dans un beau mouvement d'indignation; et l'on prétend que la religion a réformé cette canaille! qu'il y a parmi elle de l'abnégation, de la pitié, du soulagement, de la sympathie pour les maux d'autrui! Allons donc!... Me voici, moi, un gentilhomme anglais, j'ai des millions à ne savoir qu'en faire, je leur jette à la tête, je les enrichis, eux et leur postérité, je leur donne les jouissances que procure l'or, — et il les procure toutes! — En échange, qu'est-ce que je leur demande? Est-ce l'esclavage, est-ce le vol, est-ce le meurtre? Est-ce une tache à leur honneur, un accroc à leur vertu? Non! non! Est-ce donc une œuvre impossible ou un martyre épouvantable! Mille fois non! Je leur demande, — mais en vérité c'est une niaiserie d'aboutir à une chose si simple, — je leur demande cinq minutes de leur misérable vie pour qu'on les pende à ma place. »

VIII

Où l'on démontre la vérité d'un vieux proverbe : « Entre deux selles. »

Sir Jack engraissait d'une manière effrayante. — C'était le désespoir, disait-il. — Et les trop longs dîners, ajoutait Hermann.

Un jour, il lui arriva coup sur coup les deux aventures suivantes.

Il suivait à pied la promenade qui mène de la barrière de Passy à Auteuil, le long de la Seine. Son idée fixe l'avait mené à Paris, qui, en raison de sa civilisation très-avancée, lui donnait plus d'espérance de rencontrer des remplaçants. Cependant il ne trouvait rien; la gaieté française lui riait au nez.

Notre homme était donc fort abattu quand il avisa au pied d'un arbre un vieux militaire assis entre une bouteille et un sabre nu. Cela sentait le suicide d'une lieue. Grand fut l'épanouissement de sir Jack. Craignant d'effaroucher une si belle disposition, il se contenta d'observer à l'écart. Le soldat but à petites gorgées, fit claquer sa langue en amateur, lampa jusqu'à la dernière goutte, et, après avoir jeté loin de lui l'inutile flacon, il saisit son sabre, et...

Mais il se passait bien autre chose sur le quai.

Pendant que le vieux buveur faisait un solennel adieu à la *dive* bouteille, sir Jack avait jeté un coup d'œil autour de lui pour s'assurer de la parfaite solitude. Or,

à dix pas en avant, sur le quai, il avait aperçu un jeune villageois, qui pleurait comme un veau, gesticulait et regardait la rivière d'un air sinistre. Le suicide flânait aussi par là. Le cœur du baronnet fondait de ravissement. Soudain le petit paysan essuya ses larmes avec les manches de sa veste, poussa un gros soupir, grimpa sur le parapet, et...

« Arrêtez ! cria sir Jack de toute la force de ses poumons. »

Il était temps. Une seconde plus tard, les deux suicides allaient s'accomplir : l'un avait le sabre en bas, l'autre le pied en l'air.

« Qu'allez-vous faire, mes amis? continuait l'éloquent baronnet. Vous tuer? Quelle folie! Vous n'avez donc pas lu Platon, qui a écrit cette belle parole : « *La* « *vie est un poste que Dieu nous a défendu d'abandonner* « *sans sa volonté?* »

— Par Marlborough! fit observer le soldat, je ne sais pas ce qu'a dit le général Platon, mais je sais fort bien qu'à la taverne du *Grand-Vainqueur* l'on m'a coupé les vivres.

— Morguenne! reprit de son côté le pleurnicheur, ça peut être bien beau ce que vous dites là; mais quand j'irais le rapporter à la mère de Colette, elle ne m'en dirait ni plus ni moins : « Colette n'est pas pour toi. »

— Alors comme un soldat français a besoin de se désaltérer...

— Comme un jeune gars a besoin d'une compagne...

— Puisqu'on me retire crédit...

— Puisqu'on me refuse ma promise...

— Il faut que je me tue!

— Il faut que je me noie! »

Les deux entêtés paraissaient fort résolus. Ils se mettaient de nouveau en posture d'exécuter leur funeste dessein.

Sir Jack, tout effaré, courait de l'un à l'autre.

« Considérez, disait-il, que l'honneur d'un militaire!...

— Allez au diable!

— Intéressant villageois, l'amour vous commande...

— Laissez-moi tranquille!

— Adieu, bon vin!

— Adieu, Colette! »

Cette fois, l'officieuse intervention était repoussée avec perte. Une idée jaillit du cerveau de l'Anglais, — devenu philanthrope par égoïsme.

« Écoutez-moi, supplia-t-il; je n'ai qu'un mot à vous dire; si je ne vous persuade pas, vous vous tuerez tant qu'il vous plaira.

— Parlez.

— Voici ma bourse.

— Oh! oh! fit le militaire, il y a bien des bouteilles là-dedans.

— Jésus! fit le paysan, avec ça on achèterait Colette et deux vaches.

— Eh bien! si vous voulez me suivre, si vous abandonnez votre funeste projet, j'en ai dix fois autant à votre service. »

Le sabre rentra tout doucement dans son fourreau;

le villageois tourna le dos à la rivière. Tous deux attendaient avec une attention religieuse, ils croyaient rêver.

« Je suis riche, dit sir Jack, qui, grâce à son or, triomphait de ces résistances homicides. Je veux faire deux bonnes actions à la fois. A ce vieux débris des champs de bataille, qui prétend mourir obscurément après s'être couvert de gloire pour son pays ingrat, je donnerai un refuge à ses derniers jours, j'abriterai ses lauriers sous l'aisance, et...

— La Tulipe ne tient pas aux écus, mon général; qu'il ait à boire et à manger, il est satisfait.

— La Tulipe, vous ferez vos cinq repas par jour, et vous aurez du bordeaux pour ordinaire.

— Vive la France! s'écria le vieux guerrier.

— Quant à cet enfant de la nature, à cette âme sensible, candide et amoureuse, à ce villageois vertueux, mais infortuné, je lui rendrai sa fiancée, j'adoucirai cette mère inflexible avec un sac d'écus...

— Oh! ce sera bien fait!... Un gros sac d'écus!

— Je lui donnerai une ferme...

— En Normandie.

— Avec des garçons pour le servir...

— Et beaucoup de vaches, mon bon monsieur.

— J'en ferai le plus heureux paysan de la terre. »

L'enfant de la nature s'approcha du baronnet enthousiasmé, en tortillant son bonnet d'une main et en fourrageant ses cheveux de l'autre.

« Je vas vous dire, commença-t-il en bégayant. La chose est comme ça... que le voisin Gorju, — un gros maréchal qui a pas mal d'écus de six livres... —fait un

doigt de cour à ma petiote... Dam! vous comprenez, si la mère lui ordonne d'épouser Gorju... elle est si timide, qu'elle dira oui... Ça sera non tout de même au fond...

— Où veux-tu en venir? demanda sir Jack.

— Vous avez là une bien belle bourse.

— Tu veux que je te la donne?

— Prêtez-la-moi un petit quart d'heure... histoire de me gausser avec du gros maréchal, qui fait tant son fier.

— La voilà! Amuse-toi, venge-toi à ta manière, c'est trop juste; mais n'oublie pas que je t'attends là-bas sous cette tonnelle. Et vous, mon brave, si le cœur vous en dit, venez déjeuner avec moi au *Grand-Vainqueur*. Au dessert, vous me conterez vos batailles. »

Lucas (c'était le nom du villageois) serra précieusement la bourse, ne remercia pas et partit au galop.

Tout en déjeunant, sir Jack apprit avec beaucoup de circonlocutions à son convive le service qu'il attendait de lui. Quand il fut question de la potence, le vieux grognard fit la grimace, mais le riche Anglais versa si fréquemment rasade, il fit servir tant de gourmandises et de liqueurs fines, il écouta d'un air si complaisant le récit, trois fois recommencé, de la bataille de Malplaquet, que le marché fut conclu et le remplaçant trouvé.

« Je pourrai donc rentrer à Rosemberg, pensait le joyeux baronnet, et recevoir de la divine Fiorella le *prix des amants fidèles.* »

Le repas dura quatre heures. On fut obligé de ramasser sous la table le héros de Malplaquet. Grâce à l'inépuisable bourse de sir Jack, l'hôte fut gracieux jusqu'à installer l'ivrogne dans sa propre chambre.

Notre homme profita de l'occasion pour donner un libre cours à ses pensées. Il sortit et dirigea sa promenade du côté où il avait vu disparaître le jeune Lucas. C'est toujours un doux spectacle que celui du bien qu'on a fait, surtout quand on s'évite la peine d'être étranglé par une cravate de chanvre, et qu'on a fait trouvaille d'une créature disposée à vous épargner ce petit désagrément. Pour la première fois depuis qu'il avait fui Rosemberg, sir Jack ne se sentait pas de joie. — comme le corbeau de la fable. Il voyait en rose, et, bien que la nature soit loin d'être souriante en décembre, il trouvait ample matière à son admiration autour de lui.

Il fut désagréablement tiré de ses méditations amoureuses par le son criard d'une musette mariée à la basse-taille d'un serpent d'église. Il se hâtait d'échapper à cette discordante musique, lorsqu'une troupe d'hommes et de femmes le pressa, le tira en tous sens. C'était un tumulte, un brouhaha, une confusion de cris, de jurons, de phrases incohérentes auxquelles se mêlaient les sauvages instruments. Sir Jack, étourdi, ahuri, tiraillé par trente mains, perdait patience et s'apprêtait à boxer. Enfin, à force de crier, on perdit haleine, et ce fut heureux. Autrement je ne sais si l'on fût jamais sorti de ce tohu bohu.

Le calme se rétablit un peu. Alors une femme vieille

et très-laide s'avança, et, mettant ses yeux dans les yeux de sir Jack, elle lui lâcha la bordée suivante :

« Vous êtes un fier homme tout de même, et foi de mère Colette! je suis bien aise de dévisager d'un peu près le bienfaiteur de mon gendre Lucas. Embrassons-nous, compère. »

Bon gré, mal gré, il fallut que le baronnet y passât. Lucas attrapa sa belle-maman par le coude, lui fit sans façon faire demi-tour à droite et se planta au milieu du cercle avec la petite Colette.

« Eh! eh! eh! dit le paysan en partant d'un gros rire, sans vous, morguenne! je serais en train de passer la revue des barbillons, au fond de l'eau... au lieu d'être là avec ma petite femme, bras dessus, bras dessous, prêt à faire une noce d'enragés. Eh! eh! eh! »

Sir Jack comprit tout. Au lieu de rapporter la bourse au plus vite, l'enfant de la nature avait jugé prudent de la confisquer à son profit; il se mariait et venait faire voir sa fiancée. C'était vingt-cinq doubles louis qu'il escamotait. Sa bonne action coûtait gros.

Le baronnet eut toutes les peines du monde à se débarrasser de ces niaises de villageoises qui s'attachaient à ses habits. Tous ces gens-là le regardaient avec de grands yeux. Je gage qu'ils se seraient volontiers jetés à l'eau pour lui faire faire de bonnes actions. Mais sir Jack était dégoûté des enfants de la nature; il pressa le pas, un peu désappointé de n'avoir pas aussi le jeune Lucas à la disposition du bourreau de Rosemberg.

« Bah! se dit-il en manière de consolation, il n'y a rien à conclure avec des amoureux. J'ai la promesse de

ce digne militaire; il a juré sur son honneur d'être mon remplaçant; je suis bien sûr que celui-là ne se dédira pas.

Quand il entra au *Grand-Vainqueur*, l'hôte lui apprit avec son air des dimanches que M. le soldat, qu'il avait transporté dans sa chambre, venait de rendre l'âme. Il était mort d'une indigestion.

Sir Jack envoya l'hôte au diable.

IX

Frère, il faut mourir !

Accablé, poursuivi par la fatalité, sir Jack arriva au terme fatal sans pouvoir rapporter au prince un remplaçant, à la favorite la tête d'Otbert. En vain avait-il parcouru toute l'Allemagne, il n'avait pas rencontré un Otbert qui le satisfît. Celui-ci était trop vieux, celui-là trop jeune; l'un n'avait jamais quitté sa petite ville, l'autre était un savant. Par distraction autant que par dépit, il en avait tué trois ou quatre, mais pas un n'avait confessé connaître la personne ou le nom de la divine Fiorella. Poussée par sa destinée, il retournait néanmoins à ce Rosemberg, dont l'accès lui était interdit, et qui renfermait tout son amour.

A quelques lieues de cette résidence, Hermann, le triste et silencieux Hermann, qui n'avait, lui, pas engraissé de désespoir comme son malheureux ami, pria

ce dernier de l'accompagner jusqu'à un monastère de franciscains que l'on apercevait sur la route.

Ce bâtiment était situé sur un plateau désert. De fortes murailles l'entouraient. Les fenêtres ou plutôt les ouvertures longues et étroites étaient garnies de barreaux de fer. On ne voyait pas un être vivant. On eût dit le sombre aspect d'une prison.

Un moine, vieillard cassé moins par l'âge que par d'austères macérations, introduisit nos visiteurs. Hermann désira parler au frère Philippe. Au bout de quelques minutes, il rejoignit son compagnon; il était plus triste encore, une larme roulait sur ses joues.

« Pauvre Otbert! » s'écria-t-il, sans prendre garde à sir Jack.

Celui-ci, que ce nom poursuit comme un cauchemar, insiste vivement pour savoir quel rapport peut exister entre l'affliction d'Hermann, le religieux franciscain et cet Otbert.

« C'est un ami que j'ai connu deux heures à Rosemberg, répondit le jeune homme. Il y a un an qu'il est entré dans cette maison sous le nom de frère Philippe. »

Le baronnet n'en écoute pas davantage; il est suffisamment instruit; il tient son homme, enfin!

Il entraîne le vieux frère gardien, pénètre dans un cimetière... Un religieux est là, seul, au milieu des tombes. Sous le soleil accablant de midi, il travaille activement, une pioche à la main. Le bruit qui se fait autour de lui ne l'émeut pas, il n'a pas seulement relevé la tête. Il creuse et rejette la terre de côté et d'au-

tres, et cela sans trvée ni repos, sans plainte ni soupir. Son bras ne se ralentit pas, son corps courbé en deux se relève et s'abaisse par mouvements saccadés et automatiques. Un travailleur ordinaire se fût arrêté vingt fois, la soif; la chaleur ou la fatigue lui auraient arraché une exclamation; une halte de quelques secondes aurait retrempé, fortifié son courage. Mais ce moine a des ressorts de fer; il pioche toujours; à chaque pelletée de terre qu'il creuse, on dirait qu'il cherche à disparaître, à s'enterrer vivant par expiation d'un forfait inconnu.

Sir Jack, être matériel et avant tout positif, ne voit rien qu'un homme adonné à un rude travail; et cet homme, un soupçon lui a soufflé à l'oreille : « C'est celui que tu cherches, c'est l'ennemi de Fiorella, c'est le tien ! »

Il arrive au pied de la fosse tout essoufflé d'une marche à travers les tombes.

«Vous êtes le frère Philippe?» dit-il d'une voix sourde en saisissant la longue manche du moine.

Celui-ci cessa de tourmenter la terre. Sa pioche infatigable retomba à ses pieds, et il redressa lentement sa haute taille.

A cet aspect, l'Anglais lâcha la robe et recula, frappé de terreur.

Quel masque effrayant ! le front dégarni, de rares cheveux blancs aux tempes, point de sourcils, point de cils, les paupières brûlées par le soleil, les lèvres sans couleur, les joues caves et décharnées, les pommettes saillantes, la peau jaune labourée de rides : telle était la

tête cadavérique de ce religieux, qu'on eût dit descendu des noirs tableaux de Zurbaran.

Les yeux seuls, profonds et désolés, renfermaient l'étincelle de la vie. Le reste était ruiné, desséché, mort.

A la question de sir Jack, l'ombre répondit *oui* par un signe de tête. Le baronnet hésita avant de continuer son interrogatoire; il se demandait s'il avait le droit de questionner un homme à moitié enseveli dans le silence des sépulcres.

« Dans le monde, reprit-il toutefois en puisant le courage de l'indiscrétion dans le souvenir de la favorite, n'avez-vous pas porté le nom d'Othert? »

Le moine affirma par un nouveau signe.

« Eh bien, dans ce monde vous avez insulté une femme... que j'aime; cette femme, mon honneur et mon amour me commandent de la venger. »

Un pâle sourire erra sur les lèvres décolorées du moine.

« M'entendez-vous? s'écria sir Jack.

— Oui, fit la tête.

— Je viens me venger de vous. C'est un duel que je veux. »

Le moine leva avec effort sa main osseuse, et montra la fosse aux trois quarts prête.

« Vous parlez à un cadavre, dit une voix grave derrière l'Anglais. Quand ce frère aura fini sa tâche, pour lui commencera l'éternité. Les bruits humains s'éteignent dans la tombe. Qu'est-ce donc que le grelot de vos petites passions devant les trompettes du jugement

de Dieu? Retournez à vos erreurs et à vos colères, hommes; nous qui avons fait au repentir l'offrande de nos heures dernières, nous n'avons rien de commun avec vous — que la prière. »

Le baronnet se retira à pas lents. Ce jour-là il eut, pendant une minute, un bon mouvement qui venait du cœur.

Quand il toucha le seuil du cimetière, Otbert le martyr, rendu à son isolement et à la terrible pénitence qu'il s'était imposée, reprit sa tâche de fossoyeur avec une ardeur pleine d'une sombre espérance.

Cette espérance était qu'à la fin du jour il pourrait se reposer.

X

Hermann s'avise encore de regarder par les fenêtres.

Hermann était toujours triste.

Il avait encore dans le cœur un lambeau tenace de l'image de Fiorella. Depuis qu'il avait vu Otbert, sa tristesse n'avait fait que s'accroître et dégénérer en noirs accès de mélancolie. Il fuyait la société; les hommes l'irritaient par leur égoïsme, les femmes par leur coquetterie. Il n'avait cessé d'avoir vingt ans et de s'égarer dans ses jugements, ce pauvre Hermann! Il comparait tous les hommes à sir Jack et toutes les femmes à Fiorella.

Un jour, — c'était dans un village ignoré, caché

aux passions et au tumulte des grandes routes, — Hermann promenait son ennui au grand soleil. Il suivait les bords d'une petite rivière, presque un ruisseau. Des touffes de myosotis encadraient les rives, les flots murmuraient sur un lit de sable fin, la brise rafraîchissait les ombrages. Quelques maisons champêtres, couvertes de tuiles rouges et portant sur leurs murs des vignes florissantes, se trahissaient çà et là derrière un rideau de peupliers. Une, entre autres, plus coquette, plus pauvre, pourtant, s'était fait une ceinture de parterres et de buissons fleuris. Elle avait un aspect de propreté hollandaise ; deux pigeons, familiers sans doute, voltigeaient en se poursuivant sur l'humble toit; il y avait, près d'un banc de pierre, une grande volière artistement grillagée, toute pleine de bruits harmonieux, et sur le banc gisait oublié un bas de laine à demi tricoté. Un petit chat jouait avec la pelote qui avait roulé à terre. Dans le jardin, toute culture avait reçu les soins les plus intelligents ; d'un côté, il y avait force roses, tulipes, violettes, géraniums, et même des liserons et des boutons d'or ; de l'autre, on avait planté en bataillons épais la laitue, l'artichaut, la pomme de terre, etc.

Hermann admirait cette nature vigoureuse, utile et charmante tout ensemble. Pendant qu'il admirait, il ne s'aperçut pas qu'il y avait une porte, — une porte du bon vieux temps, — qu'il levait le loquet et qu'il entrait sans façon dans une propriété privée. Toujours distrait, il s'avança ainsi jusqu'au banc où avait été oublié l'ouvrage de la vieille mère. Il s'assit, prit

garde de marcher sur le petit chat qui le regardait de travers, et s'accouda sur le rebord de la fenêtre, et, comme cette fenêtre était ouverte, il jeta un coup d'œil dans la chambre.

Humble et modeste chambre! qu'eût-elle appris à un indifférent du secret de la jeune fille qui l'habitait?

Tout autre que l'étudiant perdu dans les sentiers de la rêverie, sir Jack, par exemple, y aurait vu un pauvre réduit, clos à l'œil profane, fraîche, calme et riante solitude; quelques meubles en bois de chêne cirés, frottés, luisants, polis comme une glace, une tapisserie blanche à losanges bleues, des rideaux de Perse, une mosaïque de toiles rouges à pans coupés; dans le fond, un lit à colonnettes sculptées. Peut-être aurait-il, ce curieux inhabile, jeté un regard aux gravures de Geneviève de Brabant, encadrées de bois noir; mais la grossièreté du dessin l'aurait rebuté, et il n'eût pas songé à voir autre chose.

Un véritable observateur, un poëte, un jeune homme comme Hermann était tout cela, s'inquiétait peu des meubles, du plancher, de la tapisserie et des cadres de bois noir. Des yeux, il choisit discrètement son inventaire. Il admira d'abord le magnifique chèvrefeuille dont les baies entr'ouvertes grimpaient aux parois de la fenêtre. Mais soyez certain qu'il a déjà respecté la mousseline de l'alcôve, et qu'en présence de ce tabernacle de chasteté il a volontiers prosterné les deux genoux, — en imagination. — Que la commode fût en bois de rose, c'était l'affaire du brocanteur; mais sur

la commode il y avait une grappe de lilas blanc, et à côté du verre d'eau qui ravivait ce cher trésor, un *lied* avait été jeté, un lied d'amour, une branche fleurie, — c'en était assez pour deviner qu'une jeune fille habitait cette chambre, et que si elle avait un secret, ce secret résidait dans l'impatience naïve de ses quinze ans.

Hermann rêvait à mille lieues de la terre... Pour perpétuer le souvenir de ce quart d'heure de bonheur, il vola une touffe de fleur au chèvrefeuille de la fenêtre.

Un léger cri se fit entendre dans la chambre, l'indiscret leva la tête, c'était elle, la jeune fille aux quinze ans.

« Mademoiselle, balbutia-t-il en rougissant jusqu'aux oreilles, cette maison n'est pas à louer? »

Elle rougit presque autant que lui et répondit les yeux baissés :

« Non, monsieur. »

Hermann ne sut jamais comment il sortit du jardin. Pendant vingt minutes, il n'eut plus conscience de lui-même.

Le lendemain, à la même heure, il se retrouva à la même place. Cette fois les deux enfants s'accueillirent comme de vieilles connaissances, avec un bonjour et un sourire.

« Vous avez de bien jolies fleurs? dit-il.

— C'est moi qui les cultive. Chaque matin je les arrose, et je n'ai qu'un regret, c'est de les voir se flétrir.

— Les fleurs sont le regard de Dieu.

— C'est ce que m'a appris ma mère : voilà pourquoi je les aime.

— Vous êtes toujours seule ici ?

— Seule ! reprit-elle vivement, et tout ce qui m'entoure ? mon jardin, mes plantes, mon ruisseau, ma volière et mon chat, n'est-ce pas là une nombreuse société ? quand ma bonne mère est absente, vous voyez bien que je ne suis jamais seule.

— Certes ; mais les ennuis, la tristesse ?

— Oh ! quels vilains mots ! est-il possible de s'ennuyer ? Si monsieur était une femme, il n'aurait pas le temps d'y penser. D'abord le soin du ménage, le déjeuner, le dîner et tout ce petit monde qui ne vit que par moi ; puis il faut laver le linge, ou le tendre ou le repasser. Chaque jour amène son travail et son pain en même temps. Quelquefois ma mère me dit : « Thérèse, tu te fatigues trop. » Mais moi, je n'en fais qu'à ma tête, je vais toujours. D'ailleurs, n'est-il pas juste qu'à son âge elle prenne du repos.

— Que d'embarras !

— Oh ! tous les jours ne se ressemblent pas. Le dimanche je fais la paresseuse, je me lève à huit heures, je vais voir ma voisine Marthe, ou bien je m'assieds là, où vous êtes, et je lis une belle histoire.

— Vous lisez... des romans ?

— Je ne sais pas si cela s'appelle un roman, mais il y en a beaucoup dans un vieux livre à moitié déchiré que j'ai trouvé dans le grenier. Tenez, j'ai lu l'autre jour l'histoire d'une moissonneuse qui s'appelait Ruth ; j'ai bien pleuré. »

Hermann, s'éloigna tout rêveur. Mais il n'avait plus ni tristesse ni dégoût du monde, car son cœur était libre, il n'avait plus le souvenir d'un passé déchirant, il ne sentait plus sur son front l'haleine de Fiorella, l'impudique amoureuse, qui le brûlait comme un fer rouge.

« Elle aime les fleurs, se disait-il tout le long du chemin ; elle ne s'ennuie pas d'être seule, elle lit la Bible sans s'en douter. Dans cette solitude qu'elle a métamorphosée en paradis, Dieu et sa mère lui suffisent. »

L'étudiant se laissa aller à bien d'autres réflexions, dans le labyrinthe desquelles il risquerait fort de s'égarer, sans la compagnie du lecteur, qui abhorre les pastorales. Quels que soient les mots dont se servent les amoureux, ne paraphrasent-ils pas sans relâche un perpétuel : *Je t'aime?* Donc, puisque nous les avons écoutés une fois, nous savons le secret de ces timides enfants.

XI

Où tout le monde est satisfait, même sir Jack, qui reçoit le prix des amants fidèles.

Nous sommes sur les frontières de Rosemberg ; enjambons le canal et courons hardiment au palais du prince Bien-Aimé.

Quel tapage dans le cabinet! Les valets sont aux

écoutes, les chambellans glissent un œil à travers la serrure; plus le bruit redouble dans le cabinet, plus le silence est curieux dans l'antichambre.

« Vous êtes un infâme! s'écrie Fiorella furieuse.

— Mais enfin... hasarda le prince.

— Taisez-vous.

— Ma bonne amie...

— Je ne suis pas votre amie... vous le savez bien, puisque vous l'avez signé.

— Je vous jure...

— Mensonge!...

— Que c'est un malentendu.

— Alors on a surpris la signature de Votre Altesse.

— Il ne s'agit pas de cela.

— Alors, il y a deux princes à Rosemberg.

— Moi seul, madame, qui veux, entendez-vous, qui veux que vous restiez.

— C'est bien ma volonté aussi. Mais je gêne quelqu'un ici, et ce quelqu'un trouve plaisant de me faire partir.

— Tout le monde vous est dévoué.

— On rédige un ordre d'exil.

— Fiorella...

— On me chasse comme une servante.

— Revenez à vous.

— Je me vengerai. Vous ne me connaissez pas. Je suis Italienne, et, dussé-je porter ma tête sur l'échafaud, celui qui m'a joué ce tour infâme périra de ma main. »

La favorite se leva. Ses yeux lançaient des éclairs de

colère; elle regardait le prince comme si c'était lui qu'elle vouait d'avance aux poignards. Le prince, blême, effrayé, la perruque à l'envers, recula jusqu'au mur, prêt à tomber à genoux, à implorer grâce.

« Je vais tout vous dire, bégaya-t-il dans l'attitude tremblante d'un pénitent qui confesse de gros péchés.

— Enfin !... s'écria la royale maîtresse avec un soupir de satisfaction.

— J'ai reçu... non, ce n'est pas moi... le chancelier a reçu de Versailles la nouvelle... l'importante nouvelle... pardon, l'absurde nouvelle...

— Au fait !

— Le fait est que le chancelier a tout fait. »

Le chancelier, pensa Bien-Aimé, se tirera de là comme il pourra ; ce n'est pas mon affaire.

« Mais quelle est cette nouvelle dont vous parlez !

— Ah ! oui... la stupide nouvelle !... Il paraît... on dit... c'est un bruit de France que je répète... Moi, je ne dis rien... On prétend que le roi Louis XV, mon cousin, a... Comment vous achever cela ?... Ne vous mettez pas en colère, Fiorella ; la colère vous sied admirablement, mais elle nuit à votre chère santé ; croyez-moi.

— Le roi Louis XV a...? répéta en appuyant la favorite...

— Ma foi ! je m'en lave les mains ! il a disgracié madame de Pompadour.

— Voilà donc le fin mot ! interrompit Fiorella avec une nouvelle explosion de colère.

— Je vous répète que ce bruit est particulier à

Louis XV et à mon chancelier. Moi, je suis loin... je suis à cent lieues de penser aussi mal.

— C'est cela, comme vous vous modelez aveuglément sur la cour de Versailles, on a pris prétexte du renvoi de madame de Pompadour pour frapper ici le contre-coup. Je devine maintenant. Eh bien, je vous déclare que je ne sortirai de Posemberg que par la violence. Faites-moi enlever pas vos gardes, si vous osez. »

Il n'était que trop vrai : le prince Bien-Aimé, qui se souvenait toujours du scandale de la fête vénitienne, avait profité de ce changement prétendu dans la cour du roi de France pour en opérer un pareil dans la sienne. Seulement, redoutant les vengeances de la dame, il avait prudemment confié l'épineuse affaire à son chancelier.

Heureusement qu'un message pour la divine et inflammable Fiorella vint interrompre cette scène de ménage. C'était signé sir Jack.

En voici le contenu :

« J'accours le cœur désespéré ; je n'ai trouvé ni remplaçant pour la potence ni le comte Otbert.

« Les remplaçants m'ont volé mon argent et se sont moqués de moi ; le comte Otbert s'est fait moine, et je l'ai laissé fort occupé à se creuser une tombe.

« Ainsi, je n'ai rapporté qu'une bonne chose, — mon amour.

« Demain expire la trêve d'un an et d'un jour que m'a accordée la munificence d'un prince imbécile. Demain, si je veux vous revoir, je serai pendu ; et, si je

ne vous revois pas, je mourrai d'ennui. J'aime mieux être pendu.

« Ah! ce qui me chagrine, c'est que je ne sais pas si je suis digne de recevoir de vous *le prix des amants fidèles!* »

Entre une Altesse efflanquée, ruinée, épuisée, et le budget d'un millionnaire, Fiorella avait-elle à hésiter? Le soir même elle rejoignait sir Jack, et on illumina dans Rosemberg à cause de son départ.

Pendant ce temps, Hermann et Thérèse continuaient leur pastorale dans la maison du bord de l'eau, sous le regard de Dieu et la bénédiction du prêtre.

LE PANIER DE FRAISES

I

Il y a trois ans, j'avais pour voisine, à Batignolles, une jeune fille dont je vais vous raconter la naïve histoire.

Selon l'âge, le hasard ou les passions, le roman devient une idylle, un drame, une élégie Comme mon histoire n'a que vingt ans et beaucoup d'ignorance, ce sera, si vous voulez, une pastorale.

Songez que c'est un début dans l'amour, et qu'il ne faut pas être exigeant pour une pauvre fille qui commence à égrener ce chapelet d'illusions mortes,— l'expérience.

Ma voisine s'appelait Madeleine.

Simple comme son nom, sa jeunesse s'effeuillait dans l'isolement. Rompue à cette monotonie d'habitudes qui jette dans un jeune cœur les premières langueurs du *spleen*, Madeleine ne songeait pas à un monde nouveau qui ne ressemblât pas à celui qu'elle habitait; à une société moins maussade que son entourage de vieilles gens, de petits rentiers et de plumitifs en retraite. Grâce à la protection quinteuse d une tante de soixante-cinq ans, elle vivait ignorée, respectée même de la calomnie. Elle était si timide, elle rougissait si naturellement, ses longs cils baissés voilaient tant de pudeur! elle effleurait à peine la terre, cet ange oublié!

Mon Dieu, n'allez pas croire qu'elle fût belle à rendre les madones jalouses, ma petite Madeleine! Je n'aurai pas l'embarras, comme tant d'autres, d'emprunter pour la peindre les grâces de l'Albane, les chairs de Rubens, l'idéal de Raphaël, la mélancolie du Giorgione. Ces types de perfection suprême ne sont que des visions de cerveau échauffé.

Toute femme a son heure d'exquise beauté dans la vie, et il n'y a pas de mots pour peindre cette heure-là.

Mais, puisque c'est une manie à la mode d'aller chercher bien loin ce qu'on ne se sent pas la force d'exprimer naturellement; puisque, pour faire un portrait, on renvoie le lecteur désappointé à un autre portrait, je dirai que Madeleine ressemblait à cette blonde et enfantine tête que Greuze a désignée sous le nom de l'*Accordée de village*.

Pour que la ressemblance fût exacte, il y aurait un détail à reprendre. Madeleine avait le nez retroussé. —

Ce nez avait fait la désolation d'un élève de Drolling, chargé par la tante aux soixante-cinq hivers d'en faire une aquarelle. L'élève, enthousiaste des lignes grecques, avait aplani la difficulté en dessinant à Madeleine le nez correct d'une cariatide du Parthénon.

Que vous dirai-je encore? Qu'elle avait les yeux bleus, la bouche fraîche comme une cerise, les dents d'un ivoire idéal, les joues vermeilles; que la simplicité était sa coquetterie; qu'elle se contentait, malgré ses dix-huit ans, d'une robe blanche et de quelques bluets dans les cheveux. Était-ce parce qu'elle avait la taille svelte, les formes souples et nerveuses, la peau d'une savoureuse blancheur?

Madeleine s'en doutait peut-être, ses désirs le lui murmuraient à l'oreille; mais elle n'écoutait pas ces voix de l'amour; souvent elle était distraite, ses yeux étaient sans regards, son âme sans pensée... Elle rêvait.

Oh! qui peut dire où s'en vont les rêves d'une jeune fille?

Trop pure, trop retirée en elle-même pour s'abaisser jusqu'au murmure des mauvaises passions qui lui criaient d'en bas : « Affranchis-toi, et le monde t'appartient, » Madeleine avait voué sa jeunesse à la compagnie de sa vieille parente. Elle souffrait : le calme de sa vie irritait son cœur; elle sentait pourquoi le découragement courbait son front, pourquoi elle s'affaissait sous le fardeau de cette solitude où il n'y avait rien de son âge; elle sentait bien que l'âme userait le corps, et que force, beauté, espérances, tout s'éteindrait faute

d'air, faute d'horizon, faute d'une sphère où l'ange pût déployer ses ailes. La charmante fille devinait cela. Elle soupirait, regardait le soleil couchant par la fenêtre ouverte, et, sans ajouter un regret à son regard, une malédiction à son soupir, elle reprenait l'ouvrage commencé, et sa tête s'inclinait davantage.

Un dimanche du mois de juillet 1844, Madeleine, assise à quelques pas de sa fenêtre, lisait les élégies d'André Chénier, — le poëte de ceux qui aiment, c'est-à-dire de ceux qui souffrent. — La chaleur avait été accablante, et pour un ciel parisien, d'habitude rayé de pluie, le soleil s'était montré d'une splendeur tout orientale. Madeleine, qui se serait trouvée à l'aise dans les larges et paresseuses habitudes de la vie créole, aspirait lentement ces bouffées d'air pur et se laissait aller à ce vague bien-être, à ce sommeil éveillé, — l'oubli de toute chose. Le livre avait glissé à terre, le regard avait suivi le livre.

La croisée ouverte découpait un pan du ciel : en haut, le crépuscule et les reflets rougeâtres d'un soleil enfui; en bas, des haies sans aubépine, des buissons sans oiseaux, des fleurs sans parfums, et au large, une perspective de moellons.

Madeleine se prit à regarder l'échappée du ciel.

Pourquoi, ce soir-là, se sentait-elle si rêveuse? L'amour avait-il éveillé son cœur? Y avait-il un portrait au fond de sa rêverie? Apprenait-elle en rougissant à murmurer un doux nom? Avant de partir, le voyageur s'arrête sur le seuil de sa maison et semble faire une provision de souvenirs, jaloux de ne rien laisser der-

rière lui de tout ce qu'il a marqué d'une affection. Dominée par cette vague terreur des horizons inconnus, Madeleine s'asseyait peut-être au bord de sa vie commencée en jetant en arrière un long regard d'adieu.

Un jeune homme passe sous la fenêtre. A l'embarras de sa tournure, au ralentissement subit de son pas, on devine qu'il doit passer là pour quelqu'un, qu'il s'est fait un bonheur de tous les jours d'un salut et d'un bonjour timidement envoyés.

Madeleine l'a vu bien souvent passant des heures entières pour rencontrer son regard; elle a su qu'il venait chaque jour à Batignolles seulement pour la voir; elle a su aussi qu'il s'appelait Eugène.

Ce jour-là M. Eugène passa sous la fenêtre, lança de côté un coup d'œil, vit la charmante rêveuse... Mais le véritable amour n'est pas de l'école des don Juan, et M. Eugène aimait véritablement. Il regarda, rougit, et, de peur de troubler cette chaste rêverie, n'osa pas hasarder son timide salut. Madeleine songeait toujours : elle n'avait rien vu.

Un bruit de chevaux s'est fait entendre... Madeleine a tressailli, ses lèvres sont blanches, le sang l'étouffe; elle a un nuage sur les yeux... Puis, au lieu de reprendre sa rêverie, elle a repris son livre oublié.

Voilà le secret de toutes les jeunes filles : *Il* va venir, *elle* l'attend.

Lui, c'est un gentleman fumeur, qui fait caracoler son pur-sang avec une grâce digne d'un autre turf. Il arrive au petit galop, arrête brusquement, et, au risque de se casser le cou, grimpe sur son cheval et enjambe

lestement le balcon de Madeleine. D'un bond, il est aux genoux de la bien-aimée.

Le groom, un drôle à museau pointu et en casaque jaune, laissant voyager son maître dans les airs, se disposait à s'éloigner avec les deux chevaux.

« Holà ! Dick, lui cria le gentleman, n'oublie pas la chose en question, ou je te casse ma canne sur les épaules.

— Oui, monsieur le vicomte. »

C'était un vicomte, ce bel inconnu qui s'inquiétait si peu des portes et des convenances. Eh mais, je me souviens que, lorsqu'il était entre ciel et terre, ou plutôt un pied sur la selle, l'autre sur la fenêtre, Madeleine, plus blanche que sa robe blanche, s'est levée en joignant les mains et en laissant échapper ce nom : Roland ! Celui-ci avait répondu à cette terreur passionnée, comme les écuyers du Cirque, en saluant du sourire et de la cravache.

Comment le vicomte Roland, ce brillant émule des lions à crinière, cette étoile filante du *Pantalon-Club*, cet Arthur-né de Notre-Dame-des-Lorettes, comment enfin ce parfait gentilhomme se rencontre-t-il dans des parages aussi abandonnés de la fashion et des petits soupers que cette bourgeoise petite ville de Batignolles? Il s'est égaré en allant à Baden-Baden, et, sans doute, c'est une manière à lui de se faire remettre dans le bon chemin par une Madeleine d'une autre famille que celles de la rue Bréda. Ah ! vicomte, n'est-ce pas assez de votre Fleur-d'Orange, une maîtresse qui jure, polke, fume et boit de l'eau-de-vie? Vous aux pieds d'une petite

sotte, qui méprise votre bourse et l'illustre tailleur que vous tutoyez! C'est à répéter, comme dans la *Dame Blanche* : « Je n'y puis rien comprendre! »

Le vicomte Roland, avant d'entreprendre l'irrésistible séduction qu'il médite, sans doute, s'est posé devant la glace. Là, sans plus de façons que s'il était chez Fleur-d'Orange, il a miré complaisamment sa coquette personne et le nœud de sa cravate, cette pierre de touche des adeptes du *Pantalon-Club*.

Voulez-vous mieux connaître le vicomte Roland? En voici la rapide esquisse :

Vingt ans, beaucoup de prétentions : celle d'être blasé sans avoir rien effleuré, beaucoup d'aplomb, le mépris de tout ce qui n'est pas né, l'horreur de tout ce qui n'est pas Anglais, une vocation décidée pour le cigare, la lorette et le lansquenet : au physique, un col très-pointu, une jaquette à carreaux et très-peu de moustaches; pour complément, vingt mille livres de rente, dont quinze mille sont depuis un an en circulation.

Voilà le vicomte Roland tel qu'il vient s'étaler dans un fauteuil auprès de Madeleine.

« Huit heures vont sonner, dit-il en désignant du bout de son gant ambré l'aiguille de la pendule. L'exactitude est la politesse du cœur, quand on aime...

— Je vous attends toujours, murmura Madeleine, en levant sur Roland son limpide regard. Mais, reprit-elle d'un ton d'indulgent reproche, il faut que je vous gronde : vous avez enfreint vos dernières promesses...

— Ah! les chevaux!...

— Et l'escalade. Prenez garde : si les mauvaises lan-

gues se souviennent, j'oublierai de laisser ma croisée ouverte.

— Comptez-vous pour rien l'impatience d'être à vos pieds?

— Et la perspective de se rompre le cou, n'est-ce pas?

— Tout le monde entre par les portes!

— Monsieur le vicomte ne saurait faire comme tout le monde?

— Que voulez-vous, ma chère, rien n'est monotone comme le bonheur!

— Est-ce l'espérance de le rencontrer qui me vaut l'honneur de vos visites?

— Telle n'est pas ma pensée. Je me plains du hasard ou de la Providence, — peu importe, — qui m'a oublié dans le partage des misères humaines.

— Vous êtes donc bien heureux?... Vous allez me rendre jalouse.

— Jalouse! Oh! vous auriez grand tort! Jugez plutôt : j'ai vingt ans...

— Est-ce un malheur?

— Je serais tenté de le croire, si je n'en avais pris mon parti. Ma fortune est indépendante, mes chevaux sont des meilleurs, mes gens me volent, je n'ai point d'amis... Eh bien, avec tant d'éléments de félicité parfaite, ma vie est uniforme, je me retrouve partout dans les mêmes habitudes, et la journée de demain sera la journée d'hier. L'été, c'est Vichy ou Baden; l'hiver, c'est l'Opéra ou le club. N'est-ce pas à regretter d'être riche et gentilhomme? Il n'y a que trois choses qui aient le

privilége de me distraire : la fumée d'un cigare, un lansquenet et un pantalon d'Auguste. Encore, je trouve parfois des plis au pantalon, je bâille souvent au lansquenet, et presque toujours mon cigare me laisse à moitié chemin... Voilà pourquoi je m'ennuie, Madeleine.

— Vous êtes un enfant qui avez pris la vie à l'envers.

— Alors je suis en nombreuse compagnie.

— Taisez-vous, Roland. Quand vous parlez de ce monde où vous déflorez votre jeunesse, je ne sais pourquoi ma poitrine se serre; j'ai des pressentiments sinistres, le vent du maheur m'effleure. Ce monde, je l'ignore, et pourtant je le hais; il me fait peur pour vous, que je crois bon et généreux. Ne m'en parlez plus, mon ami, il me semble trop que vous y avez laissé votre cœur. Oui, je vous le répète, vous ne savez rien de la vie. Cet ennui remplit votre cerveau, et vous prenez pour du scepticisme ce qui n'est que de l'ignorance. Laissez aux gens qui ont souffert le droit qu'ils ont chèrement acheté de maudire la Providence : à ceux-là, Dieu pardonne les blasphèmes. A vous, riche, non pas d'or et de blason, mais de croyance et de force, il appartient, au contraire, de sonder hardiment l'avenir et d'y découvrir des voies utiles et glorieuses. »

Madeleine s'était animée; sa parole grave vibrait aux oreilles du jeune homme comme le murmure de sa conscience, le pénétrait de respect, le forçait à descendre en lui-même, réveillait les nobles aspirations de son cœur. Il regarda Madeleine, comme s'il ne la connaissait pas tout entière, et se demanda quelle était cette

jeune fille qui lui parlait de la vie et chez qui il s'était permis d'entrer, — comme chez Fleur-d'Orange, — par les fenêtres.

Madeleine surprit ce regard, et tendant la main au vicomte :

« Je suis quelquefois sermonneuse, dit-elle avec un charmant sourire. Voilà ce que c'est que d'habiter avec les vieilles gens. Mais c'est votre faute, Roland? Qu'importe le monde où nous ne sommes pas ensemble! Oubliez que vous m'avez rendue triste, et que je suis jalouse de vos heures passées loin de moi. »

Le vicomte prit dans ses mains les doigts effilés de Madeleine et soupira. Ce soupir était-il un regret ou une espérance?

En ce moment, un cheval piaffa sous la fenêtre. Roland s'élança; un homme lui tendit un panier couvert de feuilles et s'éloigna sans mot dire.

La nuit était trop noire pour qu'il fût possible de distinguer si cet homme était véritablement Dick, le groom du vicomte. Celui-ci ne s'en inquiéta guère, et pourtant, s'il avait eu la patience de rester quelques minutes à la fenêtre, il aurait vu revenir dans la ruelle déserte et se glisser presque sous le balcon le silencieux messager. Mais le pétulant jeune homme s'était élancé vers la jeune fille, le panier à la main :

« Madeleine! s'écria-t-il, un baiser pour la surprise que voilà!... »

Elle jeta un coup d'œil sur la surprise, et ne la jugea point dangereuse : des tresses d'osier et des feuilles de vigne!

« Qu'est-ce que cela peut être? demanda-t-elle en donnant à ses traits une gravité moqueuse.

— Devinez.

— Quelque chose que j'aime?

— Sans doute.

— Laissez-moi voir.

— Laissez-moi prendre.

— Ah! quel parfum! »

D'un geste les feuilles volèrent: le mystère fut connu et goûté...

La surprise était un panier de fraises.

Madeleine s'avoua vaincue et tendit sa joue.

« Ah! quel baiser! » pensa Roland.

Machinalement il se rappela ceux de Fleur-d'Orange, qui lui coûtaient plus cher qu'un panier de fraises, et, sans savoir pourquoi, il se sentit tout honteux.

II

« Que faites-vous donc là, avec cette mine de trappiste? lui demanda gaiement Madeleine. Asseyons-nous et causons. Monsieur le vicomte Roland fera-t-il à une pauvre recluse l'honneur insigne de partager ses goûts champêtres?

— Vous attachez à vos moindres faveurs une grâce exquise, qui rendrait jalouses de vous bien des grandes dames! »

Il s'assit en face d'elle; le panier était sur les genoux de Madeleine, qui lutinait son hôte pour qu'il y plongeât les doigts sans façon.

« Allez-vous quelquefois à Paris? »

Cette question du vicomte fut faite avec une indifférence mal déguisée, comme s'il craignait qu'on pût en deviner la secrète intention.

« Jamais, répondit Madeleine; je n'aime plus les rencontres.

— Est-ce un blâme de la nôtre?

— Peut-être ferais-je bien.

— Vous ne m'aimez donc pas?

— Prenez garde! vous allez renverser les fraises.

— Pour moi, je date ma passion du jour où je vous ai vue, traversant l'avenue des Champs-Élysées, ni plus ni moins qu'une colombe effarouchée.

— Oh! ce n'est pas précisément vous que je fuyais, mais les stupides propos de vos amis. Tenez, puisque vous m'avez rappelé cette première entrevue, je veux vous dire un soupçon qu'elle m'a laissé et qui m'a toujours vivement affectée. Pardon, ami, mais vous seul le dissiperez, j'en suis sûre.

— Un soupçon! » bégaya le vicomte.

Et il essaya d'ajouter en riant :

« Bah! quelque enfantillage!... Vous avez tant d'imagination!...

— J'ai aussi des oreilles. Que disait donc derrière moi ce grand jeune homme pâle, qui a provoqué si longtemps les éclats de rire de vos amis?

— Se souvient-on des sottises d'un fou!

— Il y avait dans les paroles de ce fou une intention qui m'échappe. Je ne sais pourquoi elles se sont gravées dans ma mémoire, encore moins pourquoi elles

m'inquiètent. « Cent louis, et je te donne quinze jours, disait le grand pâle. — J'accepte l'un et l'autre, marquis. » Vous rappelez-vous ces derniers mots, Roland? »

Roland avait l'air profondément occupé à contempler une feuille de vigne.

« C'est vous, reprit Madeleine, qui les avez jetés comme un défi à tous ces railleurs; je me suis toujours imaginé que je n'étais pas étrangère à ce mystère.

— Ah! oui... les cent louis du marquis! articula avec effort le vicomte, qui pâlissait et rougissait tour à tour. Cela me revient... C'était fort drôle! Figurez-vous qu'il s'agissait... d'un pari au sujet de...

— Achevez!

— Au sujet de Fleur-d'Orange, un de mes chevaux!... C'était une question de *Sport* très-intéressante... dont je ne me souviens plus. La gageure était de cent louis, j'avais quinze jours pour la perdre...

— Eh bien, le terme finit ce soir.

— Oh! j'ai le temps de la gagner.

— Appelez-moi folle! Est-ce que je ne m'étais pas mis en tête que l'objet du pari c'était moi! Je me faisais la rivale de Fleur-d'Orange, un de vos chevaux, m'avez-vous dit? Riez donc!

— Ah! ah! ah! c'est délicieux, parole d'honneur! Vous êtes fort originale ce soir, et vos histoires sont des plus... réjouissantes! »

Le vicomte n'avait pas la moindre gaieté. L'histoire de Madeleine était loin de le réjouir. Au fond, il se savait coupable; car la gageure, c'était lui qui la tenait.

Il ne voulait pas s'en souvenir, et par une de ces bizarres contradictions du cœur humain, il était accouru auprès de la jeune fille avec la résolution secrète de triompher. Ce qu'il avait entrepris avec une légèreté inexorable, il n'osait plus l'achever depuis qu'il sentait en lui les premiers frissons du repentir. Roland cherchait une amourette, il avait heurté le véritable amour.

Cependant le panier se vidait lestement; mais quel fut l'étonnement de Madeleine de rencontrer sous la dernière couche de fraises une boîte de velours bleu à filets d'or. Roland prit son mouchoir, s'essuya le front, se leva, et, sans savoir ce qu'il faisait, il alla respirer l'air frais de la nuit.

Madeleine, étonnée, ouvrit la boîte : ses yeux furent éblouis; jamais elle n'avait vu tant de perles, tant d'or, tant de diamants... Rien n'était oublié pour la séduction : bracelets, bagues, chaînes, colliers, boutons d'oreilles; l'écrin étincelait : chaque facette était une flamme. Le vicomte ne manquait pas de littérature : sa tentation était renouvelée de celle de Faust auprès de Marguerite.

Il n'y eut pas un éclair de joie dans les yeux de la jeune fille; au contraire, elle plaça tristement derrière elle la boîte ouverte, se leva à son tour, et vint poser sa main sur l'épaule du tentateur.

« C'est là votre surprise? J'aimais mieux l'autre, dit-elle en désignant l'écrin et le panier. »

Puis, après un silence où l'on n'entendait que le battement convulsif de ces deux cœurs d'enfants, elle ajouta simplement :

« Roland, m'aimez-vous ? »

Le vicomte baissa les yeux devant cette pureté d'ange qu'il n'avait pas comprise. Il avait bonne envie d'avouer tout : mais son pari, mais les vingt rieurs qui ne manqueraient pas de répandre sa défaite, mais le marquis surtout ! Cette dernière raison le fortifia dans son impraticable dessein. Il répondit longuement ; mais il n'avait ni la légèreté qui dissimule une mauvaise action, ni l'audace opiniâtre qui en garantit le succès. Il voulait parler de cette vie brillante qui attendait une maîtresse adorée, de Paris, la ville des séductions ; il vanta sa fortune, son hôtel, la magnificence et le caprice de ses plaisirs ; mais il fut monotone, il avait l'air de réciter une leçon.

Pauvre fou qui cherchait la persuasion dans un langage vil et corrupteur ! N'était-elle pas plutôt dans le délire inconnu qui fouettait son sang et deux fois avait abaissé son regard ? Oui, depuis quinze jours, ce sceptique de vingt ans avait joué avec l'amour de Madeleine, et voilà que cet amour le mordait au cœur depuis ce soir !

Distraite, assiégée de sombres pressentiments, Madeleine n'entendait plus rien ; soit curiosité, soit coquetterie instinctive, elle était revenue à l'écrin. Roland retrempa son jeune aplomb de séducteur dans cet entraînement fatal ; il fut pressant, et comme un mauvais ange, insinua le péché dans l'âme de Madeleine.

Marguerite avait résisté à l'amour de Faust : elle céda aux agaceries de son miroir et à la fiévreuse magie de l'or.

Madeleine avait d'abord essayé les bijoux sans savoir ce qu'elle faisait; la glace avait reflété les mille flammes de sa parure ; le vertige la prit... L'or ruissela sur son cou, mordit ses oreilles, enchaîna ses doigts, marqua son front...

Roland avait choisi un auxiliaire invincible ; aussi, pâle, haletant, penché sur la naïve coquette comme s'il soufflait l'esprit du mal à son cœur, il attendait... L'heure du triomphe était prochaine...

L'or charme, la coquetterie conseille, l'orgueil enivre et la vertu s'endort.

Il est vrai que, pour arriver à ce magnifique succès, le vicomte avait prodigué les débris de sa fortune. Avec ces débris, il y aurait eu de quoi défrayer trois honnêtes familles dans la misère ; mais où aurait été le retentissement, l'acclamation flatteuse? Qui est-ce qui s'occupe d'une bonne action, — à part l'Académie? — Le vicomte avait le loisir d'en faire trois, ou une lâcheté. Il préféra une lâcheté, qui le grandissait dans le monde, qui serait le premier échelon de ses succès, qui ferait enrager ce damné marquis! Il sacrifiait vingt mille francs à l'amour-propre de gagner cent louis.

Roland, que grisait déjà son facile bonheur, arrangeait dans sa pensée un avenir à sa future maîtresse. Il congédiait Fleur-d'Orange, emmenait Madeleine à Paris, l'initiait à la vie fashionable d'après le code du *Pantalon-Club* ; elle l'adorait, le comblait de caresses, le remerciait de l'avoir élevée jusqu'à lui...

Soudain Madeleine poussa un cri.

« Il mentait... c'était moi!... » dit-elle.

Sa voix vibrait de colère, ses regards lançaient des éclairs. Cette faible jeune fille, qui, tout à l'heure semblait céder avec complaisance à la corruption, elle se relevait maintenant fière, énergique, indomptable... Elle avait pris le bras de Roland, le secouait avec force...

« Vous êtes un infâme ! lui cria-t-elle en l'écrasant de ses regards de haine et de mépris. Vous avez parié sur l'honneur d'une femme comme sur les jambes d'un cheval. Il y a quinze jours que vous jouez cette ignoble comédie ; ce soir, le terme finit : votre gageure est perdue, vos amis railleront, et moi, monsieur le vicomte, je vous chasse !... »

Puis, avec un geste impérieux, elle ajouta :

« Sortez ! »

Roland ne bougeait pas. Était-ce un rêve ?

« Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Madeleine en tombant brisée de douleur sur un fauteuil. Le lâche ! et moi qui l'aimais ! »

Roland aperçut alors à ses pieds un billet écrit au crayon et à moitié déchiré ; il le lut machinalement.

« Il y a quinze jours, le vicomte Roland a parié cent louis avec le marquis de P.... de faire sa maîtresse de la première femme qu'il rencontrerait. Vous êtes cette femme. »

Le jeune homme comprit : Madeleine ne l'aimait plus. Il voulut hasarder un mot, elle renouvela son geste, et il sortit. Le vicomte prit la porte cette fois. Il n'avait rien osé... Mais comme plus tard il prendrait sa revanche !

Sous le balcon, un homme embusqué dans l'ombre s'élança vers lui, et lui dit d'une voix concentrée :

« A mon tour, monsieur le vicomte. Vous avez parié de séduire une femme, et moi, de tuer un homme. »

Roland avait du courage; s'il avait interrompu si platement là-haut sa pastorale, il n'était pas d'humeur, en bas, à céder un pouce de terrain. D'ailleurs, cette occasion de donner libre cours à sa colère le tira de son abattement. Il redevint, en face d'un rival, sans doute, l'étourdissant gentleman que vous savez.

« Monsieur veut un duel? C'est une faveur que je n'accorde pas au premier venu.

— J'aime Madeleine.

— Ah! c'est vous sans doute qui lancez des billets par les fenêtres?

— Mieux que cela, monsieur. Quelques louis ont fait parler votre groom; avec quelques autres j'ai eu le panier, et j'y ai glissé une surprise sur laquelle vous ne comptiez guère au dénoûment. C'est un tour dont l'honneur vous revient; vous me l'avez inspiré.

— De l'esprit! J'ai hâte d'éprouver votre vourage.

— Monsieur, dit froidement l'inconnu, voilà ma carte. Demain matin, vous recevrez mes témoins. »

Les cartes furent échangées : celle de l'inconnu portait : Eugène D... Il paraît que M. Eugène était moins timide en face d'un duel qu'en face d'une croisée ouverte.

Deux jours après, une chaise de poste franchissait à huit heures du matin la barrière d'Enfer; elle em-

portait notre vicomte Roland, auquel une légère blessure à l'épaule et un dégoût subit de la vie parisienne conseillaient un lointain voyage.

« Et Madeleine? »

Fleur-d'Orange fut inconsolable; ce départ la plongea dans un désespoir qui ne demandait qu'un régime de plaisirs et de distractions.

« Et Madeleine? »

Le marquis ne se gênait pas pour conter la chose aux échos bavards du foyer de l'Opéra; les rires éclataient, les commentaires s'entremêlaient. Le *Pantalon-Club* se réunit en séance extraordinaire pour décréter la déchéance d'un gentilhomme aussi bourgeoisement éconduit; pendant trois jours, les vicomtes se voilèrent la face, et Roland, qui avait dans les oreilles tout ce bruit d'épigrammes, ne se sentait pas encore en sûreté à cent lieues de Paris, et se donnait bien garde d'aventurer sa tête à la portière.

« Et Madeleine? »

Enfin M. Eugène resta trois mois cloué dans son lit, brûlant tout à la fois des ardeurs de la fièvre et de celles de l'amour. Le vicomte lui avait logé une balle en pleine poitrine; son médecin, un connaisseur, s'étonna qu'il ne fût pas mort des suites d'une pareille blessure. Madeleine avait su sa demeure, comme on sait beaucoup de choses, en ce monde. — Elle ne manquait pas de lui faire tous les matins sa visite de bonne sœur. M. Eugène s'habitua tout doucement à ce joli compagnon de ses souffrances; il était devenu délicat, un rien le froissait, il désespérait

tout haut de sa convalescence, et il plaignait de toute son âme mademoiselle Madeleine, qui souriait tristement et ne se lassait pas de revenir.

Un jour, le médecin déclara que le malade était guéri. L'honnête homme! Le malade faillit lui sauter à la gorge. Il envoya promener la Faculté et jura aux pieds de Madeleine qu'il voulait être malade; qu'il le serait malgré les ordonnances, et que Madeleine seule était capable de distinguer quelque chose à l'état de son cœur.

« Et Madeleine? »

Comme tout finit par finir, surtout les tristesses d'amour et les lointains voyages, Roland et Madeleine se rencontrèrent nez à nez au détour d'une allée sous les ombrages harmonieux du Jardin d'Hiver.

Le vicomte était devenu presque laid, très-barbu, à peu près ruiné et de plus en plus gentilhomme; trois années lui avaient allongé les moustaches. Il frappa légèrement sur le bras de Madeleine, qui se promenait au bras de M. Eugène, plus amoureux que jamais. Elle n'eut pas l'air de le reconnaître; mais le cœur d'Eugène tressaillit. Il se tourna de son côté, et lui dit à mi-voix du ton le plus tranquille :

« Monsieur le vicomte, je serai enchanté de renouer connaissance avec vous, où et quand vous voudrez. Ma carte est-elle encore nécessaire? »

Le fat haussa les épaules, vit passer Fleur-d'Orange et courut lui offrir ses plates plaisanteries.

Mais que pense Madeleine? Aime-t-elle? Que devient-elle enfin?

Il y a un mois à peine, je la trouvai triste, rêveuse; comme je m'informais des causes de cette tristesse, elle me tendit, pour réponse, un journal du matin. Sa lecture s'était arrêtée à ces lignes :

« On nous écrit de Rennes :

« Nos courses se sont terminées par un déplorable événement : Hier, M. le vicomte Roland de K*** montait son cheval favori *Vampire*, dans la course aux haies; après avoir hésité au troisième saut, l'animal s'est complétement dérobé au quatrième, et, malgré son adresse si connue d'écuyer, M. le vicomte R. a roulé sur la piste Au moment où nous écrivons ces lignes, on nous affirme qu'il vient de succomber des suites de cette horrible chute. »

Avec la mort du vicomte Roland se sont envolés les mépris de Madeleine, et s'il vous arrivait de prononcer ce nom devant elle, vous verriez des larmes dans ses yeux.

Est-ce un regret? Pleure-t-elle son premier amour éteint à tout jamais?

C'est bien à propos du cœur des femmes que l'on peut répéter le mot favori de Montaigne : « Que sais-je ? »

UNE VENGEANCE ROYALE

On était à la fin de l'année 1586. Henri III régnait en France par la grâce de Dieu et de Catherine de Médicis, sa mère.

Le temps était triste, le ciel rayé de pluie. Les chemins étaient déserts, le vent s'engouffrait en sifflant dans les arbres découronnés. Soudain, sur la côte qui domine le village du Fau, situé dans la banlieue de Montauban, un cavalier parut, et, d'un coup d'œil rapide, examina la position des lieux.

Avant de se remettre en route, il prit un cornet de chasse qu'il portait à l'arçon de la selle, et en tira quelques sons étouffés. Il réitéra cet appel à plusieurs reprises; mais, ayant reconnu l'inutilité de ses efforts, puisqu'il n'obtenait pas de réponse, il piqua des deux

et se hâta, par un temps de galop, de regagner le temps perdu.

La pluie qui fouette le visage et qui glace les os n'a jamais inspiré la gaieté à personne. Notre voyageur n'échappa point à la mauvaise humeur que le ciel lui envoyait par doses infiniment trop prolongées. Il entra ainsi le front plissé dans la longue et unique rue qui composait le village du Fau. Dans ce village abandonné, d'autres déceptions l'attendaient. — Pas un habitant, — pas une maison ouverte, — pas une auberge!

« Où diable me suis-je fourré? murmurait le cavalier. Est ce dans l'antichambre de l'enfer? ou les Guisards ont-ils passé par ici et tellement ravagé qu'ils n'y aient pas même laissé âme qui vive dans leur fureur de pillage? Par Coligny! Pibrac m'avait bien conseillé: « Il vous arrivera malheur en chasse, » m'a-t-il dit. Il avait raison mille fois. J'aurais sagement fait de m'en tenir à ses conclusions : rester céans. Et mes braves amis? Je les ai tous perdus à chercher la trace de ce maudit sanglier, qui m'a échappé encore. Ventre-saint-gris! quand je devrais réveiller des morts, je vais faire ici un tel vacarme qu'il faudra bien qu'on me réponde. »

Exaspéré par la pluie qui redoublait de violence et par l'impossibilité de rencontrer un gîte, le cavalier se disposait à enfoncer une maison de chétive apparence, lorsqu'il s'aperçut que sa colère était inutile et que la porte n'était pas fermée. Aussitôt il quitte les arçons, pousse la porte, met son cheval au râtelier de l'écurie, revient s'installer dans une vaste salle, et, sans plus de

façons que s'il était chez lui, il approche un escabeau, le place en travers du feu petillant et s'assied les jambes allongées. Il avait accroché son manteau de route aux parois de la vaste cheminée. Tout entier au bonheur d'avoir échappé à l'orage, notre homme se chauffait et ne pensait à rien. Il n'entendit pas l'exclamation qui éclata derrière lui; il ne vit pas la charmante fille que l'étonnement clouait au seuil et qui le manifestait clairement par sa bouche entr'ouverte et ses regards craintifs. Enfin, comme elle avait déjà toussé en vain et qu'elle ne réussissait pas à attirer l'attention, elle se décida à finir par où elle aurait dû commencer.

« Monsieur, dit-elle d'une voix inquiète, je ne vous connais pas. D'où venez-vous? »

L'inconnu tourna brusquement la tête.

« Par la Baïse! s'écria celui-ci, je ne te connais pas davantage; mais nous allons faire connaissance. Dis-moi qui tu es et où je suis.

— C'est plutôt moi qui devrais vous adresser des questions.

— A ton aise; j'y répondrai en t'embrassant.

— Alors je vais prévenir mon père.

— Calme-toi.

— Qui vous apprendra de quelle façon il traite les impertinents.

— Bah! Je dirai à ton père : Voilà un bel écu de Bordeaux que j'ai proposé à votre fille en échange de l'hospitalité, elle l'a refusé. Et ton père te battra.

— Vous feriez cela?

— Non, petite fille, j'irai te chercher, je te prendrai

doucement par ta jolie main... comme cela... nous partagerons ensemble l'escabeau ainsi... et un baiser... »

Mais le hardi compère n'eut pas le temps d'appuyer la figure par l'effet. On heurta aux carreaux de la fenêtre.

« Messire le galant, dit une jeune voix, n'y a-t-il pas moyen de faire participer un pauvre diable, mouillé comme un goupillon, à cet excellent feu et à ce doux voisinage ?

— Passez votre chemin, » répliqua l'étranger.

Le jeune homme poussa les volets vermoulus de la fenêtre; ils cédèrent, et d'un saut il fut au milieu de la chambre.

« Par exemple! fit la petite paysanne.

— Comment t'appelle-t-on, la belle enfant?

— Bruyère. Mais ce n'est pas une raison...

— Eh bien, Bruyère, je n'ai pas le goût plus mauvais que mon prédécesseur et je t'en donne la preuve. »

La pauvre fille, tombée de Charybde en Scylla, se sauva de ce nouveau venu. Les deux galants se trouvèrent face à face.

« Ventre-saint-gris ! dit le plus âgé, c'est donc toi, mon pauvre Châtillon ?

— Moi-même... je n'espérais pas... Votre Ma...

— Chut !

— J'étais égaré dans les bois, lorsqu'il m'a semblé entendre un bruit de cor.

— C'était le mien.

— Mais il retentissait dans un tel éloignement, que je désespérais de suivre ses traces, lorsque...

— Tu as fait comme moi, tu as vu le village sur la côte.

— Et en jetant çà et là un coup d'œil de détresse, j'ai vu aussi Votre Maj...

— Encore!

— Ce nom est gravé dans mon cœur.

— Flatteur, je n'en veux pas d'aujourd'hui.

— Alors donnez-m'en un autre.

— Je m'appelle *Henri le chasseur*... je suis officier.

— Du roi de Navarre, je suppose?

— Et son meilleur ami. Tu es mon camarade. Entends-tu?

— Soyez tranquille, maître Henri, je vous garderai le secret. »

La jeune fille les regardait curieusement converser à voix basse.

Châtillon l'aperçut.

« Approche, Bruyère, ajouta Châtillon. Tu vois que nous sommes d'honnêtes gens, tu n'as rien à craindre de notre part.

— Qui sait? répondit-elle d'un air mi-boudeur, mi-souriant.

— Voilà maître Henri, un fameux compère qui a le plus excellent cœur... et moi, je suis son ami. Ah çà! nous mourons de faim tous les deux, et tu vas dresser la nappe.

— Tant pis pour vous, il n'y a rien dans la maison de Senhoret.

— Tu railles.

— A la recherche, Châtillon! » s'écria Henri.

Les deux amis se mirent à fureter dans les armoires; en un tour de main, la lourde table de chêne fut approchée du foyer, la toile grise étalée; le jeune étourdi apportait, avec des cris de joie, un foie de canard qu'il avait trouvé dans le bahut.

Soudain la porte de la rue fut violemment ébranlée.

« On frappe, dit Henri.

— La compagnie sera plus nombreuse, dit Châtillon.

— Et le souper plus maigre. »

Cependant l'on s'impatientait à la porte.

« Holà ! criait-on, Bruyère ! »

La tremblante fille se hâta d'aller ouvrir. Elle avait reconnu la voix de Senhoret, son père; mais elle devinait combien sa colère était grande.

Le troisième compagnon entra. C'était le maître de céans; il fut aisé de s'en apercevoir à la façon dont il se présenta. Il s'arrêta sur le seuil de la chambre, le chapeau sur la tête, le mousquet sur l'épaule. Il portait l'habit blanc alors en usage chez les paysans, la ceinture de cuir et le large coutelas. Sa figure n'inspirait, au premier abord, rien moins que la sympathie; mais il y avait dans son attitude quelque chose d'intelligent et de fier qui plut à maître Henri, lequel savait juger au coup d'œil ce que valait un caractère.

« Oh ! oh ! dit Senhoret, le sourcil froncé, m'est avis, mes maîtres, que vous mettez en mon absence mon logis au pillage, ni plus ni moins que les soldats de Guise. Fort bien ! mon feu, mon escabeau, mon souper, vous prenez tout.

— Nous payerons en belle monnaie, interrompit Châtillon.

— N'en croyez rien, dit son camarade; nous vous invitons.

— A la bonne heure, voilà de la hardiesse bien placée.

— Nous sommes des chasseurs malheureux.

— Mouillés jusqu'aux os.

— Et mourants de faim. Vous voyez bien que, par humanité, vous ne pouvez nous refuser un souper et un gîte.

— Si vous vous êtes battus avec le vent et la pluie, soyez mes hôtes. Il fait un temps à ne pas mettre un collecteur à la porte. Çà, Bruyère, des habits, du linge et la table mise, alerte! »

Le brave paysan pressa cordialement la main de ses hôtes. Bientôt le souper fut servi. Un bon souper, ma foi! qui fit briller de plaisir les yeux gris de maître Henri. Outre le pot bouillant placé au milieu, il y avait là le foie de canard, la cuisse d'oie, — mets national, — le plat de salé et l'omelette à l'oseille; de plus un morceau de venaison, qui, bien que soigneusement couvert, se trahissait par son parfum. Tout cela fut apporté de la cuisine par Bruyère, qui servit d'échanson aux convives. Longtemps on ne souffla mot, et nul bruit ne retentit que celui des fourchettes et des couteaux. Quand la grosse faim fut satisfaite, la conversation reprit le dessus. Senhoret voulut tâter ses hôtes et savoir ce qu'ils avaient au fond du cœur. Il fit un signe à la jolie Bruyère, qui remplit à moitié les trois verres

de pimprenelle, pour que le vin vieux qu'ils contenaient eût un goût plus exquis.

« A votre santé, mes maîtres! dit Senhoret en trinquant. Comment vous trouvez-vous de mon souper?

— Parfaitement.

— Ma foi! vous autres paysans de la banlieue de Montauban, vous aimez la bonne chère.

— Et le fruit défendu, à ce que je vois, ajouta Henri en désignant le plat couvert.

— Ah! vous flairez comme un chien de chasse.

— Le fumet se sentirait de la rue.

— Qu'est-ce donc? dit Senhoret, une main sur le couvercle.

— Du sanglier.

— Celui que nous avons chassé ce matin, acheva Châtillon.

— Il se peut que ce soit le même, dit le paysan en riant d'un gros rire. C'est ma bête de prédilection. Toutes les fois que je me promène dans mon champ et qu'il s'en trouve un au bout de mon mousquet, il est rare qu'il ne me laisse pas sa peau.

— Il paraît que vous vous promenez souvent dans votre champ!

— Toutes les fois qu'il y vient des sangliers.

— C'est fort aimable pour qui les chasse.

— Aimeriez-vous mieux que celui-ci fourrageât mes semailles?

— Je ne dis pas cela; mais vous jouez là un jeu dangereux, mon maître.

— Bon! à cause de mon habit blanc, n'est-ce pas?

— La chasse n'est pas permise dans votre condition.

— Dieu merci! la banlieue de Montauban est libre, et nous sommes loin des terres du roi de Navarre. Ici, Dieu envoie le gibier à qui sait le prendre. Encore une tranche et un verre de vin, mes hôtes.

— A la santé du roi de Navarre! cria Châtillon.

— Au diable l'étourdi! répliqua aigrement Senhoret. Je voudrais savoir ce tyran des chasseurs sous les torrents de pluie, et je vous jure qu'il ne s'assoirait jamais où vous êtes. »

Châtillon, à cette boutade, rit sous cape et jeta un regard de côté à son compagnon, qui ne sourcilla pas le moins du monde. Au contraire, voulant ramener la conversation sur un sujet plus gracieux, il avisa Bruyère et dit à Senhoret en le poussant du coude d'un air goguenard :

« Vous avez là une belle fille, compère. A quand la noce?

— Bruyère ne se mariera pas. Elle a promis de ne pas me quitter.

— Aimable compagnie! murmura Châtillon. J'en sais une autre qui la flatterait davantage. »

Comme il avait jeté un coup d'œil à la dérobée pour lui faire deviner ses intentions, Bruyère ne manqua pas de rougir; — ce qu'elle fit avec une grâce décente. Elle ne s'avisa plus de regarder le jeune homme, parce qu'elle se troublait en le regardant. Peut-être le trouvait-elle un svelte et gracieux garçon, qui possédait sans doute autant d'esprit, de courage que de bonne mine. A vingt ans, il est permis de faire battre le cœur des

jeunes demoiselles, quoiqu'on ressemble encore à un fou ou à un enfant.

— Si vous m'en croyez, reprit Henri, envoyez-la à Pau. J'ai quelque influence à la cour de la reine Marguerite; la fillette est jolie, elle est sage, on lui fera une grosse dot, et les maris viendront tout seuls. Qu'en penses-tu, Châtillon?

— Que c'est un projet magnifique auquel je consens et Bruyère aussi.

— Est-ce vrai, ma fille?

— Je ne sais pas, moi.

— Eh bien! votre beau projet ne me va pas du tout, reprit Senhoret en frappant sur la table. Votre cour est un enfer, votre Margot une coquette, et quant à son mari...

— Qu'avez-vous à dire du Béarnais?

— J'ai un fier chapelet de griefs contre lui D'abord, c'est un débauché; il court après toutes les filles et désole tous les maris.

— Leurs femmes sont là pour les consoler.

— Ensuite, il n'est pas digne du beau nom de chasseur. N'est-ce pas honteux de condamner à la hart un pauvre diable qui a tué une maigre pièce de gibier?

— Comme celui-ci, interrompit Châtillon en montrant les débris du sanglier.

— Senhoret, ajouta son camarade, on vous a égaré; le roi de Navarre.....

— Je crois que tu le soutiens!

— C'est assez naturel, fit l'espiègle en dessous.

— Ne t'en avise pas, ou nous nous fâcherions. Au

premier abord, quand je suis entré, tu m'as fait l'effet d'un huguenot de là-bas, avec ton pourpoint noir en mauvais état. Qui es-tu donc, toi qui prétends avoir quelque influence sur le roi de Navarre?

— Je suis à son service.

— Quelle charge remplis-tu auprès de lui?

— Celle de premier écuyer, n'est-ce pas, Châtillon?

— Oui, messire.

— Toi! et c'est dans ce costume que tu assistes aux cérémonies? »

Nous avons dit que le pourpoint et le haut-de-chausses d'Henri le chasseur n'étaient pas de nature à inspirer la confiance.

« Ah! tu juges le dedans d'après le dehors, mon brave, répondit celui-ci sans beaucoup s'émouvoir. Est-ce que l'on prétend aussi de ce côté que c'est la chape qui fait l'évêque?

— Bruyère, verse-nous rasade. Mon cher homme, dit Senhoret, puisque tu parles de proverbes, il y en a un qui pousse tout seul sur les bords de la Garonne : Menteur comme un Gascon; tu viens de le mettre en pratique. C'est bon avec les gens du Nord, qui avalent nos bourdes le cou tendu. Tiens, sans détour, dis-moi ce que tu fais près du Béarnais.

— Je suis le premier de ses gentilshommes, n'est-ce pas, Châtillon?

— Oui, monseigneur.

— Cervelle incorrigible! ne pourras-tu t'en tenir à l'exacte vérité?

— Faut-il donc ne rien cacher ?

— Non !

— Eh bien, sans exagérer, je suis le roi de Navarre lui-même, et Châtillon est un de mes officiers.

— Oui, sire.

— Pauvre diable ! fit le paysan en haussant les épaules. Il a déjà l'esprit à l'envers pour quelques bouteilles. Bruyère, mène-le promptement à sa chambre; qu'il se couche bien vite. Si je lui adressais une question de plus, il détrônerait le bon Dieu. »

Henri essaya de protester de la véracité de ses paroles ; en vain en prenait-il Châtillon à témoin. Senhoret fut sourd; il répondait par des signes de tête et un air de compassion. Quant au jeune homme, profitant de la discussion, il entretenait Bruyère à voix basse et lui assignait hardiment un rendez-vous pour le point du jour. Elle ne répondait ni oui ni non; mais elle avait laissé prendre sa main et n'osait plus la retirer, peut-être pour mieux écouter les belles choses qu'on lui contait. Décidément on était à bonne école, et on faisait de rapides progrès à la cour du roi de Navarre !

Le lendemain nos gens s'éveillèrent au chant du coq. Henri alla droit au paysan et le remercia de l'accueil cordial qu'il avait trouvé chez lui. Châtillon sellait les chevaux dans l'écurie. Comme Bruyère s'était rencontrée là par hasard, il les sellait fort mal, et la besogne n'avançait pas.

« Bruyère, disait-il, tu es plus belle que madame Margot, et le suprême bonheur serait d'être aimé d'une créature aussi parfaite que toi.

—Vous me flattez; cependant je mentirais si je vous disais que votre départ ne me chagrine pas.

— Veux-tu être à moi?

— Pour me marier? Oh! oui.

— Tiens, échangeons nos anneaux. Quand tu voudras que je pense à toi, tu diras un *Ave Maria*.

— Est-ce que vous avez besoin que j'en dise?

— Non, tu seras nuit et jour dans mon cœur! Mais quand tu en auras dit trois, je ne pourrai plus jamais être infidèle. C'est l'astrologue de la reine qui m'a appris ce secret.»

Quelques moments après les deux cavaliers montaient en selle, et le plus âgé répétait à Senhoret en lui pressant la main :

« Adieu! Aujourd'hui je suis pauvre, et ma reconnaissance de l'hospitalité que tu m'as donnée se borne à des paroles; mais j'ai à Paris un cousin qui me laissera un jour un grand héritage. Alors viens me voir, si tu as de l'ambition, et je me souviendrai. Si jamais le roi de Navarre échange sa couronne contre la couronne de France, viens au Louvre et demande Henri le chasseur. Je ne serai pas ingrat. »

Châtillon ajouta tout bas en envoyant un baiser à Bruyère :

« Et moi, je serai fidèle. »

Senhoret sourit comme un incrédule; Bruyère essuya ses paupières.

Les deux cavaliers avaient disparu.

II

Six ans changèrent beaucoup la face des choses. Le paysan du Fau avait gardé un goût très-vif pour le gibier, qu'il chassait un peu partout; et, à cet égard, le temps ne corrigeait pas en lui la passion du fruit défendu. Mais l'ambition s'était assise à son foyer; c'est une opiniâtre qui cède difficilement la place qu'elle usurpe toujours. Aussi, ce pauvre Senhoret, victime de ses hautes visées, de ses folles espérances, était-il devenu l'homme le plus maussade, quoique le plus riche de son village. En voyant Bruyère grandir avec la jeunesse, les grâces, la beauté, il avait pensé ceci :

« Je me fais vieux. Ma fille rajeunit de plus en plus. C'est un bouton qui est rose à présent. Il est temps d'ouvrir la porte aux amoureux si je ne veux pas qu'ils entrent par la fenêtre sans ma permission. Ma compagnie ne suffit pas à la petite; j'étais un égoïste de lui conseiller de se dévouer à moi seul. Non! j'ai mon projet; le mari que je lui choisirai sera beau et jeune et riche comme elle. Pour cela il ne me manque qu'une chose : c'est d'être plus qu'un paysan du Fau. Voici l'époque où l'on nomme les consuls de Montauban... Je suis connu... estimé de toute la banlieue... les suffrages me sont acquis. On ne dédaignera pas alors l'alliance d'un consul. Oui! plus j'y songe, plus je crois que je ferai une excellente figure sous le chaperon mi-parti rouge et noir. »

Senhoret se mit en avant. Il ne réussit qu'à moitié.

Les bourgeois s'opposèrent à son élection, et il fut laissé au coin de son feu. Mais l'ambition déçue n'est jamais renversée; elle enfourche l'espérance de plus belle et galope vers une autre tentative. Le dépit eut cela de bon, qu'il rappela au paysan ses hôtes de Béarn, Châtillon et Henri le chasseur. Or, quand nous disions au commencement que le théâtre de la vie avait eu bien d'autres décorations en huit années, c'est ici que nous avons raison. Le Valois était tombé sous le poignard d'un fanatique; le roi de Navarre avait jugé que Paris valait bien une messe, et il s'était converti pour ceindre la couronne de France.

« Diable! se dit Senhoret qui avait appris ces grands changements; mais alors je ne me tiens pas pour battu; ces étrangers avaient l'air de braves gens, bien qu'ils m'aient oublié; les Béarnais doivent être en faveur à la cour. Allons les trouver. Nous verrons si avec leur protection je ne réussis pas à vaincre l'orgueil de messieurs les bourgeois de Montauban. Qui sait? Je reviendrai peut-être capitoul! »

Vous voyez bien que l'ambition ne se décourage pas. Senhoret garnit sa ceinture de cuir et partit pour Paris. Quand Bruyère apprit le dessein de son père, elle tressaillit. Elle aussi avait l'espérance tenace, mais la sienne venait de l'amour. Elle songea à Châtillon pour qui elle avait prié, car elle avait pris un enfantillage au sérieux.

A Paris, le paysan ne perdit pas son temps à bayer aux corneilles. Sans s'inquiéter des belles choses qu'il voyait, pas plus que s'il traversait son village, il se di-

rigea droit au Louvre. Comme il se souvenait du mince équipage de son hôte, il supposa qu'il occupait quelque emploi minime dans le palais. Il s'adressa d'abord à des valets qui jouaient aux cartes. Il demanda, ainsi que recommandation lui en avait été faite, Henri le chasseur. Les valets s'entre-regardèrent, et, toisant insolemment le questionneur, ils lui rirent au nez pour toute réponse. Senhoret grommela, mais il se contint et renouvela sa demande auprès d'un vieux reître, bardé de fer, qui marmottait dans un coin ses patenôtres. De ce côté il ne fut pas plus heureux. Le soldat ne daigna pas se déranger de son extase, même par charité chrétienne. Senhoret maugréait et envoyait déjà ces gens de cour à tous les diables, lorsqu'il reçut l'invitation peu gracieuse de débarrasser le haut du pavé pour faire place au cortége d'une noble dame. Machinalement, il se découvrit et resta là.

« N'as-tu pas entendu, coquin?

— Place! s'écria un jeune homme en secouant rudement le bras du paysan.

— Mordioux! fit celui-ci, on n'insulte pas ainsi Senhoret.

— De la banlieue de Montauban?

— En effet... Mais...

— Un braconnier incorrigible! Eh! mon brave homme, que venez-vous chercher à Paris?

— Je ne me trompe pas... J'ai devant moi cet effronté camarade.

— Lui-même.

— Qui a soupé chez moi avec Henri le chasseur.

— Celui qui mentait si bien.

— Et qui me disait avec son air goguenard : « Senhoret, je suis le roi de Navarre ! »

On gagna une auberge dans la rue des Fossés; on s'attabla comme deux vieilles connaissances, et, après avoir vidé quelques verres de vieux bourgogne, on reprit la conversation.

« Parbleu ! dit le paysan, vous êtes Châtillon, alors ?

— Oui, compère. Mais les années m'ont changé.

— Vous voilà bien attifé. Il paraît que l'air d'ici vous va mieux que celui du Béarn, puisque les pourpoints ne s'y ressemblent pas.

— Je suis enseigne dans les gardes du roi.

— Bravo ! Et votre camarade Henri est-il quelque chose ?

— Il a attrapé une jolie place.

— Tant mieux. C'était un bon enfant, un peu tête folle, mais le cœur sur la main.

— Chacun son tour. Dites-moi vos nouvelles. Comment va votre charmante Bruyère ?

— Elle soupire.

— L'amour, compère ! prenez garde !

— Elle a refusé tous les partis qui se présentent.

— Vous parle-t-elle de... notre visite quelquefois ?

— Si bien, que c'est elle qui m'a décidé à venir ici.

— Vous quittez le Fau ?

— Je viens tout simplement rafraîchir la mémoire de votre camarade. Puisqu'il a un bon emploi et qu'il

est bien en cour, il faut qu'il me fasse nommer capitoul à Montauban.

— Ah! c'est un grain d'ambition!

— Et je compte sur vous, Châtillon, pour me conduire jusqu'à lui.

— Cela se trouve bien, j'entre chez lui à toute heure. On trinqua une dernière fois. Senhoret, en compagnie de Châtillon, pénétra sans difficulté dans le palais hérissé d'hommes et de tours. Puis il traversa une enfilade d'appartements magnifiques, remplis de dames et de seigneurs qui s'écartaient sur son passage.

— Châtillon, demandait-il à voix basse, tout cela est bien beau. Est-ce que votre camarade a aussi troqué son vieux pourpoint à la cour?

— Chut!

— Ah! j'y suis! Il aura hérité. Je me souviens qu'il me parla d'un parent qu'il avait dans le Nord. »

Ils arrivèrent à la porte d'un cabinet. Deux soldats, qui faisaient sentinelles, croisèrent devant eux leurs hallebardes. Châtillon leur dit un mot à l'oreille. On les laissa entrer, lui et son étrange compagnon, qui ne comprenait rien à toutes ces cérémonies pour rendre une visite d'amitié à un camarade. Notre homme, ébloui par le luxe qui l'entourait, craignait d'être le jouet d'une plaisanterie de la part de son malin guide, lorsqu'il vit entrer celui qu'il cherchait. Ce n'était plus le chasseur au pourpoint troué, au haut-de-chausse en lambeaux, le pauvre officier de la cour de Navarre.

Il avait toujours la mine souriante, le regard fin, les moustaches retroussées; mais, malgré la familiarité

avec laquelle il tendit la main à Senhoret, il régnait dans toute sa personne un air de grandeur qui imposait et commandait le respect. Vêtu simplement, il avait seulement remplacé les étoffes grossières d'autrefois par le velours et le satin.

Senhoret secoua la main de son ancien hôte, comme il eût fait de celle d'un voisin du Fau. Ce témoignage d'amitié le remit à son aise. Dès lors il en agit sans façon, renfonça son chapeau d'un coup de poing et se carra dans un fauteuil. Henri le regardait faire et souriait.

« Que dis-tu de ma maison, compère?

— C'est mieux que chez moi.

— J'ai amassé du bien en ce pays et j'en profite. Ventre-saint-gris! je ne donnerais pas mon domaine pour le royaume du Béarnais.

— Sa manie d'exagération lui tient toujours, souffla Senhoret à l'oreille de Châtillon. C'est une maladie.

— Tiens, incrédule, approche de cette fenêtre.

— Voilà un coup d'œil que je préfère aux salons dorés.

— Tu n'es pas difficile. Paris est la première ville de France. Vois-tu cette belle rivière, que l'on passera bientôt sur le pont Neuf, en construction, là-bas à la pointe de cette île? Vois-tu ces toits innombrables, ces rues pleines de monde, ces monuments, ces couvents, ces châteaux? Ici près ce sont les Tuileries, que feu la reine mère a commencées il y a vingt-cinq ans; devant toi, la tour de Nesle, le Pré aux Clercs; un peu plus

loin, dans la Cité, c'est le Palais et la Sainte-Chapelle, et plus loin encore Notre-Dame; à ta gauche voici l'hôtel de Bourbon, la flèche de Saint-Germain, le Fort-l'Évêque, le Grand-Châtelet, et à l'horizon l'Hôtel de Ville en place de Grève. Certes, cela vaut bien les collines du Fau. Eh bien! eh bien! Senhoret, tout cela est à moi. »

Le paysan interrogea du regard son voisin Châtillon, pour savoir si Henri ne lui en contait pas encore. L'enseigne s'empressa de donner un respectueux assentiment aux paroles du maître.

« Oui, mon brave homme, reprit ce dernier, tout cela est à moi, ainsi que les grandes et fertiles provinces, ainsi que ton village du Fau.

— Vous n'êtes donc plus roi de Navarre? demanda Senhoret avec un reste d'incrédulité.

— J'ai hérité de mon cousin et j'ai changé de nom.

— Qui êtes-vous donc?

— Henri IV. »

Senhoret se jeta aux pieds du roi, qui le releva avec bonté. Il ne pouvait revenir de sa surprise, et quand il songeait aux inconvenances qu'il avait commises l'une sur l'autre, il s'arrachait les cheveux. Cette émotion un peu calmée, Henri s'informa auprès du paysan du sujet de sa visite.

« Sire, répondit Châtillon, qui avait son franc parler à la cour, c'est un ambitieux; il a pensé qu'avec le Béarnais nous serions devenus quelque chose, et il s'est fait solliciteur.

— Que veut-il donc?

— Le chaperon de capitoul.

— Ah! compère, le démon te tente. Et pourquoi n'as-tu pas réussi?

— Les bourgeois de Montauban sont dédaigneux comme de belles filles; ils se sont promis de ne pas recevoir de paysans parmi leurs consuls.

— Ils ont compté sans moi, ventre-saint-gris!

— C'est ce que je me suis dit.

— Tu auras le chaperon. Pendant que j'y suis, ne demandes-tu pas autres choses?

— Sire, vous vous êtes souvenu de moi, je suis content.

— Veux-tu être noble?

— Non.

— Ah! tu me refuses, nous allons voir. »

Le roi écrivit une lettre au sénéchal de Montauban; puis, ayant appelé Châtillon, il lui dit quelques mots à voix basse. Le jeune homme rougit et commença un vif remercîment que Henri arrêta à moitié chemin.

« Senhoret, dit-il ensuite au paysan, voici comme je me venge de tes refus. Je ne veux pas que l'on se montre plus généreux que moi. Tu partiras demain avec ce beau garçon, qui, comme toi, est un de mes amis. Je lui donne une compagnie dans ta province, et toi, tu lui donnes ta fille.

— Mais, sire...

— Pas de réplique! il faut que tu m'obéisses. Ces enfants s'aiment, Châtillon me l'a dit, et là-bas, moi-même, je m'en suis bien aperçu. Quant à toi, cette lettre que j'écris de ma propre main au sénéchal de

Montauban te fera porter le chaperon en grande cérémonie, je te le jure, et par les consuls eux-mêmes.

— Sire, dit Senhoret ému jusqu'aux larmes, vos ordres seront religieusement exécutés, et si Bruyère résiste, je me charge de lui faire entendre raison.

— Il y a six ans que l'amour a pris les devants.

— Mais tant de bontés me toucheraient peu si vous n'y ajoutiez une grâce.

— Laquelle?

— Vous m'avez appelé votre ami, sire!

— Je suis prêt à le répéter.

— Eh bien! je ne vous demande qu'à l'écrire là, sur ce papier, où vous avez mis votre signature; j'en serai plus fier que de la noblesse, du chaperon, et de la compagnie de monsieur mon gendre.

— Ventre-saint-gris! tu es un honnête homme, s'écria le roi qui s'empressa d'adhérer au simple désir du paysan. Adieu, mon ami, tu l'es véritablement. »

Senhoret passa sa main sur ses yeux et se retira.

Un mois après, la parole de Henri IV fut tenue par les bourgeois de Montauban, qui vinrent en procession offrir à *son ami* le chaperon mi-parti de rouge et de noir des consuls de la ville.

Quant à Bruyère, elle épousa le capitaine Châtillon, et cette fois, du moins, les astrologues ne firent pas une prédiction mensongère. Les anneaux échangés avaient conservé les deux amants l'un à l'autre.

Pauvre Bruyère! elle avait mis tant de foi en disant ses *Avé Maria*, qu'elle ne fut pas étonnée en revoyant Châtillon.

« Vous rappelez-vous, mon père, disait-elle un jour à Senhoret, le souper où vous disiez en parlant du roi de Navarre à vos hôtes : « *Je voudrais voir ce tyran sous les torrents de pluie, et je vous jure qu'il ne s'assoirait pas à ma table?* »

— Oui, oui, je me rappelle tout cela; c'était un roi, mon enfant, il s'est vengé en roi. »

CLAUDINE

I

« Claudine...

— Madame?

— Sommes-nous seules enfin? Ces masques impertinents ont-ils perdu notre trace dans le bal?

— Je ne les vois plus.

— Dieu soit loué! Va prévenir Germain; qu'il fasse avancer la voiture. Quelle maudite rencontre! Ce chevalier de Mirande est d'une audace!... Si l'on apprenait à la cour notre belle équipée de cette nuit, je serais perdue. Venir seule à l'Opéra, sous la protection de ma femme de chambre!...

— C'est pourtant un charmant cavalier que M. de Mirande!

— Eh ! ma réputation vaut bien cela. Allons, vite, mon capuchon... J'entends du bruit de ce côté. Esquive-toi par là et ferme la loge. Tu m'attendras sous le grand vestibule. »

Claudine, d'un pied alerte, franchit le seuil de la loge; mais elle n'eut pas le temps de refermer la porte, un bras nerveux l'enlaça subitement par la taille et l'entraîna dans le corridor avant qu'elle eût même songé à se récrier ou à se défendre. Au reste, elle avait affaire à forte partie : son ravisseur n'eût pas facilement lâché prise, s'il faut s'en rapporter à la mine pour juger de la force. En même temps, un jeune homme s'élançait dans la loge dont il refermait brusquement la porte sur lui.

La grande dame, — on en rencontrait alors à l'Opéra, — poussa un léger cri de surprise, mais n'oublia pas, sans doute pour ménager sa réputation, dont elle paraissait s'inquiéter fort, d'abaisser son masque et de relever son capuchon.

« Enfin, nous sommes seuls ! » s'écria l'inconnu; et, sans plus de façons, il s'installa dans un fauteuil comme un homme qui a une confidence à faire.

Debout en face de lui, les bras croisés, le pied en avant, le domino attendait. Ses yeux étincelaient à travers le masque, mais il y avait plus d'ironie que d'indignation, plus de curiosité que de colère. Dans la salle, le bal continuait ; on causait beaucoup, on dansait peu, et les échos du menuet ne fatiguaient pas les oreilles.

C'était le véritable règne du carnaval, le bon temps

de la galanterie, des paniers, de la poudre, de l'esprit et des jolis scandales.

Louis XV ne dédaignait pas de se montrer à l'Opéra; la cour suivait son exemple; les marquises et les comtesses venaient en tapinois y chercher ce qui chatouille au plus haut degré l'imagination des femmes: une aventure. Aussi, disons-nous que notre domino n'était peut-être pas fâché de tenir la sienne, malgré son regret apparent d'avoir, une nuit de bal, égaré sa vertu dans le royaume de la folie (style musqué).

Nous n'ajouterons rien de la dame, sinon qu'elle paraissait jeune et de manières hautaines. Quant au visiteur inattendu, qui se dandine si agréablement dans son fauteuil, c'était un cavalier accompli comme on l'entendait alors; c'est-à-dire un bon gentilhomme, hardi du regard et de l'épée, jetant l'or à pleines mains et l'amour à plein cœur; héros de vingt scandales et d'autant de duels; la coqueluche des femmes, le rêve des filles, un délicieux roué enfin. Bien fait, riche, noble et à la mode, il valait mieux encore que tout le mal qu'on en disait. Avec un peu plus de sang-froid ou d'égoïsme, il eût marché à grands pas sur les traces de Richelieu; mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le cœur placé dans la tête.

« Madame, dit notre roué en rompant le silence, je suis le chevalier de Mirande. »

Après cette déclaration, il fit une pause comme pour laisser à la vertu qu'il assiégeait le soin de préparer sa défense. Mais la vertu de l'inconnue ne s'alarmait pas

de si peu, et un nom de séducteur, quelque compromettant qu'il fût, n'était pas fait pour l'ébrécher. Un geste invita M. de Mirande à passer outre.

« Vous n'avez pas entendu parler de moi, reprit-il : autrement vous sauriez ce que mon nom seul signifie ; mais, puisque le bruit de mes folies n'est pas venu jusqu'à vous, je vais expliquer et me faire pardonner, je l'espère, ma présence dans cette loge. Madame, je suis amoureux !... »

Le domino sourit à demi.

« Depuis une heure. »

Le domino sourit tout à fait.

« Amoureux à la folie... d'une femme qui me rit au nez...

— Pour vous corriger, si c'est possible, interrompit l'inconnue.

— Ou plutôt pour montrer les plus belles dents du monde, ajouta le chevalier. C'est une coquetterie de bon augure et un à-compte sur les merveilles de ce charmant visage que j'ai à peine entrevu.

-- Ne l'espérez pas, dit le domino devenu sérieux.

— Vous ne m'avez pas habitué dans le bal à cette pruderie maussade. Rappelez-vous votre réponse, quand je vous suppliais de me donner un peu d'espoir.

— Voyons ma réponse.

— « Je ne demande pas mieux, » disiez-vous d'un air ingénu...

— Par exemple !

— « Moi, je vous ai aimé tout de suite... »

— Vous avez rêvé.

— Mais...

— Ah ! voilà un mais qui arrive à temps ! Demain vous ne penserez plus à moi.

— Vous oublier ! Jamais. J'ai aimé beaucoup et follement ; j'ai été aimé, du moins on me l'a dit, et pour mon honneur je veux bien le croire. Eh bien! madame, je donnerais tout cet amour-là pour la délicieuse émotion que j'ai ressentie auprès de vous pendant une heure de causerie.

— En vérité, monsieur, ceci est une gageure du plus mauvais goût. Je vous le répète, nous sommes étrangers l'un à l'autre. Un bal masqué ne doit pas être une excuse pour toutes les folies que vous me débitez.

— Eh quoi ! vous niez que tout à l'heure ?...

— Je nie absolument. Ce tout à l'heure peut faire honneur à la fertilité de votre imagination, mais vous oubliez que c'est une offense à ma dignité.

— Me serais-je trompé ! Vous, timide, naïve, il n'y a qu'un instant, si confiante et si douce, je vous retrouve hautaine, méprisante !... Ah ! madame, je commençais à vous aimer ; j'avais de l'estime pour un esprit que je jugeais droit et candide ; vous m'encouragiez si bien, que je me livrais sans défiance, et voici que d'un ton froid, sévère, vous me rappelez à la raison, au respect. »

Le domino fit un pas pour échapper aux doléances de l'amoureux chevalier, mais celui-ci se leva et, se plaçant devant la porte, ajouta d'une voix sourde, émue par le dépit et la colère :

« Vous ne sortirez pas d'ici, madame, que je n'aie au moins le cœur net de tant de perfidie.

— De la violence! Songez que je puis vous en faire repentir!

— Écoutez-moi une dernière fois, par pitié. Là, dans cette salle, sous ce costume, avec ces rubans que j'ai parfaitement reconnus et qui vous accusent, vous m'avez ravi, ensorcelé... Je ne sais quel changement s'est opéré en moi... Il m'a semblé que mes yeux s'ouvraient à une lumière nouvelle et que mon cœur n'avait eu jusqu'alors aucune part aux aveux mensongers de mes lèvres. Je vous ai aimée au premier regard, madame, et cet amour, je le jure, ne s'éteindra qu'avec ma vie. Ne me parlez pas de raison, je suis fou ; pour arriver jusqu'à vous, je briserai tous les obstacles... Si vous êtes libre, j'engage ma parole de vous donner mon nom et ma fortune..

— Vous savez feindre habilement toutes les passions, et votre éloquence est dangereuse. Allons, calmez-vous. Je vous promets d'oublier cet enfantillage; mais, de grâce, laissez-moi me retirer.

— Pas avant de connaître votre nom...

— Impossible!

— Ou de revoir votre angélique figure! »

Sourd à toute espèce de supplications, le mystérieux domino s'avançait vers la porte de la loge, lorsque le chevalier, poussé à bout, lui saisit le bras, et d'un geste rapide arracha le loup de velours qui dérobait les traits de l'inconnue.

« La présidente de Mailles! s'écria-t-il en reculant

d'un pas. Madame, le passage est libre, ce n'est pas vous que je cherchais. »

La présidente lança un regard foudroyant à l'audacieux gentilhomme et sortit sans mot dire. Mais le cœur d'une femme offensée est un abîme de vengeances.

« Où diable avais-je l'esprit? se dit le chevalier en la regardant s'éloigner. Vouloir découvrir de la beauté chez une femme laide, et de la candeur chez une prude! Ou je me trompe fort, ou cette femme-là sera mon âme damnée. Allons, j'adore un domino qui me glisse entre les doigts; je démasque une vertu qui me le fera payer cher... Une maîtresse de moins, une ennemie de plus... J'ai perdu ma soirée. »

II

Madame de Mailles, — que le chevalier avait si lestement qualifiée de prude et de laide, — avait trente ans passés, ce qui n'était pas du tout synonyme à ses yeux de trente-quatre. Unie fort tard à un homme de robe, qui n'avait d'autre mérite que d'être un mari parfait, elle était restée vieille fille dans le mariage. On pouvait à bon droit s'étonner de la rigidité de ses mœurs à une époque où il n'y avait plus de mœurs; et de l'austérité de ses principes, quand le caprice était la seule règle de conduite. Elle faisait exception à la cour; on la citait comme un modèle à ne pas suivre. On la saluait fort bas, et il ne courait pas sur son compte la plus légère médisance.

C'était une forteresse imprenable, qui avait pour défenseurs une âme sèche et un visage disgracié.

Il ne restait plus à la présidente qu'à prendre un directeur pour être tout à fait en odeur de sainteté. Elle avait eu de bonnes raisons pour se séparer ainsi du monde profane : ne pouvant se jeter comme tant d'autres dans les sentiers fleuris de l'amour, où faute de charmes vainqueurs il faut avoir au moins le diable au corps, elle avait pris, ce que personne ne lui disputait, le grand chemin du devoir. Sans esprit, sans grâce, sans beauté, elle avait vu de bonne heure s'éloigner d'elle la folle troupe des ris et des plaisirs; jeune fille, elle était délaissée des galants; devenue femme, elle se retira dans un vieil hôtel, au Marais, pour échapper au supplice de compter les triomphes fréquents de ses rivales.

Aucune femme ne se résigne volontiers à abdiquer ses prétentions sur le cœur des hommes; et, malgré sa grande vertu, la présidente devait avoir des heures d'ennui où elle eût fait bon marché de ses principes si elle eût su comment s'y prendre.

La scène du bal de l'Opéra, où une fatale curiosité l'avait conduite, émut singulièrement madame de Mailles. D'abord, elle en ressentit une vive colère. Insultée dans sa dignité de femme, et surtout blessée dans son cœur par la passion folle dont elle avait été l'objet, grâce au hasard, elle conçut contre le chevalier un ressentiment qui ne tarda pas à porter des fruits amers. On comprend aisément qu'une prude, une quasi-dévote, une femme affichant une intolérante vertu, ne pardonne

pas à l'imprudent témoin de sa faiblesse, qui l'a surprise au milieu d'un bal masqué, en domino et sous le masque, en flagrant délit de galanterie nocturne. Le bal de l'Opéra n'a jamais été sur le chemin de la perfection chrétienne, et l'on n'y va pas précisément chercher le moyen de faire son salut.

Cependant, le croira-t-on, ce n'était ni son masque arraché; ni son nom jeté en pâture à la malignité publique, qui allumaient chez la présidente les flammes de la colère et les désirs de la vengeance; ce n'était pas sa vertu outragée, sa réputation amoindrie, sa faiblesse surprise dont elle s'alarmait et s'irritait dans la solitude où elle s'enfermait comme derrière un inaccessible rempart. Non, non. L'audace du chevalier avait été grande et pouvait la perdre, ruiner pour toujours peut-être l'édifice si péniblement construit de sa renommée, à laquelle elle avait sacrifié jusqu'à sa dernière illusion; elle savait bien — quoiqu'elle se flattât d'un faux espoir — que le monde la jugerait sans rien entendre, afin de la condamner sans pitié, et qu'on ne manquerait pas de faire un bruit horrible!

Eh bien! ce qui irritait sourdement madame de Mailles, ce qui ne lui laissait ni paix ni trêve, c'était cette pensée : M. de Mirande aimait jusqu'à la folie, et ce n'était pas elle.

Mirande, ce conquérant d'amour, ce favori de ruelles, le rêve de toutes les femmes, lui, le beau, le hardi, le volage mais invulnérable roué, qui avait vu tant de beautés à ses pieds, qui avait si souvent éveillé l'amour sur son passage sans jamais le partager, il ai-

mait enfin! Il aimait une inconnue qu'il avait vue à peine, qui ne l'aimait peut-être pas, qu'il ne savait où retrouver; et madame de Mailles, grâce à une ressemblance de costume, avait été cette femme heureuse entre toutes, cette divinité-là pendant un quart d'heure! Elle avait entendu les paroles brûlantes du chevalier; elle avait frissonné de plaisir à ses tendres aveux, et tout cela s'adressait à une autre, et elle n'avait pas été cette autre! La présidente eût donné son chapelet de vertus et de bonnes actions, sa renommée intacte, l'opinion du monde, pour recommencer le quart d'heure qu'elle avait si délicieusement passé.

Car, elle n'osait se l'avouer, elle aimait le chevalier.

Qu'on ne s'étonne pas d'un tel contraste. Outre que les contrastes sont l'aliment ordinaire de l'amour, il y a dans la vie des femmes — et nous parlons des plus honnêtes — des heures de découragement où le remords d'une inutile vertu les jette, de pensée au moins, dans une voie toute contraire. C'est, si l'on veut, comme un ressouvenir de leur faute originelle qui leur inspire une tentation violente d'y retomber.

Jamais madame de Mailles n'eût confessé, même à celui qui en était l'objet, le fol amour qui s'était glissé comme un serpent dans son cœur. Tant qu'elle avait vu M. de Mirande changer de maîtresse en même temps que de caprice, elle se l'était, pour ainsi dire, dissimulé à elle-même, sans se bercer d'un espoir chimérique; elle n'avait fait aucun effort pour combattre cette passion secrète. Mais, du moment qu'elle le sut sérieusement épris, qu'elle en eut entendu l'aveu de sa bou-

che, elle fut frappée d'un coup mortel, et, pour la première fois, elle soupçonna quel genre de pacte elle avait fait avec la douleur. Il n'était plus temps d'y porter remède.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la scène que nous avons racontée. La présidente les avait passés dans la solitude la plus complète. Un nouveau coup vint la frapper dans ce qu'elle avait de plus cher, après l'amour qui la torturait, dans le soin de sa réputation.

La marquise de C..., une de ces bonnes amies comme il y en a entre femmes, lui apprit ce qu'elle redoutait de savoir, c'est-à-dire l'indiscrétion du chevalier. On ne parlait que de cela, c'était l'historiette à la mode. Les nouvelles à la main la répandaient partout; les méchants brodaient là-dessus et les gens honnêtes s'en affligeaient.

On ne comprenait pas ce qui avait poussé une femme aussi sévère que madame de Mailles à commettre sa réputation au milieu des débauchés et des filles de l'Opéra, au risque de la perdre ou de la souiller. « Du reste, ajoutait par manière de condoléance l'hypocrite marquise, la nouvelle Arsinoé de cette Célimène de circonstance, je vous ai défendue avec chaleur, persuadée qu'on vous calomniait et que vous ne tarderiez pas à tirer de ces bruits injurieux une éclatante réparation. »

Au milieu des sentiments d'irritation où la lecture de cette lettre l'avait plongée, on vint avertir la présidente qu'un étranger insistait beaucoup pour l'entrenir d'une chose d'importance. Il s'appelait le baron de



Chantemerle. Ce nom lui renvoya comme un écho celui de Mirande; fort intriguée de savoir ce qu'avait à lui dire de grave l'intime ami du chevalier, elle se disposa à le recevoir.

Quand elle entra au salon, elle n'aperçut personne. Étonnée de se trouver seule, elle allait sonner pour s'inquiéter de la disparition du baron, lorsqu'elle découvrit dans l'embrasure d'une croisée, à demi caché par les amples rideaux de velours, un homme fort affairé de ce qui se passait dans la cour de l'hôtel, s'exclamant à mi-voix et gesticulant d'une façon grotesque.

Au premier coup d'œil, on ne savait dans quelle espèce classer cet original. Soudain il se rejeta en arrière, et, levant de grands bras vers le plafond :

« Par le carquois de Cupidon! dit-il tout haut, je n'en puis plus douter. C'est elle! Quelle rencontre étourdissante! »

Madame de Mailles fit un pas vers l'étranger.

« Monsieur, demanda-t-elle d'un ton hautain, en plissant ses lèvres minces, m'expliquerez-vous à quelle sorte d'affaire je dois l'honneur de votre visite?

— Ah! madame, répondit notre homme en pirouettant lourdement et en multipliant ses salutations, excusez mon étourderie; ce que je viens de voir à la fenêtre...

— N'est sans doute pas la chose importante qui vous amène? Au fait, monsieur, je n'ai pas l'habitude d'attendre.

— Mais j'y étais en plein... au fait. Si madame la

présidente daigne écouter mon histoire, elle verra bien que cette fenêtre y joue un grand rôle.

— En vérité, c'est abuser de ma patience.

— J'essayerai d'être bref. Quand je dis *histoire*, je me trompe. C'est un véritable conte de fées ; il commence au bal de l'Opéra... »

La présidente fit un geste ; mais elle changea brusquement d'idée, et au lieu d'arrêter la verve du narrateur, elle invita celui-ci à prendre un siége.

« Vous êtes, dit-elle en s'asseyant elle-même, M. de Chantemerle? »

Le baron s'inclina en signe d'assentiment.

« Et vous venez de la part de M. de Mirande, n'est-pas? »

Nouvelle inclination.

« Monsieur, je vous écoute. »

C'était un plaisant personnage que ce baron César de Chantemerle. Au physique, long, maigre et fluet ; au moral, très-heureux au brelan et au passe-dix, et très-malheureux en amour. Pour le reste, trente-cinq ans, bonne lame, esprit absent, vanité réjouissante, et, par-dessus tout, l'ami, le Pylade, l'ombre, la copie du chevalier, qu'il avait pris aveuglément pour un parfait modèle. Mirande disait de lui : « C'est mon clair de lune ! »

« Vous n'ignorez pas, madame, commença ce singulier ambassadeur, l'étonnante, l'incroyable nouvelle qui défraye en ce moment les salons de Paris et de Versailles. Je ne sais pas trop si j'y crois moi-même. Mon illustre ami le chevalier de Mirande s'est retiré du

monde, et depuis quinze jours on ne lui connaît pas de maîtresses, chose inouïe ! Il est obsédé de rendez-vous et de billets tendres, au diable ! On l'invite à des soirées mystérieuses, au diable ! Il refuse tout. C'est un symptôme alarmant.

« Malgré mes avis et mes exemples, le pauvre Mirande, qui a tant ri au nez de l'amour, est amoureux comme un écolier, à en perdre l'esprit. « Eh ! corbleu ! « lui ai-je dit, enlève d'assaut cette reine de beauté, « adorez-vous une éternité de trois semaines, et repre- « nons nos joyeuses folies. »

« Le conseil était bon, je n'en ai pas d'autres pour guérir les gens trop passionnés. Le malheur était que, s'il y avait un héros à l'enlèvement, il manquait complétement une héroïne. Mirande aime l'inconnu. Où la dénicher ? et pas le moindre souvenir qui puisse remettre sur ses traces ! Mais l'amitié m'inspire, m'envoie un trait de génie. Le nœud de ce mystère est à l'hôtel de Mailles. Et sans consulter mon malheureux ami, je suis accouru auprès de vous, madame, pour vous demander ce que nous cherchons inutilement depuis quinze jours. »

Si l'austère dame écouta patiemment jusqu'au bout cette requête formulée de si leste façon, c'est qu'elle songea au proverbe : *Aux innocents les mains pleines*, et qu'elle jugea avoir affaire à un pauvre d'esprit. A vrai dire, elle attendait vaguement une réparation quelconque de l'impertinence du chevalier, un remède à la blessure de son honneur. Croyant avoir mal compris la péroraison du baron :

« Je n'ai pas besoin, répondit-elle, de vous rappeler ce qui s'est passé à l'Opéra : M. de Mirande a pris soin d'en faire un lieu commun. C'est probablement de cela que vous venez m'entretenir.

— Précisément. Vous saisissez à merveille, et je vois que nous nous entendrons.

— Alors, que puis-je faire pour votre ami ?

— Un miracle ! rien que cela. Heureusement que le sort m'en a rendu l'exécution facile en le remettant entre vos mains. Je viens vous demander le repos, le bonheur de notre désolé chevalier.

— Je ne comprends plus, monsieur le baron. »

Chantemerle jeta au plafond des regards désolés, prit une pose mélancolique, et continua entre deux soupirs.

« C'est ma faute, ajouta-t-il ; j'oubliais que je parlais à la plus sainte femme que je connaisse. Vous n'avez pas aimé, votre cœur n'a jamais été en proie aux ravages d'une mondaine passion. Eh bien ! madame, la divinité qui a enflammé mon pauvre ami, elle est ici dans cet hôtel, près de vous...

— Achevez !

— Et, si vous ne m'accordez sa main ou tout au moins la promesse d'un mariage très-prochain, le chevalier ne pourra survivre à ce nouveau malheur ; je perdrai mon meilleur ami, et c'est vous, madame, songez-y bien, qui aurez ce tragique événement sur la conscience. »

La présidente, qui avait de bonnes raisons pour ne pas répondre à ce fou, — et la première, c'est qu'elle

habitait l'hôtel toute seule avec ses femmes et son mari, — la présidente, disons-nous, se leva et fit au baron une révérence assez courte. C'était poliment l'éconduire. Mais, au lieu de se retirer sur ce congé formel, notre homme entraîna rapidement madame de Mailles vers la fenêtre, où elle l'avait déjà surpris en observation. Là, il lui désigna de la main une jeune fille qui travaillait dans un pavillon en face.

« La voyez-vous? s'écria-t-il ; je la reconnais bien, moi qui l'ai enlevée dans le corridor de l'Opéra !

— Quoi ! cette jeune fille !

— C'est elle, madame ! elle que nous cherchons depuis quinze jours, et que je retrouve tout à l'heure ! C'est l'inconnue du bal, celle qui a affolé le chevalier !... Ah ! son nom, je vous prie.

— Claudine. Mais il ne l'aime pas, c'est impossible !

— A cela, je n'ai qu'à répéter mes paroles : je vous demande pour M. de Mirande la main de l'incomparable Claudine. Est-ce clair ?... Au revoir, madame ; je cours rendre la vie à un mort ; car vous me permettez d'espérer ?... »

Les yeux fixés sur ce pavillon où elle venait de découvrir la bien-aimée du chevalier, sa femme de chambre, sa rivale, enfin ; n'entendant rien que les mille voix de la haine qui lui criaient : *Vengeance !* la présidente répondit au hasard :

« M. de Mirande me connaît ; il peut compter sur moi. »

Quelques moments après, elle donnait, d'un air

calme en apparence, les instructions suivantes à Claudine :

« Dès ce jour, vous n'êtes plus à mon service. Vous devenez ma cousine, une parente éloignée que j'ai fait venir de Bretagne pour la doter convenablement. J'ai disposé en effet de votre main pour un jeune gentilhomme de mes amis, et sous peu vous le connaîtrez. Allez ! »

Le lendemain, madame de Mailles, accompagnée de quelques domestiques nouveaux et de *mademoiselle* Claudine, quitta son hôtel du Marais pour aller occuper une petite maison aux environs de Sceaux.

Avant de s'éloigner, elle écrivit au baron pour l'informer de sa nouvelle résidence.

III

Cependant le temps avait marché. Mai revenait avec son cortége toujours charmant et nouveau de fleurs, de beaux jours et d'espérance. Sur la terre comme au ciel le printemps ramenait la jeunesse qui est immortelle, et l'amour qui ne va guère sans la jeunesse. C'était, comme disent les vieux poëtes, le temps du *renouveau*. Tout Paris émigrait aux champs, c'est-à-dire toute la cour. L'idylle et l'églogue étaient alors en grande faveur; on savait par cœur les bergerades de M. de Florian, cet officier de dragons à l'eau de rose, et plus d'une Estelle en paniers demandait un Némorin poudré aux échos d'alentour.

Si l'on s'étonna de la retraite précipitée de madame

de Mailles, ce ne fut pas longtemps. Avait-on le loisir de s'occuper des affaires d'autrui dans une société qui, ne se donnant pas six semaines à vivre, prenait à la lettre la devise royale : *Après moi, le déluge*!

La disparition du chevalier, qui suivit de près celle de la présidente, eut pourtant quelque retentissement. Quelle différence! Qui s'inquiète d'une femme vertueuse et laide? Personne. Mais un beau garçon de vingt-cinq ans, doué par la main des Grâces et qui mène de front une demi-douzaine d'intrigues (autant de jolis scandales pour les oreilles gourmandes), diable! cela ne se perd pas sans soulever la clameur publique. Ne se doit-il pas au monde qu'il divertit, à la mode dont il est l'oracle, à ses victimes qui guettent leur revanche?

Heureusement, pour distraire, ce pauvre monde affamé de plaisir, une danseuse en renom, fort oubliée aujourd'hui, se mit en frais d'extravagances en même temps qu'un évêque qui tenait la feuille des bénéfices. Tout le monde la connaissait, et, si je n'étais embarquée dans l'histoire de mademoiselle Claudine, je vous conterais, entre parenthèses, la plaisante aventure de son griffon Pistache et du prince de C***. Cela fit un furieux bruit à Versailles, et madame du Barry, le troisième cotillon en titre, se fâcha tout rouge.

Grâce à ce brusque accident, on laissa en paix notre beau Galaor; il ne fallait rien moins, en vérité, qu'une danseuse, un évêque, un griffon et une favorite pour faire oublier ce conquérant d'amour.

Quant à lui, indifférent à tout ce bruit, il courait la campagne, et, à force de le voir passer sur la route de

Paris à Sceaux, les paysans avaient fini par le saluer comme un visage de connaissance. Au départ, le matin, il allait comme le vent; son cheval dévorait l'espace. Le soir, au retour, il n'avait plus hâte d'arriver si vite, et, comme le vertueux Hippolyte, il laissait flotter les rênes.

Toujours seul, toujours rêveur, où courait-il ainsi? A quel roman pastoral employait-il ses journées, l'une après l'autre, sans souci des intempéries de l'air et des mauvais chemins? Les uns pariaient qu'il étudiait la botanique, les autres qu'il travaillait à sa conversion, d'autres enfin qu'il était amoureux. Nul n'osant le suivre, les conjectures allaient leur train. On en parla, comme je l'ai dit, jusqu'à ce que Clorinde s'avisât d'égarer son griffon Pistache. Pourtant on avait deviné juste quant à l'amour; avec les antécédents du volcanique chevalier, en pouvait-il être autrement? Mais l'amour est une pièce à deux personnages, et l'on se demandait inutilement qui donnait la réplique à M. Raoul de Mirande.

Suivons-le à la première absence qu'il fit de Paris, quelque temps après le départ de la présidente.

Malgré la chaleur du midi, un cavalier simplement vêtu, sans poudre ni rubans, traversait Bourg-la-Reine, au trot de sa monture, dont la crinière ruisselante attestait la fatigue d'une longue course. Arrivé au carrefour de la patte d'oie où la route bifurque à droite et à gauche, il s'arrêta pour s'orienter. C'était évidemment la première fois qu'il entreprenait ce voyage.

« Morbleu! murmura-t-il entre ses dents, pas un

paysan pour me tirer d'embarras! A quoi songent les marauds de ce pays-là? Ah! voilà un poteau. Voyons. »

Le noble cavalier (quel autre homme qu'un noble, en l'an de grâce 1773, aurait appelé des paysans marauds) s'approcha du poteau indicateur. Malheureusement le poteau mentait à son nom, il n'indiquait rien. On avait bien eu jadis l'intention obligeante de venir en aide aux voyageurs embarrassés, mais les intempéries de l'air et la négligence des chemins avaient réduit l'intention à zéro. Il ne restait de l'inscription que des caractères bizarres qu'un déchiffreur d'hiéroglyphes aurait pu seul comprendre.

« Au diable le poteau! s'écria l'étranger dans un juste accès de mauvaise humeur, et puisse-t-on pendre à ses branches les drôles qui le font parler si mal. Holà! quelqu'un! N'y a-t-il donc personne dans ce maudit pays qui ait envie de gagner un double louis? Hé! la maison! »

En vertu de la sainte maxime : *Frappez et l'on vous ouvrira, parlez et l'on vous répondra*, le voyageur frappait à tour de bras sur la porte inhospitalière d'une auberge, et il s'égosillait, en langage de comédie, à évoquer l'apparition de quelqu'un. Après un long quart d'heure d'attente, un frais minois de petite fille, rouge comme une pomme d'api, avec des cheveux en désordre et un fichu flottant, se montra à la fenêtre.

« Ah! ah! voilà quelque chose d'humain, dit le voyageur qui commençait déjà à se lasser. Hé! la belle enfant, vois-tu ce double louis? »

L'enfant, qui avait l'air de sortir des bras du so

meil, ouvrit ses yeux bleus de quinze ans de façon à prouver tout à la fois qu'elle voyait et qu'elle ne comprenait pas.

« Eh bien! poursuivit le tentateur, cela est pour toi, si tu m'indiques le chemin de Sceaux.

— Vous vous gaussez de moi, dit la Margot en souriant niaisement, mais de ce précieux rire qui est orné de trente-deux dents.

— Descends, et je te le donnerai d'abord, tu répondras après. »

Elle hésita un peu; mais ce qui la détermina sans doute à se déranger, ce fut ce beau visage et les grâces du chevalier (car c'était lui) qui, sur cette Hébé d'auberge comme sur les divinités parisiennes, exerçaient leur irrésistible influence.

On ne perd rien à obliger un beau garçon; toutes les femmes devinent cela.

En trois sauts, Margot fut en bas; elle eut même la coquetterie de ne rien toucher au désordre de sa toilette, qui la rendait doublement jolie.

« Me voilà, dit-elle en regardant le chevalier d'un œil curieux. Où allez-vous, bon Dieu! par cette chaleur?

— A Sceaux, je te l'ai dit. Est-ce bien loin?

— Vous êtes drôle tout de même! On ne connaît donc pas Sceaux dans votre pays? Moi, j'y vais tous les jours.

— C'est simple comme la nature! fit le chevalier. Alors tu peux me dire où il faut que je passe pour m'y rendre.

— Pardi, c'est pas malin! Les moutons vous le di-

raient s ils savaient parler. C'est là qu'on les mène vendre. Vous êtes dans le bon chemin, monsieur.

— Au bout de cette rue qui monte?

— Tout juste. Je disais bien que vous vouliez rire... Vous le savez comme moi. »

Et Margot de montrer ses trente-deux dents sous prétexte de rire un peu. Le chevalier lui jeta une pièce d'or qu'elle reçut dans son tablier; puis, se ravisant :

« Toi qui vas si souvent à Sceaux, friponne, ajouta-t-il, tu dois connaître le château de madame la présidente?

— Une grande femme qui ne rit jamais, et qui aime tant le bon Dieu!

— Oui, madame de Mailles.

— Oh! bien, il ne faut pas aller à Sceaux. Tenez, ce pavillon blanc que vous voyez à gauche, entre les peupliers, c'est là qu'elle demeure... C'est-à-dire, non, c'est la nièce, une belle demoiselle, allez! qui est douce comme un agneau. Son parrain a eu une drôle d'idée de l'appeler Claudine! Moi, si j'étais riche, je ne voudrais plus du nom de Margot. C'est bon pour le pauvre monde. »

La bavarde, dont une pièce d'or avait dénoué la langue, aurait pu continuer longtemps sans obtenir de réponse. Le chevalier regardait le pavillon blanc, et, dans sa rêverie amoureuse, il avait oublié où il était. Quelques instants après, il se dirigea lentement vers le rideau de peupliers, sans tourner une seule fois la vue en arrière, et laissant Margot fort intriguée de savoir pourquoi elle avait gagné un double louis et pourquoi

son interlocuteur était devenu tout à coup muet au souvenir de Claudine. A quinze ans fillette est curieuse, parce qu'elle ignore tout. Mais dans ces cervelles féminines, la soif de connaître fait vite des progrès, et à force de chercher ce qu'elle voulait savoir, Margot se douta qu'elle avait vu passer un amoureux.

Dans l'avenue qu'il suivait, le chevalier à qui le pavillon servait d'étoile polaire, tourna brusquement à gauche, dédaigna la belle avenue de peupliers qui conduisait à la grille du château de Mailles, et s'engagea le long des murs du parc, dans un étroit sentier tout fleuri qui serpentait capricieusement autour de la propriété seigneuriale.

Le pavillon n'était qu'à quelques pas.

Mirande arrêta son cheval et monta lestement debout sur la selle. Grâce à un amandier, qui avait poussé là à propos pour favoriser un curieux, il grimpa sur la muraille; jambe de ci, jambe de là, incertain s'il attendrait ou s'il préviendrait le hasard; il regarda devant lui. Un parc, — dessiné dans le genre anglais qui faisait fureur alors, — des rochers, une rivière, un pont, un labyrinthe, des statues de faunes et de nymphes, un chalet et tout le débraillé pittoresque chanté par Saint-Lambert et les fades rimeurs de son école. Le chalet enfermé dans une haie de lilas, de jasmins et d'acacias, presque impénétrable au rayon du jour, attira l'attention de Raoul. Ainsi brodé de fleurs, caché sous d'épais ombrages, ce chalet suisse avait l'air d'être là tout exprès pour servir de paravent à d'innocentes amours.

C'est probablement cette pensée qui fit soupirer le chevalier, toujours indécis, toujours à cheval sur sa monture de pierres. Mais tout le monde sait qu'il y a au ciel païen un dieu pour les amoureux, un dieu qui, s'il fait toutes ses affaires lui-même, doit être le plus occupé des dieux. Une voix se fit entendre. Raoul prêta l'oreille; la voix s'interrompit, puis rossignola de nouveau : une voix douce d'un timbre un peu voilé, une voix de femme jeune et timide. Raoul tressaillit et se pencha en dedans à en perdre l'équilibre.

La voix continuait d'agacer l'écho; elle chantait une romance de Rousseau, triste et désolée comme une ballade bretonne. Enfin elle se transforma, si l'on peut dire ainsi : une jeune fille entra dans le chalet; et, si la romance fut finie, une délicieuse apparition charma bien davantage le pastoral chevalier.

Qu'on est donc heureux d'avoir seize ans! La jeunesse n'a pas besoin d'être discrète, elle se passe de beauté, d'esprit, de grâce; elle n'a recours qu'à elle-même pour être à la fois tout cela; car elle est la jeunesse, c'est-à-dire l'illusion, la virginité, l'enchantement de la vie, après quoi il n'y a plus rien. Elle se lève comme l'aurore blanche et rose, des promesses et des espérances dans les mains, le désir et la chasteté dans les yeux, la croyance et l'amour dans le cœur. Quand elle disparaît tuée par l'envie, l'égoïsme ou la trahison, la vie n'est plus que ténèbres, regrets, désespoir, amertume.

La jeunesse, c'est tout notre lot de bonheur ici-bas.

Elle avait seize ans, elle était heureuse. Pourtant son sein se gonflait d'une angoisse secrète, des larmes perlaient au bord de ses longs cils. Elle cherchait la solitude, elle contait ses gros chagrins aux fleurs, ces éternelles confidentes de l'amour; elle se disait tout bas : « Que je suis malheureuse ! »

Adorable ignorance ! il suffit d'un regard distrait jeté au ciel et tombé par hasard sur la crête du mur pour faire ruisseler des cascades de joie dans ce cœur d'enfant qui s'épanouissait déjà comme une rose de mai.

« Ah !... fit-on en haut et en bas.

— Claudine !

— Quoi ! c'est vous ?

— Vous m'avez reconnu ?

— Oh ! tout de suite.

— Alors je suis l'homme le plus heureux de la terre. Attendez-moi. »

Et Raoul, qui perdait l'esprit en retrouvant le domino jaseur de l'Opéra, se mit en devoir de descendre.

« Que faites-vous ? cria Claudine effrayée. Vous allez vous tuer !

— Je n'ai pas le temps de mourir aujourd'hui.

— Mais où irez-vous ?

— A vos pieds. »

En quelques instants, grâce à l'amandier qui facilita la descente, le chevalier fut, comme il le dit, aux pieds de la jeune fille.

« Monsieur, qu'avez-vous fait ?

— Deux heureux.

— Si madame la présidente ..

— Bast! elle est à vêpres ou à confesse.

— Mais d'un moment à l'autre quelqu'un peut nous surprendre... et que dira-t-on de moi, monsieur, qui ne suis qu'une pauvre fille sans fortune, sans amis? »

En disant ces mots, Claudine, émue et tremblante, regarda si langoureusement M. de Mirande, qu'il en fut remué jusqu'au fond de l'âme.

« Vous avez mille fois raison, dit-il en se relevant. Je m'en vais.

— Déjà! »

Ce cri partit du cœur de Claudine comme une flèche. Que voulez-vous? L'innocence obéit au premier mouvement, et le plus grand hommage que puisse lui rendre la coquetterie, c'est de lui ressembler quelquefois.

Le chevalier entraîna l'enfant, interdite et confuse d'avoir pensé tout haut, dans un coin du mystérieux chalet. Ce *déjà* l'avait ravi au septième ciel, le ciel de l'amour vrai.

« Asseyons-nous là, reprit-il. Ne craignez rien. S'il vient un homme, j'ai à son choix ma bourse ou mon épée; et quant à madame de Mailles, je sais comment lever ses scrupules. Venez-vous ici souvent?

— Tous les jours.

— Puisque c'est votre promenade habituelle, on ne peut se douter de ma présence. Vous aurez bien une heure à vous..

— A peine.

— C'est l'éternité! »

Il y eut un silence. Si jamais le silence a passé pour éloquent, c'est bien dans un entretien d'amoureux. Il y eut donc un silence éloquent où les yeux dirent bien des choses...

« Savez-vous, Claudine, que vous êtes charmante?

— On ne me l'a jamais dit.

— Qu'il n'y a pas à Versailles des regards plus doux que les vôtres? que vos cheveux cendrés sont aussi beaux que ceux de la Dauphine? et que vous souriez comme l'*Innocence* de Greuze?

— Je ne connais pas plus la Dauphine que la demoiselle de Greuze, je ne sais pas si les grandes dames ont de jolis yeux, je n'y ai guère fait attention; mais je sais que c'est mal à vous, monsieur, de vous moquer d'une pauvre fille comme moi.

— Pourquoi m'appeler monsieur?

— J'ignore votre nom.

— Comment! la présidente ne vous l'a pas dit?...

— Elle ne m'a rien dit depuis ce bal où nous nous sommes rencontrés. Souvent j'ai voulu lui faire des questions; mais elle ne cause guère, et moi je n'osais pas lui montrer que je pensais à vous.

— Vous pensiez à moi!

— Cela vous fâche?

— Non, j'ai cru, à votre silence, que vous m'aviez oublié.

— J'ai bien fait d'abord tout ce que j'ai pu pour cela.

— Méchante!

— Mais j'avais beau faire, je vous revoyais sans cesse

devant moi. Vous me répondiez comme à présent. Alors je me suis dit : C'est un rêve qui passera. Mais plus je rêvais, plus je devenais triste, et j'ai vu qu'il ne m'était pas possible d'oublier. Oh! j'ai bien pleuré, allez! Un jour madame la présidente m'a fait venir; elle m'a longtemps regardée, puis elle m'a emmenée ici en disant que ma position changerait peut-être bientôt.

— Et maintenant, êtes-vous heureuse de me revoir?

— Oui.

— Et si je vous disais que moi aussi j'ai été bien désolé de vous avoir perdue, que j'ai failli en mourir?...

— Mon Dieu!

— Que je suis accouru là dès que j'ai appris votre arrivée, qu'enfin vous n'avez cessé d'être un instant présente à mon esprit, si je vous disais cela, chère enfant, me croiriez-vous? »

Claudine répondit par une larme, ce qui valait mieux qu'une affirmation. Le chevalier, ému de cette naïve réponse, lui prit la main et y déposa un respectueux baiser.

« Écoutez-moi, dit-il quand il eut repris un peu de sang-froid, je me nomme Raoul de Mirande, j'ai quelque fortune, un nom sans tache, je suis libre de mes volontés; vous êtes la seule femme qui ait fait battre mon cœur et vous serez à jamais la seule. Claudine, je vous aime.

— Moi! sainte Vierge!

— Il y a trois semaines que la présidente connaît la demande formelle que je lui ai faite de votre main. Voulez-vous être ma femme?

— Que dites-vous là, monsieur Raoul ? ce n'est pas possible. Si vous saviez...

— Je ne veux savoir qu'une chose, — si vous m'aimez. Cette larme que vous avez versée tout à l'heure a parlé pour vous. Madame de Mailles vous fait peur? Rassurez-vous, elle entendra raison, ou sinon je vous enlève.

— A votre tour, écoutez-moi. Je ne suis pas ce que vous croyez.

— Vous êtes belle et je vous aime.

— Je n'ai rien au monde.

— Vous avez un cœur d'ange.

— Je suis indigne de vous.

— Chut ! je n'entends à aucune de vos prétendues raisons. Je vous aime à la folie, et, si j'étais encore éloigné de vous, je sens que je n'y survivrais pas. »

L'entretien n'alla pas plus loin. On entendit à quelque distance une voix appeler Claudine.

« C'est madame de Mailles, dit celle-ci précipitamment. Partez, monsieur Raoul ! elle me chasserait si elle vous surprenait dans le parc.

— Au revoir, Claudine, murmura le chevalier; tous les jours, ici, à cette heure. Vous serez ma femme, je vous le jure.

— Ne songez plus à cela surtout; il y a trop d'obstacles. »

Raoul, à cheval sur la muraille, envoya du bout des doigts un baiser que la brise porta fidèlement à la jeune fille. Puis il remonta en selle et disparut.

Voilà quelle fut la première entrevue des deux amants, voilà pourquoi M. de Mirande allait à Sceaux au galop et s'en retournait au pas.

Ce manége dura quelque temps avec le même bonheur, et, il faut le dire, avec la même innocence. L'un escaladait, protestait vivement de sa tendresse, trouvait le temps long et parlait toujours d'enlèvement; l'autre soupirait beaucoup, souriait de même. Il semblait qu'au moment de se laisser aller aux rêves enchantés du chevalier un remords l'arrêtait.

Le premier jour, à peine Raoul avait-il franchi la muraille, que madame de Mailles se montra dans le chalet; Claudine ne l'avait pas encore quitté.

« Je sais ce que vous faisiez là, lui dit-elle d'un ton bref; j'ai tout vu, tout entendu. Puisque M. de Mirande vous aime à en perdre la tête et qu'il ne veut avoir d'autre femme que vous, je ne m'opposerai pas à votre mariage avec lui. Vous l'aimez aussi, sans doute? Eh bien! si vous voulez qu'il revienne, souvenez-vous de ce que je vous ai déjà dit : vous n'êtes pas ma femme de chambre, vous êtes une de mes cousines. Maintenant, agissez comme il vous plaira. »

La présidente avait touché la corde sensible, — la passion profonde, immense, absolue, qui ravageait le cœur de sa femme de chambre depuis le bal masqué. Claudine le sentit si bien, qu'elle éclata en sanglots aussitôt qu'elle fut seule.

« C'est vrai! s'écria-t-elle plusieurs fois; elle a raison : qu'il apprenne ce que je suis, et il ne reviendra jamais. Un grand seigneur voudrait-il pour femme d'une

servante? Pourtant, moi, me suis-je inquiétée de ce qu'il était? Mon Dieu, inspirez-moi! »

Ce n'était pas à Dieu qu'il fallait demander de lui envoyer l'idée d'un sacrifice qu'un bonheur trop récent rendait impossible à accomplir. Elle aimait, elle espérait. Renoncer à l'espérance, c'est tuer l'amour. D'ailleurs, elle se sentait aimée. Pourquoi se sacrifier? Et puis le chevalier, qui avait failli mourir de son absence, ne mourrait-il pas sûrement de cette horrible révélation?

Claudine passa la nuit entière à pleurer et à prier. Le ciel fut sourd; l'affliction fit tout doucement place à un vain espoir. Elle jeta, sans le vouloir, des roses sur son deuil. Elle prit la résolution de tout dire à Raoul; et lorsque Raoul, fidèle à sa promesse de la veille, revint au chalet, elle le regarda, l'écouta, s'enivra de ses paroles et de ses regards, et oublia tout le reste. Elle n'osa pas, elle renvoya le fatal aveu au lendemain; elle fit ce que toute femme eût fait à sa place, — elle se laissa aimer.

Pauvre Claudine!

Madame de Mailles avait bien auguré de ce cœur ardent et plein d'illusions; elle avait bien deviné qu'il s'endormirait dans les enchantements de l'amour. Elle surveillait sans cesse. Cachée dans l'ombre d'un bosquet, elle assistait, invisible, à chaque rendez-vous, et rassasiait son âme ulcérée de rêves charmants et d'expansions ineffables. Elle portait une lourde croix; mais, en dévorant ses larmes, elle devenait plus dure, plus hautaine, plus morose. Toujours seule avec la jalousie,

toujours assaillie de projets de vengeance, elle ne quittait plus les vêtements de deuil qu'elle avait pris en arrivant à Sceaux. C'était l'image de la désolation. Les heures de bonheur, elle les passait au chalet, à voir, à entendre le chevalier. Quel bonheur! Chacun des mots, des gestes de Raoul la déchirait; elle rugissait intérieurement comme une lionne blessée à mort. La nuit, ce refuge des souffrants et des malheureux, ne lui apportait que de nouvelles et plus cruelles tortures. Quelquefois un sourire amer plissait ses lèvres blanchies par la fièvre dévorante : « Ma vengeance est prête, pensait-elle; bientôt je ne souffrirai plus. »

Pauvre présidente!

Cependant les rendez-vous continuaient au chalet. Mirande, pressé comme un amoureux, trouvait interminables les délais nécessaires pour obtenir la main de Claudine. Il parlait d'enlèvement. Le baron de Chantemerle, son ami, avait beaucoup de peine à le calmer.

« C'est pour demain, » lui dit-il un jour.

Raoul sauta au cou du baron et le pressa sur son cœur.

« Soyez exact. A minuit, le mariage sera célébré dans une chapelle de l'église de Sceaux. Selon vos désirs, il n'y aura que les témoins.

— Et la présidente?

— Nous jouons de bonheur : elle est souffrante; le mariage se fera sans elle. »

Le lendemain, Raoul ne put tenir en place. A midi, il voulait partir. Les heures lui semblaient des siècles. Le baron, qui se souvenait de l'avoir connu si indiffé-

rent et si calme dans des occasions à peu près semblables, secouait la tête.

« L'amour est une folie, disait-il d'un ton magistral. Déserter la cour, un élève de Richelieu! Croire à la sincérité d'une petite fille, quand on a démasqué tant de grandes dames, quelle faiblesse! »

Et il soupirait en prenant une royale prise de macouba dans sa tabatière d'écaille; il secouait de la main son jabot de fine valenciennes. Depuis que le chevalier avait abdiqué, son ami ne savait plus que faire ni penser. C'était un corps sans âme, un reflet sans miroir.

A minuit, la cérémonie commença.

M. de Mirande avait pour témoins MM. de Souvré et de Pommereux, qui passaient dans le monde pour les amis du chevalier, mais, au fond, qui n'étaient que des envieux et des copistes de ses succès.

Madame de Mailles servait de mère à sa prétendue cousine; elle ne dit pas un seul mot durant toute la messe, et quelqu'un remarqua que son esprit devait voyager bien loin, puisqu'elle avait, depuis qu'elle s'était assise, tenu son livre d'Heures ouvert à la même page.

Toute cette scène fut triste. L'église nue et sombre, les lueurs indécises des cierges qui éclairaient l'autel, ce silence glacé, cette absence de curieux et d'invités, cette célébration à la hâte, tout contribuait à jeter sur la cérémonie la plus sainte, et qui devrait être la plus heureuse, des teintes lugubres, des appréhensions fatales.

Au moment de présenter l'anneau aux deux époux, le prêtre, distrait sans doute, le laissa tomber. Quand on le ramassa, il ne fut pas possible de s'en servir : il s'était brisé sur les dalles. Claudine pâlit ; si Raoul ne l'eût soutenue dans ses bras, elle se fût trouvée mal. Point d'anneau ! quel mauvais présage !

On sortit de l'église. Une chaise de poste tout attelée attendait M. de Mirande et sa nouvelle épouse.

« Messieurs, dit Raoul en s'adressant aux témoins, je vous remercie, vous m'avez rendu un service dont je vous serai reconnaissant toute ma vie. Quant à vous, mon cher baron, les paroles sont inutiles entre nous; dans un mois je vous attends dans mon château du Berry; venez nous y rejoindre. »

Puis, se tournant vers la présidente, il ajouta :

« Madame, permettez-moi de réparer... »

Madame de Mailles, jusqu'alors ensevelie dans ses réflexions, se redressa au souvenir cruel qu'allait rappeler le chevalier.

« Vous n'avez rien à réparer, monsieur, interrompit-elle en assurant sa voix. Vous êtes heureux...

— Et c'est à vous que je le dois.

— Vous avez la femme que vous aimez...

— Jusqu'à la mort !

— Eh bien ! madame de Mirande, qui fait votre bonheur et que vous aimerez jusqu'à la mort, madame de Mirande était ce matin encore ma femme de chambre, une servante, monsieur ! Voilà comme je répare une insulte. »

Le chevalier, furieux, s'élança sur la présidente.

« Vous mentez! cria-t-il en lui secouant le bras. Osez prouver cette infâme accusation !

— Claudine, répondez-lui donc, à votre époux; dites-lui donc que je mens.

— Voyez-vous, messieurs, reprit Raoul, cette femme est un monstre d'hypocrisie; elle a inventé mille prétextes pour me refuser la main de cet ange, qu'elle retenait dans l'isolement et les privations. Cette femme se dit vertueuse, et elle court les bals masqués en domino ; elle affecte des dehors austères, et elle s'est presque mise à mes genoux, elle s'est offerte à moi comme une courtisane. Mais vous voyez bien tous qu'elle ment par jalousie, par méchanceté! »

La présidente souriait comme le démon doit sourire. Elle savourait lentement sa vengeance. Claudine pleurait dans les bras du baron. Les deux témoins regardaient la scène en curieux, ou plutôt en journalistes qui prennent note d'un scandale.

« Claudine, répéta froidement la présidente, répondez donc vous-même.

— Claudine, s'écria le chevalier, prends courage, ose la démasquer, dis-lui qu'elle a menti.

— Mon Dieu! mon Dieu! soupirait la jeune femme au milieu de ses sanglots.

— Au nom de notre amour, réponds. C'est une tache à mon honneur que cette atroce calomnie; effaçons-la au plus vite.

— Laissez-moi; vous me tuez!

— Un seul mot. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? »

Claudine, d'un geste rapide, essuya les pleurs qui

inondaient son pâle visage; elle s'avança calme et résolue vers madame de Mailles.

« Madame, lui dit-elle de sa voix douce, je ne vous ai jamais fait de mal. Tout le temps que vous m'avez gardée chez vous, je me suis conduite en honnête fille. Personne n'a rien à me reprocher. Vous ne m'avez montré jusqu'ici aucune amitié, mais du moins vous n'avez été pour moi ni cruelle ni impérieuse. Que s'est-il donc passé? quel mystère horrible m'avez-vous caché? à quel abîme connu de vous seule m'avez-vous conduite? Pourquoi me traiter ainsi?

— Pauvre innocente! répondit madame de Mailles en attirant Claudine à l'écart, tu veux savoir pourquoi je me venge? — car c'est ma vengeance, ceci. — Je l'aime!

— Je suis perdue! » s'écria la pauvre fille.

Et elle tomba défaillante dans les bras du chevalier.

« Raoul, dit-elle encore, c'est vrai!

— Ah! malédiction sur vous, madame! cria Raoul à la présidente; vous m'avez déshonoré. »

Sans ajouter un mot, il s'élança dans la chaise de poste, qui partit au galop sur la route de Paris.

IV

Deux ans s'étaient écoulés depuis la disparition du chevalier de Mirande.

La vengeance de madame la présidente avait été complète, trop peut-être à son gré; car la trame habile

dont elle s'était promise une si grande satisfaction morale avait eu pour effet d'éloigner sans retour l'homme qu'elle n'avait cessé d'aimer. Sans être spirituelle, madame la présidente avait ce qu'on nomme vulgairement du bon sens ; de plus, quand son amour-propre offensé lui permettait de réfléchir sainement, elle était susceptible d'une certaine générosité de sentiment. Aussi, quand le premier moment de sa colère fut passé, mit-elle tous ses soins à faire oublier ce que sa conduite pouvait avoir d'étrange et d'odieux pour Claudine, bien que celle-ci n'eût pas à ses yeux le droit de porter un jugement sur les actes de sa maîtresse.

Grand fut le scandale dans la société habituelle du chevalier quand les témoins racontèrent, accompagné de détails plus ou moins véridiques, son mariage avec une femme de chambre. Maints jolis visages trahirent une secrète jalousie contre *cette femme*, tout en témoignant par une moue fort expressive le dédain profond qu'inspirait la mésalliance du roué. Loin de lui tenir compte de l'adroite fourberie dont il avait été victime, on alla jusqu'à le chansonner. Bref, chacun le condamna. Quoi de plus simple? il était absent et ne pouvait se défendre.

En revanche, l'on admira et l'on plaignit madame de Mailles, ceux et surtout celles qui l'avaient calomniée avec le plus d'acharnement, la louèrent haut et fort en cette circonstance; elle avait réussi, on lui donnait raison ; il en est souvent ainsi. Puis on finit par ne plus s'en occuper; de nouveaux récits, de nouvelles intrigues vinrent défrayer la curiosité maligne. Madame

la présidente, le chevalier, Claudine, voire le baron de Chantemerle, tombèrent dans l'oubli.

Le baron, cédant, bien malheureusement cette fois, à sa manie d'imitation, s'était pris soudain d'une belle passion pour la femme de son ami, mais discrète et inoffensive comme toutes ses passions. Madame de Mailles avait rompu toute relation avec le monde. Atteinte d'une maladie de poitrine contre laquelle la science médicale s'était déclarée impuissante, elle mourut au bout de quelques mois, laissant toute sa fortune à Claudine, avec d'utiles avis sur la manière dont elle devait se conduire quand elle serait seule. La fortune et les avis furent sagement mis à profit par l'ancienne femme de chambre, dont l'ambition était désormais de faire oublier un jour la position infime d'où son mariage l'avait fait sortir.

Jamais le proverbe : *Ce que femme veut, Dieu le veut*, ne reçut une plus éclatante confirmation. L'amitié du baron aida puissamment Claudine à parvenir au but qu'elle s'était proposé. Sous des dehors ridicules, M. de Chantemerle cachait une âme chevaleresque; il se dévoua, sans restriction, à madame de Mirande, qui, douée d'une intelligence souple et d'une beauté ravissante, fut bientôt en état de paraître dans les salons à la mode. L'éducation d'une femme du monde se bornait d'ailleurs, en ce temps, à fort peu de chose ; la grâce du corps et de l'esprit suffisaient alors pour être placé au premier rang. Sur ces deux points, bien des dames de la cour eussent dû s'incliner devant la jeune roturière. Ce qui contribua à ses succès, ce fut

le subterfuge innocent auquel elle eut recours. A la fin de son deuil et de retour d'un voyage qu'elle fit en Normandie, elle vint habiter à Paris, sous le nom de marquise de Villebranche, un riche hôtel acheté par l'entremise du baron.

La marquise donna des fêtes splendides et eut de nombreux adorateurs. Mais, bien que la séduction la plus habile et la plus persévérante ne parvînt pas à triompher de sa froideur, comme, à cette époque, toute frémissante encore des galants souvenirs du dernier règne, une femme jeune et riche n'ayant pas d'amant semblait chose impossible, sa réputation n'y gagna rien. Loin de là, les hommes l'accusèrent d'hypocrisie; les femmes qui soupçonnaient d'infidélité leur amant ou leur mari sans pouvoir en découvrir l'objet, prirent la marquise pour point de mire de leur jalousie.

L'hôtel de Villebranche avait de nombreuses dépendances et un magnifique jardin. A l'aile droite de l'habitation s'élevait un pavillon occupé par l'intendant et ayant une entrée rue des Francs-Bourgeois, tandis que la façade principale était sur la rue Culture-Sainte-Catherine. La marquise avait pris possession de l'hôtel depuis au moins six mois, quand un jeune homme vint, sous le nom de Léonard, louer une petite chambre au deuxième étage du pavillon de l'intendant. Il paraissait âgé de trente ans, ne recevait jamais de visites, et personne ne connaissait ses occupations. Son mobilier était des plus simples; le seul ornement de son logis consistait en un violon accroché au-dessus de la

cheminée. Le premier soin du nouveau locataire fut de construire sur l'appui de la fenêtre un petit parterre où bientôt s'épanouirent, au premier rayon du printemps, roses, violettes et primevères.

Par une belle matinée d'avril, madame de Villebranche se promenait seule dans le jardin ; elle paraissait rêveuse, et la mélancolie ajoutait un nouveau charme aux lignes virginales, presque enfantines, de son visage. Des accords d'une douceur infinie se firent entendre. Cherchant à deviner d'où venait cette sérénade matinale, la marquise aperçut de loin comme une gracieuse corbeille de fleurs se détacher d'une façon originale sur le mur noirâtre du pavillon. Un jeune homme à la taille élégante parut un instant à la fenêtre. Les deux regards se croisèrent. Claudine se troubla.

Dès son arrivée, Léonard avait remarqué la marquise, et, bien que l'éloignement ne lui permît pas de distinguer ses traits, il avait admiré ses mouvements pleins de grâce et de noblesse, la blancheur de sa peau, la luxuriante abondance de ses cheveux. Chaque matin, il guettait l'angélique apparition avec une impatience dont il se gourmandait lui-même.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour le jeune homme sentit une jalousie amère envahir son âme. La marquise venait de paraître ; mais elle n'était pas seule cette fois, elle s'appuyait au bras d'un homme d'une tournure peu avantageuse, et qu'elle semblait écouter avec complaisance. L'observateur malencontreux vit fort bien qu'une grande familiarité régnait entre la dame et son cavalier. C'en fut assez pour suggérer au

pauvre amoureux mille idées aussi déraisonnables que violentes.

Il se perdait en conjectures lorsqu'on frappa à sa porte. Un domestique à livrée verte et argent lui remit, de la part de madame de Villebranche, un petit billet parfumé dont la vue lui fit délicieusement battre le cœur.

Resté seul, Léonard, oubliant sa colère et les réflexions peu charitables qu'elle lui avait inspirées, brisa le cachet d'une main tremblante : c'était une invitation de la marquise au chevalier de Mirande pour un bal masqué qu'elle donnait le jeudi suivant. A cette lecture, Léonard, ou plutôt le chevalier (car c'était bien lui), demeurait stupéfait, plus intrigué de voir son incognito découvert, qu'il ne l'avait été tout à l'heure des mystérieuses promenades de la marquise et de son confident.

Pendant qu'il s'abandonne à ses idées contradictoires, nous allons donner aux lecteurs quelques éclaircissements nécessaires.

Durant la fatale nuit de son mariage, en arrivant chez lui, le premier soin du chevalier avait été d'écrire une lettre, par laquelle il déclarait, sans dire toutefois son véritable motif, confier jusqu'à son retour la gérance de ses biens à son frère de lait, qui, depuis longtemps, vivait près de lui, le servant avec une fidélité à toute épreuve. Ensuite il traça quelques lignes froides et polies à l'adresse de Claudine, que, malgré sa fureur, il eut la justice de reconnaître innocente, en même temps que le bon esprit de se souvenir qu'elle portait

désormais son nom. Cependant il oublia volontairement les droits de sa femme, en l'autorisant à recevoir chaque année une pension de douze mille livres, sous la condition qu'elle habiterait la campagne. La bonté naturelle de Claudine leur fit éviter tout éclat : elle refusa simplement la pension, qu'elle crut ne devoir qu'à la pitié de son orgueilleux époux.

Le chevalier partit en poste pour le Havre, où, le même jour, il s'embarqua sur un navire qui mettait à la voile pour l'Amérique.

Il avait hâte de fuir les ricanements du monde parisien encore tout ému de la nouvelle de son mariage. A son arrivée à Boston, il fut reçu par le général la Fayette avec une distinction qu'il tint à mériter. Il semblait que la France ou plutôt la fine fleur de la cour eût émigré aux États-Unis pour soutenir la lutte en faveur de l'indépendance. Le chevalier se retrouvait là en pays de connaissance.

Au bout de deux ans de guerre, il se sentit accablé d'une tristesse invincible, et, songeant avec raison que l'air natal l'en guérirait, il revint dans sa patrie comme il en était parti, sans prévenir aucun de ceux à qui autrefois il prodiguait à tort et à travers le secours de sa bourse et de son épée. En revoyant Paris, le chevalier sentit se rouvrir les deux blessures qu'il croyait cicatrisées; celle de son amour-propre et celle de son amour ; ce qui lui fit prendre la résolution de vivre ignoré de tous.

Il vint habiter, comme nous l'avons dit, sous le nom de Léonard, l'humble réduit où nous le retrouvons le

cœur ému, les yeux humides, à l'instant où, tenant la lettre de madame de Villebranche, il s'écria : « J'irai! »

Par un mouvement instinctif, il se rapprocha de la fenêtre, et, jetant son regard sur le banc favori de celle qu'il aimait, le jeune homme se crut le jouet d'un mauvais rêve : elle était assise à sa place accoutumée, sous un bosquet, et près d'elle parlait, en gesticulant beaucoup, son inséparable compagnon, le baron César de Chantemerle, qu'à distance son ami Raoul ne reconnut pas.

La jolie marquise semblait très-émue; ses joues, ordinairement pâles, étaient colorées, et sa respiration précipitée; ses gestes fréquents accusaient une grande agitation morale.

« Madame, disait le baron, vous lui parlerez jeudi; ne soyez point en peine... Pourrait-il se dispenser de répondre à l'invitation que vous lui avez adressée d'une façon si charmante?

— Je voudrais bien croire avec vous à l'infaillibilité de ce moyen; mais...

— Point de mais, madame; vous voulez qu'il vienne?

— Je le désire.

— Désirer est insuffisant, il faut vouloir; c'est votre droit de jolie femme et de marquise; et l'on devrait, ce me semble, être bien heureuse de s'y soumettre. »

La marquise ne put s'empêcher de sourire.

« Vous n'êtes pas confiante, madame. Pourquoi supposer que votre captif de là-haut refuse votre invitation,

plutôt que de penser qu'il l'accepte avec transport? Je le répète, la plus simple politesse lui en fait un devoir, et je n'ai jamais connu d'homme plus raffiné sur les convenances envers les femmes que M. de Mirande.

— Excepté cependant, objecta la marquise en soupirant, le jour de notre mariage.

— Ah! madame, épargnez les absents.

— Le chevalier est absous. Je ne sais pourquoi, il me semble que j'espère.

— C'est que votre cœur parle.

— Ne faites pas la part si belle à mon cœur; c'est lui qui m'inspire de douces et de tristes réflexions. Si je me sens quelque espérance, c'est en songeant à tout ce que nous avons appris depuis huit jours. Il fallait vraiment mon entêtement et votre persévérance pour découvrir mon mari dans l'humble retraite qu'il a choisie. Aussi, laissez-moi vous témoigner ma reconnaissance pour les recherches infinies que vous avez faites; laissez-moi vous dire une fois encore : Vous avez été pour moi un bon, un véritable ami, monsieur le baron, je vous en remercie. »

La jeune femme, à ces mots, tendit sa main blanche à M. de Chantemerle, qui, troublé, ravi, sachant à peine ce qu'il faisait, se jeta précipitamment à genoux et couvrit de baisers la main qu'on lui présentait.

« Baron, perdez-vous l'esprit?

— Hélas! madame, je le crains, » répondit-il naïvement, en se relevant tout honteux et présentant humblement son bras à la marquise, qui s'était levée, et dont l'embarras égalait celui du baron ; car elle venait

d'apercevoir Léonard, plus pâle qu'un mort, reculer vers le fond de sa chambre.

Inutile de dire ce que le jaloux avait cru deviner; l'attitude d'abord tendrement persuasive de M. de Chantemerle, l'air ému de madame de Villebranche et la fin de leur entretien lui semblèrent suffisamment explicites.

« Cette femme est une coquette, dit-il, et cet homme est son amant. Mais, dussé-je y mourir, j'irai chez elle, et nous verrons ! Oui, oui, madame, je suis toujours le chevalier de Mirande; je le prouverai... Décidément, je n'irai pas à ce bal; si j'y allais, ce serait pour souffleter l'amant de la marquise et je me ferais connaître... O Claudine ! qu'es-tu devenue, ma Claudine bien-aimée? Je la retrouverai; c'est elle seule que j'aime; je n'aimais pas cette autre femme et je ne veux pas la connaître. »

Le jeudi suivant, à dix heures du soir, le chevalier faisait son entrée dans l'hôtel.

Raoul ou Léonard, — comme on voudra, — debout dans une embrasure de fenêtre, regardait s'agiter la fête. Ses bras croisés contenaient avec peine les mouvements tumultueux de son cœur.

« Quel changement en moi! songeait-il. Deux années ont mis des cheveux blancs à ma raison; deux années qui valent au moins deux existences! Ai-je vécu seulement? Non; j'ai souffert partout, toujours. En Amérique, au milieu des périls sans cesse renaissants de la guerre, j'ai regretté... Orgueil humain, chimère des chimères, que pèses-tu dans la balance de

la justice? Par orgueil, j'ai sacrifié la seule femme digne de moi; par orgueil, j'ai renié mon amour. Hélas! hélas! sur mes pas, derrière moi, dans l'orgie, au combat, dans la solitude, partout je t'ai revue, ombre chérie; toute mon âme s'élançait vers toi; je criais, je suppliais... Comme un captif évoque la liberté, j'évoquais sans cesse l'amour... mais l'orgueil répétait : Déshonoré! je m'arrêtais...

« Hier, j'étais heureux — si l'insouciance, le luxe, le plaisir rendent l'homme heureux. — Hier, j'avais des maîtresses, des amis, une renommée; on m'enviait, on me flattait, on me recherchait, on se modelait sur moi; hier, j'étais un personnage, l'élève du grand Richelieu, le séduisant, l'incomparable chevalier; hier, enfin, j'avais une cour, et je marchais dans des chemins de fleurs.

« Deux regards de femme à travers un masque m'arrêtent, me fascinent; une émotion étrange s'empare de moi; je sens battre mon cœur pour la première fois; ce n'est ni désir ni caprice : j'aime! Combien d'heures se sont passées dans cette ivresse bouillonnante du premier amour! Et cette femme, — je lui ai donné mon nom, — c'était une servante, une fille de rien, comme on dit; voilà mon crime.

« J'aime une servante. Et pourquoi puis-je le dire si tard? — Je m'en fais gloire aux yeux de ce monde qui prétend me souffleter avec ses aristocratiques dédains. Comme si l'amour avait jamais eu des quartiers de noblesse! Oui, c'est une servante dont l'ingénuité a été plus forte que les coquetteries des duchesses de Ver-

ailles ; une servante belle comme les madones, pure omme les anges, aimante comme un enfant !

« Ce monde qui a brisé ma vie, je le méprise. Qu'importe le monde ? cachés à tous les yeux, nous l'aurions ebâti avec notre amour.

« Aujourd'hui, me voici seul, usé plus qu'un vieil-ard, n'ayant regret que du rêve évanoui, ne désirant ue la mort qui ne vient pas assez vite. Me voici sous n nom d'artisan, dans une fête d'oisifs et d'égoïstes, ellement métamorphosé, que nul ne prend garde à noi, qui ne suis même pas l'ombre de l'homme d'autrefois. »

Quelques mots prononcés dans un groupe voisin inerrompirent les sombres réflexions du faux Léoard.

« Pardieu ! disait un jeune fat d'une voix de fauset, elle est adorable, cette petite marquise ! »

Une femme, déguisée en domino bleu, passa rapilement dans le salon. C'était la marquise escortée d'un lot d'adorateurs empressés. Soit hasard, soit prémélitation, ses yeux se rencontrèrent avec ceux du cheralier.

Celui-ci tressaillit.

« Où suis-je ? se dit-il. C'est elle !... Ce costume, ce egard enflammé, cette taille, je les ai déjà vus au bal de l'Opéra. Mais non... cette belle dame aura su non histoire; elle trouve piquant d'engager une intrigue à la faveur du même déguisement. »

Le groupe des voisins babillait de plus belle.

« D'où vient-elle, notre divine hôtesse ? questionna

un gros financier. A-t-on jamais connu son mari, ce fantastique monsieur de Villebranche?

— Demandez à Chantemerle, son confident, répondit quelqu'un.

— Ou son paravent.

— Ou son amant.

— En dépit de toutes vos rimes, vous calomniez ce brave baron, observa un masque. En fait d'amour, vous savez bien qu'il est né aux Invalides.

— C'est un mot de son chef de file, le glorieux chevalier de Mirande, de triomphante mémoire. A-t-on de ses nouvelles?

— Il serait plus intéressant d'en avoir de sa femme.

— De chambre. Achevez donc, interompit le fat. J'étais à son mariage. Oh! la belle scène! de la haute tragédie!

— Racontez-nous cela, Pommereux.

— Il y avait une fois, — les romans débutent comme les contes de fées, — il y avait une fois un galant chevalier qui, ennuyé d'embrocher au vol des cœurs de grandes dames, se mit à courir le monde à la recherche d'une vertu de campagne. Il rencontra sa merveille au bal de l'Opéra, derrière une présidente sèche et laide. Le chevalier, infaillible comme les roués s'imaginent l'être, tint bon pour la vertu de la merveille en domino, qui se trouva être une servante. Cela ressemble à Peau-d'Ane. Mon histoire n'en est que plus vraisemblable. On fila de part et d'autre le parfait sentiment, et le mariage eut lieu. Ici le roman se complique de la jalousie féroce d'une vieille, la fée présidente, qui, mal-

gré ses trente-cinq hivers et ses dévotions à tout le paradis, voulait être adorée du chevalier galant. Vous savez le reste. Il y eut un scandale affreux. Pour ma part, j'ai été obligé, comme témoin, de raconter la scène un nombre incalculable de fois! Entre nous, M. de Mirande a agi comme un niais; c'est ainsi qu'on l'a jugé. Il se laissa emmailloter dans les filets de la haine et de l'amour-propre, comme eût dit ce pauvre Dorat. Madame de Mailles l'a roué : il le méritait. Quant à sa délicieuse femme... de chambre, elle l'a oublié le lendemain et s'est consolée avec d'autres du départ d'Ulysse.

— Hum! ces filles du peuple ont de la vertu! dit le petit masque. Demandez plutôt à M. Turgot.

—Vertu d'antichambre, répliqua M. de Pommereux. Cela ne résiste pas au premier coup de sonnette. Je ne conseille pas à ce pauvre chevalier de revenir à Paris: il trouverait sa femme au service de l'amour. »

Un nouveau personnage s'introduisit violemment dans le cercle. C'était Raoul, que personne ne reconnut.

« Monsieur, dit-il à M. de Pommereux, prétendez-vous avoir rien obtenu de la femme dont vous parlez? »

Un sourire méprisant accueillit cette question.

« D'où sortez-vous, mon cher monsieur que je ne connais pas? dit le jeune homme. Ne savez-vous pas qu'une servante appartient à celui qui la paye? »

Raoul devint pâle. Il serra fortement le bras du jeune fat, et, l'entraînant vers la porte :

« Vous êtes un lâche, monsieur de Pommereux ! lui dit-il d'une voix sourde.

— Monsieur, qui êtes-vous ?

— Votre ancien ami, le chevalier de Mirande. Vous outragez une femme qui porte mon nom, c'est m'outrager moi-même. Venez au jardin, monsieur. Nous avons des épées. Que Dieu fasse éclater la vérité ! »

Au moment où ils sortaient, accompagnés de quelques personnes, la marquise disait à l'oreille du baron :

— Tout est-il prêt dans le boudoir ?

— Oui, madame.

— Cherchez Raoul et prévenez-le que je l'y attends. Ah ! baron, depuis cette fatale nuit, voici ma première pensée de joie. Croyez-vous qu'il viendra ?

— Soyez-en certaine. Il tombera à vos pieds et vous aimera plus qu'autrefois. »

Radieuse comme le bonheur, la marquise s'élança vers le boudoir, toute frémissante à l'idée de redevenir enfin Claudine pour son chevalier.

On avait choisi pour le duel l'allée écartée du petit bosquet où la marquise aimait à rêver chaque matin, et d'où l'on apercevait dans son cadre de fleurs la fenêtre du prétendu Léonard.

La lune jetait ses larges et calmes rayons sur le sable.

On dégaina.

Les deux adversaires commencèrent rapidement le combat. M. de Pommereux ferraillait avec élégance comme à la salle d'armes, se contentait de parer et de

se défendre. Raoul, au contraire, s'engageait avec fureur, attaquait sans réserve; à chaque coup il se découvrait, sa poitrine allait au-devant du fer de son adversaire, qui semblait dédaigner d'y frapper. Une pensée le déchirait : « Claudine est-elle une femme perdue? » Pour échapper à cette torture, la mort lui semblait un bienfait.

Tout à coup le jardin s'illumina de toutes parts. Des cris confus se firent entendre au loin. C'était le bal entier qui envahissait les allées. Mille témoins se pressèrent autour des combattants.

Une femme, les cheveux dénoués, fendit la foule, se précipita sur les épées.

« Arrêtez! cria-t-elle éperdue. Raoul, c'est moi! »

Elle n'en dit pas davantage. La parole se glaça dans sa gorge, tout son sang se figea dans ses veines, ses yeux s'agrandirent démesurément, l'horreur se peignit sur son visage...

Elle arrivait trop tard! Raoul venait de tomber mortellement blessé.

« Claudine! murmura-t-il.

— Il m'a reconnue, s'écria la pauvre femme. Mon Dieu! sauvez-le! »

Elle s'agenouilla sur la terre déjà trempée de sang, en prenant dans ses bras la tête pâle du chevalier.

Horrible spectacle! la nuit, des flambeaux étincelants, des épées homicides, une femme que la douleur rendait folle, soutenant dans son domino la tête d'un mourant, puis des curieux; des égoïstes, des gens déguisés, masqués, bariolés de mille couleurs, en livrée

de plaisir à cette scène lugubre, et au loin des ritournelles qui invitaient les couples amoureux au menuet !

« M'aimes-tu toujours? demanda le chevalier d'une voix déjà sifflante.

— Eh ! qui veux-tu que j'aime ? sans toi je ne serais plus de ce monde. Oh ! va, je t'ai bien deviné, moi, sous ce nom de Léonard. Depuis deux ans je t'ai suivi pas à pas, je savais toutes tes actions, jusqu'à tes pensées... Tu as bien souffert? Tu me regrettais, et tu n'osais pas revenir à moi, enfant, à moi qui m'efforçais de me rendre digne de porter ton nom !

— Donne-moi ta main.

— Oh ! tu vivras ! je le veux, nous irons ensemble dans cette retraite du Berry qui nous attend depuis notre mariage. Nous ne serons plus que Raoul et Claudine. Tu ne me réponds pas... Raoul !

— Ma bien-aimée, dit ce dernier d'une voix à peine intelligible, où es-tu? Je me meurs... C'est Dieu qui me punit... de t'avoir méconnue... Monsieur de Pommereux... je vous pardonne... Vous voyez bien, ajouta-t-il avec un douloureux sourire, qu'elle était innocente. »

Il y eut un silence effrayant. Tout le monde s'éloigna discrètement.

Raoul n'était plus !

Claudine succomba quelques jours après dans un violent accès de fièvre cérébrale. Elle avait dix-huit ans, et elle mourut de son premier amour.

Heureuse femme !

LES

FLÈCHES DU SULTAN MOURAD

I

Par une tiède soirée du mois de safer, un groupe d'hommes sortit de l'Eski-Séraï, bâti par le grand Mohammed au centre de Constantinople, sur les ruines des tombeaux des empereurs grecs et de l'église des Saints-Apôtres. Après avoir donné le mot d'ordre aux eunuques blancs qui veillaient aux portes intérieures, il ralentit sa marche, se présenta à l'improviste devant le camp des janissaires, spécialement chargés de la garde du vieux palais. Le plus grand désordre y régnait : les satellites du sultan, milice turbulente et orgueilleuse de ses priviléges, s'étaient répandus sur la place et dans les cafés voisins. Les uns essayaient leur vigueur et leur adresse dans le tir au djérid ; les autres

jetaient quelques paras à des lutteurs d'Angora qui, nus jusqu'à la ceinture, renouvelaient en plein air les exercices du cirque romain; plus loin un musicien persan, coiffé d'un turban rouge, chantait des vers à la gloire des fils d'Osman en s'accompagnant sur une espèce de guitare à six cordes. Le camp semblait livré, malgré les ordonnances, aux fumeurs d'opium ou de tabac, aux ivrognes et aux saltimbanques.

Quand la petite troupe déboucha brusquement sur la place, les derniers rayons du soleil éclairaient cette scène de licence militaire qui se passait sous les yeux mêmes des officiers, dont les armes étincelantes et le riche costume trahissaient çà et là la présence.

La petite troupe s'arrêta, ainsi placée dans l'ombre que projetaient les murailles d'enceinte; elle assistait à ces actes d'indiscipline, elle voyait tout sans être vue. Quatre baltadjis, ou porte-hache, et un tchaouch se tenaient à l'écart et composaient l'escorte. Les baltadjis étaient revêtus d'une épaisse cotte de mailles; un bonnet pointu surmonté d'un bonnet noir encadrait leur mâle figure; ils avaient pour armes de longs sabres recourbés, la hache et le kandjiar. Leur tenue sévère contrastait vivement avec le fastueux étalage des janissaires, les gardes du corps du sultan. Le tchaouch qui les accompagnait était un huissier des appartements, il portait suspendu à son épaule un arc de bois d'ébène, et quelques flèches longues, pesantes et acérées. A quelques pas, deux personnages s'entretenaient avec vivacité. L'un surtout, le plus jeune, paraissait en proie à la plus violente colère. Quoiqu'il fût d'une

taille un peu au-dessus de la moyenne, son corps, vigoureusement constitué, annonçait une force athlétique. Il portait un selimi, bonnet arrondi, entièrement caché sous le châle qui l'entoure de ses plis nombreux; une barbe épaisse et noire encadrait son visage d'un teint olivâtre. La terreur s'échappait de son regard sinistre, et la colère qui l'agitait creusait sur son vaste front des rides profondes. Il fit un signe au tchaouch, qui accourut d'un air humble, se prosterna et lui présenta l'arc d'ébène. Au moment où le farouche inconnu l'arrachait convulsivement des mains de l'esclavage agenouillé, son compagnon se jeta au-devant de lui et le supplia de suspendre les effets de son juste ressentiment.

« Prends garde, s'écria-t-il. Les janissaires sont orgueilleux, irritables, indisciplinés, ils peuvent méconnaître la majesté de ton nom; et, s'ils se jetaient sur nous, une mort sans gloire serait notre partage. Nous sommes six contre cinq cents.

— Malheur à eux! répondit sourdement le jeune homme. Ne vois-tu pas qu'ils bravent impunément mes ordres? A la porte de mon palais, ils insultent à ma suprême volonté!

— Sultan Mourad, souviens-toi du meurtre de ton grand vizir Hafiz-Pacha; sans pitié pour un pauvre vieillard, ils l'ont massacré jusqu'au pied de ton trône.

— Infâmes assassins! qui ne craignez ni Allah ni le prophète, si le ciel le permet vous éprouverez aujourd'hui ma terrible vengeance! Moussa-Tchélébi, cesse

d'arrêter mon bras ; dussé-je périr, je châtierai ces esclaves, qui ont porté jusque sur leur maître des mains insolentes ! »

Le sultan Mourad banda l'arc, dont le poids énorme aurait lassé les efforts du plus robuste. Khamel y glissa une flèche, et chercha une victime. Il arrêta son point de mire sur un aga des janissaires, jeune homme au brillant uniforme, qui suivait d'un œil rêveur les nuages de fumée qu'il exhalait d'un tchibouck en bois de rose. La flèche siffla, un corps tomba pesamment. Ce corps, frappé à mort en plein cœur, était celui du jeune aga. Le tchaouch se dirigea vers le cadavre, trancha la tête d'un coup de sabre et la cloua avec la flèche à la porte de l'Eski-Séraï en criant à trois reprises : « Ainsi punit le sultan Mourad ! » Ces sinistres paroles déjà bien connues dans la ville, où l'approche du prince redouté mettait les sujets en fuite, répandirent d'abord la consternation dans le camp des janissaires. Personne n'ignorait que le sultan punissait de mort la plus légère infraction à ses ordres, et que le cheïkh-ul-Islam lui-même, ce sultan de la vraie foi, n'aurait pu sauver celui qui, à tort ou à raison, réveillait la terrible colère de ce tigre affamé de carnage. On racontait avec terreur que toutes les nuits il s'échappait du harem, et que, parcourant les rues, le cimeterre à la main, il tuait tous ceux qu'il rencontrait; qu'il avait, dans un voyage à Andrinople, fait assommer à coups de marteaux trente derviches pour avoir effrayé son cheval par leurs cris de bienvenue. On ajoutait encore que ce despote, renouvelant les sanglantes ordonnances

du sultan Ahmed, son père, avait condamné aux plus cruels supplices les fumeurs d'opium et de tabac, ainsi que les personnes ivres, et même celles dont l'haleine sentait encore le vin.

Mais bientôt l'effroi des janissaires fit place à cette insolente hardiesse qui leur était habituelle; des rumeurs d'indignation accueillirent les paroles du tchaouch; déjà l'on courait aux armes, on criait vengeance, la révolte allait éclater, lorsqu'une troupe nombreuse de schlidars, dévoués au sultan, cerna la place, interdit les issues, et apaisa par enchantement cette meute de loups prêts à mordre. Les principaux officiers furent arrêtés sous les yeux de Mourad, qui contemplait cette scène avec une joie farouche. Quand le silence fut rentré dans le camp et que le sultan eut jeté un regard de haine satisfaite sur les têtes des coupables que le bourreau achevait de clouer à la porte du vieux sérail, il se retira avec son escorte dans la direction du faubourg de Péra en murmurant :

« Maudits ! je n'en ai pas fini avec vous. Les vengeances peuvent blanchir, mais elles ne vieillissent jamais. »

En 1633, quelque temps avant le jour où nous commençons cette histoire, Mourad IV (que Racine nomme Amurat dans sa tragédie française de *Bajazet*) célébrait par des fêtes magnifiques la naissance de son premier fils. Un incendie violent éclata dans Constantinople et consuma une partie de la ville. Le sultan ordonna la suppression de tous les cafés, rendez-vous habituels des mécontents et des turbulents janissaires, et défen-

dit, sous peine de mort, l'usage du vin, du tabac et de l'opium. Des rapports secrets lui avaient dénoncé la désobéissance ouverte des janissaires ; aussi sa fureur était-elle grande et jura-t-il par les quatre Mahsafs de tirer des rebelles une prompte et éclatante vengeance. La terreur de son nom s'était accrue à ce point, qu'il put assister à l'exécution des coupables sans être inquiété lui-même.

Les premières étoiles illuminaient le ciel quand Mourad et son favori le schlidar Moussa-Pacha atteignirent une des sept collines, sur lesquelles est assise, comme Rome, l'antique Byzance. De cette hauteur l'œil embrasse le plus merveilleux panorama qu'il soit possible à un poëte d'imaginer : les rives de Scutari, de Chalcédoine; les îles des princes, et à l'horizon, comme un géant brumeux, l'Olympe de Bithynie; puis l'ouverture du Bosphore dans la mer de Marmara, toute la ville qui s'étage de colline en colline avec ses tours, ses dômes, ses minarets, ses innombrables monuments; enfin le port et ses mille vaisseaux. Ce lieu était consacré à la sépulture des ghiaours, c'est-à-dire des Francs, des Grecs et des Arméniens. On l'appelle le Champ des Morts. Malgré cette destination funèbre, c'était le rendez-vous des oisifs du faubourg de Péra. Lorsque la petite troupe fut aperçue, une subite épouvante s'empara des promeneurs, qui se dispersèrent à son approche comme les timides colombes au bruit des ailes du vautour. Le sultan remarqua le vide qui se faisait autour de lui; un sourire amer plissa ses lèvres, son front se creusa; et, quoiqu'il n'eût alors que vingt-

quatre ans, il paraissait vieux et dévasté avant l'âge.

Je ne rencontrerai donc pas un homme? se demanda-t-il. Il promena sur le champ des morts un long regard; on eût dit qu'il interrogeait les cyprès et les tombes pour savoir si c'était là réellement que s'étaient réfugiés les hommes de cœur; sombre et pensif, le sultan s'absorbait dans une muette contemplation. La nature avait-elle repris quelque empire sur cette âme de roche, plus profonde que les sept abîmes de l'enfer, plus inaccessible aux émotions tendres que la Kaaba aux regards indiscrets du profane? ou bien se prenait-il à songer en présence de la mort à cette longue traînée de sang qui, partout, avait marqué l'empreinte de ses pas, aux cent mille victimes qui se lèveraient pour déposer contre lui au jour du jugement dernier? Tout à coup Mourad redressa la tête; la brise du golfe lui apportait les notes confuses d'une chanson. La tristesse, le remords peut-être, rongeaient son âme; et, près de lui, on se livrait à la joie, on chantait! Le sultan jette autour de lui un œil chargé d'éclairs. Il ne voit rien que les marbres épars et les corbeilles de fleurs sur les tombes, rien que la solitude. Il n'entend plus rien que la mer qui caresse la plage dorée, les pigeons qui roucoulent, les soupirs du vent à travers les cyprès. Il doute, le favori s'apprête même à dissiper son erreur... Mais Mourad a bondi comme un tigre blessé : l'insolent refrain est revenu frapper ses oreilles.

« C'est une chanson grecque, dit Moussa.

— La soirée sera bonne, répond le prince la prunelle sanglante, les dents serrées... Encore une flèche!

Quand le maître est triste, l'esclave doit ramper à ses pieds. »

Il courut, plutôt qu'il ne marcha, dans la direction du chant. Au détour d'un sentier, un spectacle inattendu s'offrit à ses yeux. Trois femmes qu'il était facile de distinguer à leurs vêtements blancs se tenaient immobiles auprès d'un kiosque à demi caché par un massif de cyprès. L'une d'elles était debout : ses longs voiles flottaient derrière elle, gonflés par une faible brise. Elle levait les mains vers le ciel, ses beaux regards noyés de douces larmes semblaient adresser à Dieu une muette, mais éloquente prière; et ses traits, qu'un musulman auraient comparés aux pâles rayons de la lune, ses traits respiraient un mélange d'espérance et de tristesse qui commandait le respect et arrêtait l'indiscrétion. Effleurant ainsi ce tertre tumulaire, dans cette attitude suppliante, un poëte chrétien l'eût prise pour un ange exilé qui se souvient des cieux. Ses deux compagnes étaient accroupies sur leurs genoux; et, au mouvement de leurs lèvres, il était aisé de reconnaître qu'elles marmottaient quelque prière. Ce groupe de femmes se détachait nettement dans l'ombrage noirâtre des cyprès, illuminé par une douce clarté. L'étonnement suspendit un instant le courroux du sultan Mourad. Il s'arrêta et se laissa aller à contempler avec un trouble mêlé de superstition cette belle statue de la douleur.

« C'est la Grecque d'Eïoub, murmura le favori. Je reconnais ces vieilles esclaves arméniennes. »

Le sultan n'entendit pas, la jeune Grecque avait re-

pris son chant monotone : c'était une sorte d'improvisation funèbre, telle que les femmes chrétiennes de ce pays ont coutume d'en prononcer sur la tombe d'un parent ou d'un ami.

« Adieu, mes frères ! dit-elle, adieu, ma mère ! adieu, mon père !

« Vous tous que j'ai appris à aimer, vous qui protégiez ma faiblesse, vous qui me préserviez des insultes de l'infidèle, adieu !

« Dieu, qui reçoit tous les soirs ma prière, vous vengera. »

La belle inconnue laissa échapper à ces mots un torrent de larmes, et, après avoir répandu quelques fleurs nouvelles, reprit le chemin de Péra, suivie des deux vieilles Arméniennes.

A peine avait-elle fait quelques pas dans la direction du sultan, que des inconnus se précipitent sur elle, la pressent, la bâillonnent et la soulèvent dans leurs bras; les deux esclaves vont appeler au secours ; mais les ravisseurs, sans doute habitués à ces coups de main, se sont emparés d'elles, les ont promptement liées dos à dos, et, pour paralyser tout à fait leur bonne volonté, ils font luire dans l'ombre la lame d'un poignard. L'attaque a été si brusque, si imprévue, que pas un cri n'a troublé la solitude des morts ; tout s'est passé en moins de temps qu'il ne faut pour le raconter. Le sultan et son favori étaient immobiles de stupeur, étourdis de l'audace avec laquelle on avait commis cet enlèvement sous leurs yeux. Mais, à la vue du tarbouch qui servait de coiffure aux ravisseurs, Mourad les reconnut et

poussa un sourd mugissement. Le tarbouch était le bonnet des janissaires ; un large pan de feutre tombant sur l'épaule servait à les distinguer.

Mourad saisit aussitôt son arc, ses flèches... Le châtiment vole sur l'aile de la vengeance. Deux soldats mortellement atteints arrosent la terre de leur sang, qui s'échappe à grands flots. Les autres cherchent à quel agresseur ils ont affaire, ils hésitent... et cette hésitation devient la cause de leur perte. Mourad bondit sur eux en agitant son cimeterre. Sa fureur ne connaît plus de bornes; à chaque éclair de l'arme terrible tombe un ennemi. L'arme a brillé trois fois... Le sultan n'avait pas oublié que son despotisme s'était plus d'une fois brisé contre celui des janissaires ; s'il ne réussissait pas à étouffer entièremeut en eux l'esprit de révolte, il cédait avec joie à son ressentiment quand il les trouvait en désobéissance avec la loi...

II

Le combat avait fini faute de combattants. Resté seul au milieu des mourants et des blessés, le sultan Mourad ordonna à ses fidèles baltadjis de détacher les Arméniennes, que cette scène avaient glacées d'effroi. Quant à lui, il courut à la belle Grecque, ôta son bâillon, releva son voile, la prit dans ses bras nerveux et la posa bien doucement sur l'herbe, à quelques pas du champ de bataille ensanglanté. Qu'elle est belle! L'épouvante a décoloré ses joues, pâli ses lèvres, fermé ses longs cils d'ébène. Elle est là, froide, inanimée, dans

les bras du jeune prince; elle livre à ses ardentes prunelles des trésors de beauté, de perfection pudique; ses mains, qu'elle porte avec force sur son sein virginal, ont le contact du marbre. C'est un cadavre qu'il faut rendre aux baisers de la terre. Mourad, que les banales voluptés du harem ont blasé de bonne heure, sent pourtant tressaillir son cœur, battre sa poitrine, s'enflammer son regard. Au seul attouchement de cette chaste existence qui semble interrompue, il éprouve mille sensations nouvelles; il se trouble, il craint déjà le réveil, comme s'il se sentait coupable d'avoir profané tant d'innocence. Mais un soupir s'échappe, le sang afflue aux lèvres, les paupières s'entr'ouvrent... Elle va s'effrayer encore de la présence d'un musulman... Que lui dire? Mourad cherche une excuse, lui, le maître du monde, il veut se faire pardonner d'une esclave, d'une chrétienne! La vie revient tout à fait; avec elle le souvenir. La timide enfant se soulève, écarte les belles grappes de cheveux qui s'échappent en désordre, regarde son sauveur...

Elle sourit, lui jette un regard inexprimable; puis, avec un mouvement plein d'une pudique reconnaissance, elle prend les mains du jeune homme et les pose sur son front incliné. Elle semble se mettre à l'abri d'un nouveau danger, et réclamer pour l'appui de sa faiblesse cette bénédiction paternelle qui lui manque chaque soir. Mourad ne sait que répondre; ses odalisques ne l'ont pas habitué à ces façons timides, à ces regards qui remercient avec tant d'expression, à ces gestes pleins de grâce qui disent si bien tant de choses.

Cet abandon de l'innocence le surprend, le charme, le trouble tout à la fois; il n'ose faire un mouvement, car il croit vivre dans un rêve; près de cet enfant qui implore sa protection, il sent mollir son cœur d'acier, comme la terre tressaille sous son manteau de glace aux premières caresses du printemps.

Soudain la jeune fille poussa un cri; elle joint les mains, ses yeux se fixent avec effroi sur les bras de Mourad.

« Vous êtes blessé ! » dit-elle.

En effet, quelques gouttes de sang perlaient sur le bras du jeune prince, le poignard d'un janissaire avait ouvert la manche de sa veste et effleuré la chair. A son tour! Mourad sourit, prêt à s'écrier qu'il donnerait tout le sang de ses veines pour sauver encore la gracieuse enfant... Mais celle-ci devine, et, alerte comme la pensée, elle déchire un coin de son voile, fait de longues bandelettes, étanche le sang, et, avant que le jeune homme eût eu le temps de s'y opposer, avec la dextérité d'un médecin consommé, elle a rafraîchi et bandé la blessure. Mourad se laisse aller, il ne réfléchit plus, il regarde, il ne sait ce qu'il doit le plus admirer chez cette étrange fille, — ou sa personne qui renferme assurément les trente perfections réservées aux seules houris de Mahomet, ou cette pudeur, cette charité chrétiennes, inconnues des femmes musulmanes. L'arrivée des vieilles esclaves interrompit cette scène où deux cœurs battaient peut-être à l'unisson, sans avoir échangé une seule parole.

La jeune grecque se leva. Mourad, arraché à son

adoration muette, cueillit auprès de lui une rose sauvage et la lui présenta en murmurant :

« Voici un souvenir.

— Je m'appelle Miriam, comme la vierge du ciel, dit-elle toute rougissante.

— Tout à l'heure, quand tu priais, j'ai entendu les adieux que tu adressais à la tombe...

— Je viens les renouveler chaque soir. C'est un vœu que j'ai fait depuis la mort de tous les miens.

— Tu es donc seule au monde?

— Oui, là-bas dans le quartier d'Eïoub, où j'habite. Mais ici, je viens comme autrefois m'entretenir avec ma famille : je prie et j'espère. Il me semble que ceux que j'aime sont là, autour de moi, qu'ils m'écoutent, et alors je ne suis plus orpheline.

— Le malheur t'a frappée bien jeune!

— Dis plutôt : un lâche tyran.

— Explique-toi. Je suis jeune, hardi, j'ai quelque influence au sérail; pour te venger, mon courage ne reculera devant aucun obstacle... Parle donc, et tes ennemis, seraient-ils nombreux comme les sables de la mer, puissants comme les pachas du sultan, mon bras saura les atteindre.

— Tous tes efforts me rendront-ils ceux qui dorment sous la terre? Laisse là le soin de ma vengeance... Je l'ai remise à Dieu. Quant à mon histoire, la voici : elle est courte, mais terrible. »

Miriam marchait en avant avec Mourad, suivie à quelque distance des deux vieilles femmes. Moussa et les baltadjis se montraient assez loin, plutôt pour sur-

veiller et au besoin prêter assistance au sultan que pour lui servir d'escorte. On avait quitté le champ des morts, et Mourad, sous l'influence d'une secrète détermination, dirigeait sa marche à travers le faubourg de Péra, du côté d'Eski-Seraï.

« J'ai seize ans, commença la jeune Grecque, je suis née à Skyros; aussi loin que je peux remonter dans le passé, il me souvient d'une scène terrible, prélude de tous mes malheurs. Mon père, qui était un djezral distingué, voulut tenter la fortune en allant exercer sa profession à C. P. Nous nous embarquâmes sur une tartane de passage qui faisait voile pour Scutari. Une tempête s'éleva. Le navire, battu par les vagues déchaînées, menaçait de se briser sur les écueils. Nous devions courir un bien grand danger, puisque le capitaine abandonna son poste et donna ainsi un dangereux exemple aux matelots. Jamais impression plus profonde ne s'est gravée en mon esprit. Je vois encore le ciel noir, l'éclair qui aveugle, les flots qui tourbillonnent; je vois l'équipage consterné jetant de notre côté un coup d'œil sinistre.

« Affreuse nuit! Ma mère invoquait la Vierge. Pressés autour d'elle, moi et mes trois frères, répétions machinalement ses prières. Un matelot nous désigna du doigt; ce geste suffit pour ameuter les stupides musulmans contre nous. Ils nous entourent en poussant des clameurs de vengeance. Déjà les sabres, les poignards, sortent du fourreau; nous allons expier, à titre de ghiaours, notre présence, qui, seule, a déchaîné sur le vaisseau la furie des éléments... Ce n'est pas assez que

le ciel suspende la foudre sur nos têtes, que la mer entr'ouvre ses abîmes sous nos pieds, nous sommes encore en butte à la folie des hommes. La mort est partout. Soudain le ciel se dégage, la mer s'apaise; par un de ces caprices familiers à ce climat, la tourmente cesse, et le péril s'éloigne de nous. Ma famille s'établit dans cette ville auprès de la mosquée d'Eïoub, par une faveur spéciale du grand vizir Hafiz, auquel mon père sauva la vie. Ce généreux vieillard nous protégea jusqu'à sa mort. Mais, depuis cette époque, le malheur entra dans notre maison. Un soir, mon père heurta un cadavre devant la mosquée. Dans l'espérance de le rappeler à la vie, il le fit enlever par ses esclaves. Vaine espérance ! une flèche traversait le cœur, la mort avait été instantanée. Quand on examina de plus près ce cadavre, on reconnut ma mère. J'avais trois frères, jeunes et hardis, ils cueillaient déjà les palmes de l'avenir. Pendant qu'ils s'exerçaient au djerid, à l'atmeïdane, un homme défia l'aîné, Christodoulos. Celui-ci sortit vainqueur de la lutte; mais ce triomphe lui coûta cher. Des soldats, excités par son adversaire, se jetèrent sur lui et le mirent en pièces. Mes deux frères subirent le même sort en voulant lui porter secours. Enfin, il y a quelques semaines, mon père, que tant de coups avaient affaibli, fut appelé au sérail. Accusé de fumer de l'opium, il fut fouillé à l'instant. Il en avait dans sa ceinture une petite fiole qu'il avait prescrit à un de ses malades. Pris en flagrant délit de désobéissance avec les lois du sultan, il lui fut impossible de se disculper. « Si c'est un remède, bois, criait son bour-

reau; tu n'as sans doute rien à craindre. » Mon père but. Il vécut encore deux heures avec un volcan dans les entrailles. Ces deux heures, la victime les employa à jouer aux échecs; c'était un raffinement de barbarie de son meurtrier. Voilà comment je suis devenue orpheline. »

Miriam s'arrêta; ses sanglots l'étouffaient. Quand elle eut laissé un libre cours à sa douleur, elle reprit d'un ton plus sombre, en prenant Mourad à partie :

« Veux-tu maintenant te charger du poids de ma vengeance? Est-il trop lourd pour ton courage? ou plutôt n'ai-je pas raison d'en remettre l'exécution à Dieu, dont la justice est patiente, mais certaine? car le coupable est puissant et redouté. Les remords seuls peuvent l'atteindre. L'assassin de ma mère, de mes frères, de mon père, c'est un fils de la race d'Osman, c'est le sultan Mourad. Ainsi, je le désigne à tes malédictions. »

Mourad avait écouté ce récit les sourcils froncés, la tête pendante. Un moment la rage tordit son cœur, il se demanda pourquoi lui, le maître terrible, il n'écrasait pas sous sa colère cette esclave qui le maudissait. Mais Miriam avait une voix tour à tour si harmonieuse, si vibrante, si expressive, qu'il aurait mieux aimé se condamner au supplice d'entendre de cette bouche divine le récit de toutes ses sanglantes folies, plutôt que de la réduire au silence. Quand il eut recouvré un peu de calme, quand il crut que ses réponses ne trahiraient pas les remords qu'elle avait déjà allumés dans son âme :

« O Miriam ! lui dit-il, rends grâce à Dieu de notre rencontre. Tes malheurs sont finis, et demain s'élèvera pour toi l'aube d'un jour radieux. Voici ma demeure. Entre sans crainte, tu y trouveras ma mère, qui sera aussi la tienne. Par les mânes de tous ceux que tu aimais et qui reposent au champ des morts, je jure de ne pas offenser tes yeux jusqu'à ce que j'aie fait pénétrer le repentir dans le cœur du sultan Mourad. »

La petite porte de l'Eski-Seraï s'ouvrit; Miriam hésita, mais son compagnon supplia; elle se rendit. N'y avait-il pas déjà un peu d'amour entre cette enfant de seize ans, naïve et confiante, et ce jeune sauveur dont l'audace et la mélancolie l'avaient charmée ?

Le jeune sultan s'éloigna avec son escorte. Il était gai, alerte; de sombres images ne troublaient plus son âme. Il ne jetait plus sur les rares passants des regards farouches; enfin, — signe d'une distraction bien grande ou d'un retour à des idées plus généreuses, — il avait complétement oublié que le tchaouch marchât derrière lui porteur de ses soudaines vengeances, l'arc et les flèches.

Mourad aimait.

Il suivait depuis longtemps la cour d'enceinte qui ferme aux profanes l'accès du Vieux-Sérail, lorsqu'il trébucha contre une masse informe que l'obscurité empêchait de distinguer. Un soldat s'approcha avec une lanterne et éclaira l'obstacle qui avait arrêté Mourad.

C'était une forme humaine, qu'on remit, tant bien que mal, sur ses pieds.

Décidément cette nuit était, comme celle d'Haroun-al-Raschid, une nuit aux aventures.

L'homme, avons-nous dit, fut replacé en équilibre; le premier remercîment qu'il adressa aux soldats fut une abominable injure, qui alla réveiller la colère assoupie dans le cœur du sultan. Alors Mourad s'aperçut que sa première rencontre était un ivrogne.

« Qu'on le saisisse! s'écria-t-il d'une voix terrible, et qu'on lui coupe la tête! »

L'ivrogne ne s'inquiéta nullement de cet arrêt de mort. Il poussa un rire bruyant, et, s'adressant à Mourad lui-même :

« C'est impossible, dit-il avec un beau sang-froid.

— Tu vas en juger par tes yeux. Approche, esclave. »

Le tchaouch s'approcha et dégaîna son cimeterre.

« On ne coupe pas la tête au sultan, et le sultan, c'est moi, » reprit majestueusement l'ivrogne.

Stupéfait de tant d'audace, Mourad n'en croyait pas ses oreilles. L'inconnu poursuivit :

« Je m'appelle Békri-Moustapha. Dieu m'a nommé commandeur des croyants; tous les rois de la terre courbent la tête devant mon trône, m'apportent des tributs, m'adorent comme c'est le devoir à l'esclave d'adorer son maître. J'ai des richesses incalculables; les diamants de ma couronne sont plus gros que les œufs d'une autruche; Salomon m'a doté de sa puissance magique : il m'a enseigné des paroles pour évoquer les génies, pour apercevoir les trésors cachés, pour lire dans le cœur humain, pour être enfin ce que

je suis devenu, — le plus sage et le plus heureux des mortels. »

Cette folie amusa Mourad. D'ailleurs, nous avons fait remarquer qu'il avait beaucoup de dispositions à la gaieté et à la bienveillance depuis qu'il avait quitté la jeune Miriam.

« Je m'incline devant ta souveraine majesté, dit-il à l'héritier de Salomon, et je reconnais que, si tu occupes effectivement le rang dont tu te vantes, je ne suis à côté de toi qu'un bien pauvre compagnon.

— Parle, vermisseau; je te dispense de m'adorer et de courber ton front dans la poussière.

— Insolent! s'écria le favori Moussa, qui leva un poignard sur l'ivrogne. Ne vois-tu pas que tu outrages la divine patience d'un fils d'Osman, de notre glorieux padischah?

— Ah! ah! répondit Békri sans sourciller, tu es le petit Mourad? Le bruit de tes exploits est venu chatouiller mes oreilles. Eh bien! je suis enchanté de notre rencontre; si tu veux, nous ferons un marché ensemble.

— Lequel? demanda Mourad.

— J'ai toujours eu envie d'établir le siége de mon empire à Constantinople; puisque je te trouve, il faut que je me passe cette fantaisie. J'achète ta capitale. »

Cette fois, le sultan se mit à rire de bon cœur. Le bouillant favori rengaîna son poignard et s'empressa d'imiter l'hilarité du sultan. Le tchaouch fit comme le favori. D'écho en écho, l'éclat de rire passa aux lèvres des soldats, qui prirent modèle sur le tchaouch.

« Voici les conditions du marché, » reprit l'ivrogne.

Le sultan suspendit son accès de gaieté. Il fit un geste : à l'instant, soldats tchaouch et favori devinrent muets comme des poissons.

« J'écoute, dit Mourad.

— Je te donnerai mes joyaux les plus précieux, ceux que toute créature cherche et ne rencontre jamais : je te donnerai la sagesse et le bonheur. En échange, je serai maître de Stamboul, la reine des villes, la capitale du monde, la forteresse de l'Islam.

— C'est affaire conclue, ajouta le sultan. Mais quelle garantie me répondra de la véracité de tes promesses ?

— Ma tête.

— Tchaouch, dit Mourad en se tournant vers l'esclave, mène cet homme au sérail, donne-lui mon plus bel appartement, fais-le traiter comme moi-même..... Demain, tu lui répéteras quel enjeu il a mis lui-même à l'exécution du marché ; si c'est un menteur, tu lui trancheras la tête. »

III

La belle Grecque achevait sa simple et élégante toilette. Elle se mirait naïvement dans une petite glace de Venise ; sans doute elle remerciait Dieu qui donne l'innocence, cette fleur de l'âme, — et aussi la beauté, — cette fleur du corps. Les deux Arméniennes, penchées sur elle, corrigeaient çà et là quelques détails d'ajustement.

Quand elle sortit de leurs mains, rayonnante comme

l'étoile du matin, un esclave noir marcha devant elle et la conduisit en silence chez la prétendue mère du sultan, c'est-à-dire auprès du sultan lui-même.

Miriam ignorait encore qu'elle eût accepté l'hospitalité du prince, de l'oppresseur de sa famille, de celui sur qui elle appelait les vengeances célestes.

Laissée seule avec Mourad, elle manifesta son étonnement et voulut retourner sur ses pas. Celui-ci s'empressa auprès d'elle et lui dit, la main sur son cœur :

« O Miriam! rassure-toi. N'as-tu point confiance en ton sauveur ?

— Je croyais être introduite auprès de ta mère.

— Ma mère... est au bain, » répondit le sultan avec quelque embarras.

Un long silence succéda à ce mensonge. — Silence embarrassant pour cette jeune fille, qui se soupçonnait vaguement en présence d'un aveu d'amour, et pour ce jeune homme, qui ouvrait pour la première fois son âme à l'amour chaste, vrai, senti, à l'amour chrétien.

Enfin ce fut lui qui rompit la glace : il prit la main de la Grecque, à peine effleura-t-il ses doigts, la mena dans une galerie, et là, soulevant un coin des draperies épaisses, il lui montra du geste la ville musulmane qui s'allongeait au soleil, faisant étinceler l'or de ses mille coupoles.

« Sainte Vierge! » fit l'enfant en frappant des mains, pour témoigner son admiration naïve.

Et, les yeux grands ouverts, elle regardait; sa vie était passée dans ses yeux.

Elle regardait Constantinople, la seule fourmilière d'hommes qu'on ne se lasserait jamais de voir.

Elle regardait les quartiers qui s'étageaient, les palais d'architecture bizarre, les colonnes innombrables, les dômes et les minarets des mosquées ; elle regardait les sept collines qui font de Stamboul une seconde Rome ; elle regardait le golfe aux flots bleus, les kaïcks rasant l'eau plus vite que l'alcyon, les maisons et les vaisseaux qui semblaient se confondre ; elle regardait le ciel si doux, le soleil si bienfaisant, les campagnes si fleuries et les hommes de ce paradis, farouches démons dont l'aspect la glaçait d'effroi et lui faisait rechercher instinctivement la protection de son jeune sauveur.

« N'est-ce pas qu'un pareil spectacle est un bienfait d'Allah ? hasarda le sultan ; et qu'il doit être heureux entre tous, celui qui est le premier sur cette terre favorisée ?

— Le bonheur visite rarement l'ambition.

— Heureux, reprit Mourad avec vivacité, s'il peut partager la puissance avec sa bien-aimée ; s'il met son unique ambition à satisfaire ses caprices, s'il la fait maîtresse de son cœur comme il s'est fait le maître de l'empire ! Heureux celui-là qui, arrivé au faîte des honneurs, n'est pas isolé sur son trône, et qui possède à ses côtés un bon génie, une femme qui aime, non pas ses richesses ou son pouvoir, mais lui-même !

— Pourquoi ces souhaits inutiles ? Laisse à ce tigre altéré de sang qui s'appelle Mourad, et son trône où

l'enfer s'assoit avec lui, et sa solitude où les remords le poursuivent et le rongent. »

Mourad continua avec mélancolie :

« Tu n'as jamais vu Mourad?

— Non.

— Et pourtant tu le maudis; eh bien ! moi qui l'approche quelquefois, je vais te le faire connaître. Ce tigre... comme tu l'appelles... ce tigre est plein de jeunesse et de bons sentiments. L'une, on l'a usée dans les débauches du harem; on a pris un soin cruel à comprimer l'élan des autres. On dit qu'il est farouche, que la vue du sang le réjouit, qu'il se plaît dans les massacres... Toi-même tu le compares à une bête féroce... Ah ! qui le saura mieux que moi? Mourad n'a pas le cœur mauvais; s'il avait eu une mère bonne et tendre, il aurait brillé par les vertus; s'il eût eu des amis, non des flatteurs, il saurait quels sont les véritables intérêts d'un prince; si quelqu'un l'eût jamais aimé, il n'eût pas été sourd aux accents de la clémence. Toi qui le maudis, t'es-tu demandé s'il souffrait? t'es-tu demandé s'il n'était pas seul, toujours seul avec la majesté, seul avec les dégoûts de sa puissance, seul au milieu des fourbes, des lâches, des ambitieux et des hypocrites, seul quand là, dans cette ville immense, pas un raya, pas une créature, quels que soient ses misères et son abandon, n'est aussi misérable et aussi abandonné que son maître redouté? Pour arriver jusqu'à lui, le padischah, le successeur de Mahomet, le sultan enfin, sais-tu qu'il y a un monde à franchir? Le matelot qui étale au soleil ses membres fatigués est plus

heureux que Mourad dans son palais gardé par cent mille soldats. Miriam, crois-moi : plains-le, cet esclave couronné qui n'a d'autre volonté que celle du meurtre, qui ne règne qu'à la condition d'être toujours impitoyable. »

La jeune Grecque, étonnée sans doute d'avoir écouté un si long et si ardent plaidoyer en faveur de l'assassin de sa famille, garda le silence.

Les portes de la salle s'ouvrirent tout à coup, et, malgré les regards irrités de Mourad, celui qui s'était décoré du titre pompeux d'empereur du sultan, Békri l'ivrogne, s'avança en chancelant.

« Je tiens toujours le marché, dit-il ; j'ai là de quoi payer ton trône, ta capitale, et toi-même si tu veux te vendre. »

Ces mots furent une révélation pour Miriam. Dès lors elle comprit tout, et le déguisement et le plaidoyer chaleureux de Mourad.

« Tu m'as trompée, dit-elle en s'adressant au jeune homme. Adieu, bientôt tu connaîtras ma vengeance. »

Mais il n'y avait dans cet adieu ni colère ni mépris. Elle avait parlé les yeux baissés, le front pâle, le cœur serré par une douleur secrète... Ce n'était pas là le ton d'une femme qui veut se venger.

Pourtand Mourad tressaillit à cette voix qui semblait appeler sur lui la main de Dieu. Il aurait bravé les reproches, il se demandait avec effroi ce que renfermait de malheurs cette résolution triste et calme de jeune fille.

Il voulut supplier... Elle l'arrêta du geste, et se retira à pas lents.

Le sultan, foudroyé, n'osa pas se justifier de nouveau. Il tomba dans une rêverie profonde. Le bruit des paroles que lui adressait Békri le réveilla de cet engourdissement de l'esprit :

« Tu me fais attendre, s'écriait l'ivrogne d'une voix arrogante. Maintenant que je consens à te débarrasser de tes ennemis royaux, tu hésites à conclure le marché? ne te souvient-il plus que je t'ai promis les deux talismans de Salomon, qui en firent un prince si heureux durant toute sa vie. Tiens, sultan Mourad, prends ceci : il y a au fond sagesse et oubli. »

Békri présenta à Mourad une coupe remplie jusqu'au bord d'un vin délicieux.

Sans savoir ce qu'il faisait, Mourad but. Oui, certes! ce breuvage défendu par le prophète était fait d'oubli. Quand il apprit que Miriam, la seule femme qu'il eût aimée, avait été trouvée morte empoisonnée... le sultan se mit à rire bruyamment et demanda à Békri une seconde coupe.

Jusqu'à sa mort, qui arriva deux ans plus tard, Mourad n'eut pas d'autre amour que celui du vin, d'autre affaire que celle d'être ivre, d'autre favori que celui qu'il avait ramassé dans la boue.

Jamais il ne se souvint de Miriam, la belle Grecque d'Eïoub.

UNE COURONNE D'ÉPINES

Par une froide et grise matinée de décembre 1641, deux voyageurs débouchaient en même temps de la grande route de Deu, gros bourg situé sur le Rhin, vis-à-vis de Cologne. Tous deux étaient montés sur d'excellents chevaux de main et mis à la mode française. Inconnus l'un à l'autre, arrivés ensemble sur la berge, ils mirent pied à terre, et, après un rapide examen de leur personne, s'avancèrent l'un vers l'autre avec la même interrogation aux lèvres.

« Vous allez à Cologne?

— Monsieur, dit le plus âgé, — homme de haute taille, un peu voûté, basané, sec comme un parchemin et vêtu tout de noir, — monsieur, je vous ai déjà vu à Aix-la-Chapelle...

— Dans la grande salle de l'auberge des *Trois-Empereurs*, un bien mauvais gîte, interrompit l'autre. Vous avez bonne mémoire. Mais, si je ne me trompe, vous étiez chez l'ambassadeur d'Angleterre, à Bruxelles?

— Il y a huit jours. J'ai eu l'honneur de lui être recommandé par Sa Majesté la reine Henriette, j'étais porteur d'une lettre missive.

— Alors c'est bien vous que j'ai vu un soir, à Malines, en conférence particulière avec le nonce Fabio Chigi?

— Comment savez-vous?...

— Confidence pour confidence. Vous arrivez de France?

— Peut-être de plus loin.

— Et vous allez à Cologne?

— Vous devinez à merveille.

— Chez Ibach? »

Le vieillard se redressa, fit un pas en arrière et jeta sur son interlocuteur un coup d'œil défiant.

« Vous êtes curieux, monsieur, dit-il après un moment de silence : puisque vous paraissez si bien instruit de ce que j'ai fait jusqu'à présent, il n'appartient qu'à votre habileté de pénétrer le reste. »

Et il tourna le dos.

« A votre aise, fit l'autre en faisant un geste insouciant : seulement j'ai un avis à vous donner, un avis qui vous intéresse.

— Parlez.

— Vous êtes pressé de voir Cologne. Vous n'y arri-

verez qu'après moi. Voici le bac qui vient nous prendre. Vous aurez la bonté d'attendre un autre voyage. Je prétends passer seul et le premier. »

Le vieillard sourit de dédain à cette insolente parole.

« Allez, ajouta-t-il, c'est le privilége de l'orgueil de se complaire dans sa propre compagnie.

— Voilà une bien belle réponse pour un espion, pensa le gentilhomme. Me serais-je trompé ? »

Il tira son cheval par la bride et entra sur le bac; comme il l'avait exigé, il laissa son compagnon sur la rive et aborda seul à Cologne, où on le perdit de vue dans un inextricable fouillis de ruelles. Quelques heures plus tard, au même instant, les deux Français se présentaient encore ensemble au parloir d'une vieille maison du quatorzième siècle, à toit aigu, à tourelles et pignons, couverte d'ornements et d'arabesques, et déjà célèbre sous le nom de la maison Ibach.

« Par le diable ! s'écria le bouillant gentilhomme, c'est trop fort. A Bruxelles, à Malines, à Aix, passe, la rencontre pouvait encore s'expliquer : mais ici même !... Vous abusez du hasard, monsieur.

— Trêve d'insultes, répondit le vieillard. N'ai-je pas le droit de me plaindre aussi de votre entêtement à me suivre ? »

Le gentilhomme tira son épée, et, se plaçant devant la porte de la vieille maison :

« Alors au plus heureux ! Dégaînez, monsieur, ou, aussi vrai que je suis bon huguenot, je vous tue sans merci. »

La querelle fût devenue sanglante, aucun des deux antagonistes ne paraissant vouloir céder le terrain, sans l'apparition inattendue d'un personnage qui n'eut qu'à se montrer à une fenêtre pour y mettre fin tout à coup. C'était une femme enveloppée d'une mante et dont on ne pouvait distinguer les traits.

« Maudits Français ! s'écria-t-elle, ne pouvez-vous respecter mon repos et aller vous quereller sur le rempart? Prenez-vous la rue pour la place Royale ? »

Aux accents de cette voix aigre et impérieuse, les épées s'abaissèrent, les fronts se découvrirent ; chacun des adversaires s'inclina humblement.

« Brigitte, cria la vieille dame en laissant brusquement tomber le montant de la fenêtre, descends vite... ouvre la porte à ces dignes gentilshommes! Des nouvelles de France, ajouta-t-elle à voix basse. Je l'avais lu dans les astres, et les astres ne m'ont jamais menti. »

Aussitôt, avec une vivacité qu'on n'aurait pas soupçonnée chez une femme de cet âge (elle paraissait avoir soixante-dix ans), elle fit, comme on dit, la toilette de son pauvre logis ; puis, accablée par l'émotion, elle s'agenouilla pesamment sur un prie-Dieu, en agitant les grains d'un chapelet bénit et en marmottant des prières dans une langue étrangère.

La porte s'ouvrit. Brigitte, la servante, introduisit les deux Français et se retira. Sa maîtresse se leva, répondit à peine au salut profond des visiteurs et s'assit près de la fenêtre dans un antique fauteuil de chêne

sculpté, où se voyait encore l'écusson de quelques burgraves des bords du Rhin.

« Madame, dit le plus jeune Français en s'avançant avec la grâce d'un parfait courtisan, je viens déposer aux pieds de...

— Est-ce Marie Mariani que vous cherchez? interrompit vivement la vieille dame. C'est moi. Ne l'oubliez pas. Je ne suis plus autre chose sur la terre d'exil. Traitez-moi donc comme une bourgeoise de Cologne. Mais je vous ai déjà vu, monsieur, il y a quelques années. Qui êtes-vous?

— Madame, je me nomme du Clozel, j'appartenais à M. de Rohan, et j'ai eu l'honneur de venir, en son nom, vous porter l'hommage du parti huguenot. C'était à Bruxelles au palais de l'infante. Votre mémoire est un don du ciel.

— C'est cela : M. de Rohan est mort; avec lui s'est éteinte ma dernière espérance. Ils s'en vont tous, ceux qui m'aiment. Il y a quelques mois, en venant ici, j'ai reçu le dernier soupir du P. Suffren, mon confesseur depuis vingt ans. Il n'y a que mes ennemis qui sont immortels! »

Une toux opiniâtre lui coupa la parole. Elle devint pourpre, la respiration lui manquait, elle étouffait. Le vieux Français, qui s'était tenu à l'écart, s'avança aussitôt, tira de ses poches un flacon de cristal, en versa quelques gouttes sur les lèvres de la malade. Ce baume opéra sur-le-champ : la respiration revint, et toute trace de ce violent accès eut bientôt disparu.

« Moi aussi je m'en vais, dit madame Mariani. Ah ! ce cordial m'a remise comme par enchantement !

— C'est celui que j'ai composé pour votre usage à Saint-Germain, dit le vieillard.

— Vaultier ! s'écria la dame en reculant son siége. Vous ici ! Le tigre lâche-t-il sa proie ?

— Madame, le tigre m'a gardé douze ans. Voyez-vous ce qu'il a fait de moi ?

— Pauvre homme ! Nous avons bien souffert tous deux... Mais le moins à plaindre, Vaultier, c'est vous, qui dans votre prison avez au moins respiré l'air de la France.

— Le cardinal m'a fait appeler : il était à Rueil. « Monsieur, m'a-t-il dit, vous êtes libre ; allez à Cologne, si bon vous semble et si l'on veut de vous. Mais ne restez pas ici : la Bastille n'aime pas à perdre ses pensionnaires. » Bois-Robert, qui était présent, a beaucoup ri, Son Éminence a ri avec lui, et je suis sorti au moment où Monsieur, éclatant comme un soleil, montait les degrés du perron.

— Gaston ! dit la vieille dame ; lui, chez un pareil homme !

— C'est la réflexion que j'ai faite, madame, et je n'ai pu m'empêcher de lui jeter un douloureux regard ; sans doute il m'a compris, car, à peine avais-je gagné les dernières maisons du village, qu'un gentilhomme de la suite de Monsieur, Montrésor, je crois, m'aborda mystérieusement : « Son Altesse, m'a-t-il dit à l'oreille,

désire vous entretenir ce soir à l'auberge de *Saint-André*, soyez exact. »

— Monsieur ! interrompit la dame, l'ennemi acharné du cardinal ! C'est lui qui devait le tuer au siége de Corbie, de concert avec trois gentilshommes. Que se passe-t-il donc à Paris ?

— Le roi est brouillé avec Richelieu, et il a pris un nouveau favori. Rien que cela, répondit du Clozel.

— Richelieu en disgrâce ! vous ne le connaissez pas comme moi, jeune homme ; Richelieu ne tombera que pour mourir.

— Madame, je raconte et je n'explique pas. Le roi a fermé sa porte au cardinal, il a constamment refusé de le voir, il l'a laissé partir pour Narbonne sans lui faire le moindre adieu. De son côté, le cardinal, voyant son antichambre déserte, son petit lever réduit à Bois-Robert et à quelques solliciteurs affamés, en a pris un chagrin tel, qu'il est réellement malade ; il ne quitte plus le lit. On l'a porté, pour voyager, dans une vaste litière rouge, aussi grande qu'une chambre. C'est pis qu'une disgrâce, madame, c'est la mort qui s'approche.

— Ce nouveau favori qui gouverne le roi et l'État, quel est-il ?

— Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars. Un jeune homme ardent, brave, plein de haine contre le tout-puissant ministre.

— Et vous dites que le roi l'aime ?

— Ils ne se quittent pas, et chaque jour M. le

Grand [1] reçoit quelque marque nouvelle de la munificence royale.

— Louis aimer! murmura d'un ton amer la vieille dame, comme les égoïstes : jusqu'à ce qu'il soit las. Continuez, Vaultier, Vous avez vu Gaston?

— Le soir même, à l'auberge de *Saint-André*. Il entra, ses vêtements déchirés, l'épée sous le bras, sans chapeau. Plusieurs gentilshommes de sa maison l'accompagnaient, aussi débraillés que lui. « *Vive France!* cria Monsieur à tue-tête. Nous sommes vainqueurs! Le guet est rossé d'importance, et nous avons dévalisé trois bourgeois. — Corbleu! dit un malin petit homme, monseigneur n'a pas perdu sa soirée. — Bravo! Blot, reprit Monsieur. Allons souper; au dessert, tu nous chanteras la chanson : *Au tic-tac du couteau*, que tu as faite contre moi. »

Puis, m'avisant dans le coin de la salle où je m'étais retiré :

« Ah! ah! monsieur le médecin, ajouta-t-il, vous êtes homme de parole. Nous vous parlerons dans un instant. » Et toute la bande se rua dans une arrière-salle. Gaston en tête, bras-dessus bras-dessous avec Blot. Madame, il y avait douze ans que je n'avais vu ce prince : il n'est pas changé.

— Oui, insouciant et débauché, dit Marie Mariani. Son cœur vaut mieux que sa tête.

— J'ai attendu longtemps dans la salle de l'auberge.

[1] On appela d'abord M. d'Effiat M. de Grand, écuyer, puis après M. le Grand.

Le souper ne finissait pas, la chanson surtout. On a chansonné tout le monde depuis, Monsieur, qui était présent, jusqu'à madame de Ribaudon. Le cardinal n'a pas été épargné : les brocards pleuvaient sur lui. Enfin Monsieur vint à moi. « Vaultier, dit-il, je t'ai reconnu ce matin. Tu es dévoué à ta maîtresse; on a payé ton dévouement par douze ans de Bastille. Eh bien ! va trouver Henriette à Londres, elle te dira ce qu'il faut, et puis tu iras à Cologne ; tu m'entends ? à Cologne, où tu répéteras mes paroles à qui tu sais : « *Bientôt le royaume sera débarrassé de la robe rouge, et la route des Tuileries sera libre.* »

— Brave Gaston ! Il m'aime celui-là.

— Madame, j'ai suivi les ordres de Monsieur. J'ai couru à Londres, où la fièvre m'a retenu plus d'un mois. La reine Henriette m'a reçu avec la plus grande affabilité. Voici un coffret qu'elle m'a chargé de vous remettre. »

La vieille Mariani prit le coffret que lui présentait son médecin et l'ouvrit avec précipitation. — Les deux Français se tinrent discrètement à l'écart.

« Monsieur, dit tout bas du Clozel à son compagnon, veuillez excuser mon étourderie ; j'aurais été au désespoir d'avoir tué un serviteur aussi dévoué que vous.

— Vous m'avez pris pour un espion de l'Éminence?

— C'est vrai.

— J'ai eu le même soupçon à votre égard. Nous voilà dissuadés l'un et l'autre, partant quittes.

— Êtes-vous du parti de M. le Grand ?

— Je suis du parti qui me fera arriver où je veux aller.

— Alors vous êtes des nôtres. Que voulez-vous être?

— Médecin du roi.

— Vous aimez les honneurs. Mais c'est moins difficile que d'avoir une lieutenance aux gardes. La conspiration va bien. Monsieur est engagé, il ne peut s'en dédire. D'ailleurs, ce qu'il vous a dit...

— Bah! il était ivre. Prenez garde à Monsieur, jeune homme; il est fatal à ceux qu'il couvre de son nom. Souvenez-vous de Chalais et de Montmorency. »

Marie Mariani avait fini sa lecture. Mille pensées plissaient son front chargé d'années. La tête plongée dans sa main, elle réfléchissait.

C'était une femme étrange que cette vieille Marie Mariani! A Bruxelles, on l'avait reçue sous des arcs de triomphe; à Anvers, on avait envoyé au-devant d'elle les échevins portant sur un plat d'or les clefs de la ville; à Amsterdam, le stathouder lui avait donné un palais sur le grand canal, une suite de douze gentilshommes de la meilleure noblesse et tout l'appareil de la royauté; à Londres, son entrée fut le signal de mille réjouissances. Le roi Charles Ier vint à sa rencontre, et, chaque jour qu'elle passa en Angleterre, le trésorier de la couronne eut ordre de lui compter cent livres sterling; cette royale munificence dépassait grandement la pension mensuelle de douze mille livres d'or que faisait à Marie Mariani le roi d'Espagne.

De retour sur le continent, elle traversa les Pays-

Bas comme une bourgeoise, obscurément, sans faste, sans éclat; nul n'eut l'air de la reconnaître; elle s'arrêtait dans les petites villes et prenait sa couchée à l'auberge. De toute sa brillante escorte, elle n'avait plus qu'un vieux prêtre, qui mourut dans ses bras à Aix-la-Chapelle. Un jour du mois d'octobre, elle arriva à Cologne. A Trèves, on avait refusé de la recevoir; à Aix, on lui avait fait comprendre que sa présence était à peine tolérée; on la fuyait comme la peste. Elle était pauvre, sans ressources; une servante l'aidait en secret à vivre en sacrifiant ses économies : car les guinées d'Angleterre, les ducats de Hollande, les doublons d'Espagne, tout avait disparu.

Cependant Cologne ne voulut pas faire une tache à la réputation d'hospitalité qu'a méritée l'Allemagne. Sept compagnies de bourgeois en armes reçurent l'étrangère, et les canons du rempart tonnèrent en son honneur. Mais on s'arrêta là. Quelques vivats, de la poudre brûlée, ce fut tout. On oublia la nouvelle venue installée dans le logis d'Ibach, où elle se débattait contre les deux fléaux de la vieillesse : la misère et la maladie. Marie Mariani était Italienne; elle portait encore sur son visage flétri les restes d'une grande beauté. Ses yeux, où son âme s'était refugiée tout entière, avaient de la vivacité, presque de l'éclat; ses manières étaient grandes et hautaines, sa parole sèche et amère. C'était une splendeur déchue, une étoile tombée.

Elle fit signe aux deux Français, qui s'approchèrent

« Écoutez-moi, messieurs, dit-elle. Les nouvelles que je reçois sont d'une extrême importance. Le roi est

malade, le cardinal est dans le Midi, où il ne viendra pas à bout de reprendre la vie qui lui échappe. Le moment est favorable, il faut frapper un coup prompt et hardi; M. le Grand, quoique bien jeune, m'est représenté comme un homme d'action dévoué au succès de l'entreprise; il s'y est jeté corps et âme. Le duc d'Orléans s'est engagé. La cour presque entière conspire contre l'Éminence.

— Ce n'est pas tout, madame, dit du Clozel. Un traité va être conclu avec l'Espagne; ce pays fournit les soldats et l'argent nécessaires pour renverser le cardinal. Les huguenots sont, vous le savez, toujours hostiles : ils se souviennent de Montauban et de la Rochelle.

— L'Espagne s'engage ! s'écria la vieille dame. Vaultier, nous reviendrons au Luxembourg, non plus comme des exilés, mais comme des maîtres et des triomphateurs. »

Une nouvelle quinte de toux interrompit Marie Mariani. Le médecin appela Brigitte, lui remit le flacon de cristal avec force recommandations; quand la malade fut un peu remise, elle congédia les visiteurs. A peine furent-ils sortis, qu'elle tira d'un vieux bahut un paquet de grandes cartes coloriées et marquées de signes bizarres. Elle les étala sur la table, coupa plusieurs fois, les assembla de diverses manières symboliques sans doute, puis elle tomba dans la rêverie en murmurant :

« Encore du sang!... La route d'Occident ne s'ouvrira pas!..... Et cet homme, l'implacable homme

rouge derrière moi, toujours debout, toujours menaçant! »

Quand du Clozel fut au bout de la Sterngasse, où est située la maison Ibach, il s'arrêta.

« Décidément, dit-il à Vaultier, êtes-vous des nôtres? retournez-vous avec moi en France?

— Non, non! Ma tête n'y serait pas en sûreté; j'aime mieux conspirer de loin. Si vous êtes sage, vous ferez comme moi.

— Ma foi, encore celle-là! Paris doit être charmant; il y a de l'animation, des mystères, des nouvelles, des secrets d'État dans toutes les ruelles. On se bat pour le roi, on se bat pour le cardinal; et puis, je ne peux pas reculer; mademoiselle de Varzy, qui est des demoiselles d'honneur, ne peut pas souffrir Son Éminence.

— Bon voyage! Et surtout tenez-vous loin de Monsieur : il porte malheur à ses amis. Pauvre fou! dit le médecin en voyant s'éloigner l'insouciant conspirateur, ce n'est pas avec des nains de ton espèce que l'on renverse un colosse comme Richelieu. La belle équipée! une conspiration conduite par Cinq-Mars, un écervelé qui veut être le mari d'une princesse; protégée par un prince du sang qui s'amuse à battre le guet sur le pont Neuf; et encouragée par une vieille femme décrépite qui est à moitié dans la fosse! Richelieu n'aura qu'à faire un geste, et tout cela tombera comme un château de cartes. Encore si Louis mourait, je pourrais devenir médecin du nouveau roi. »

Et le futur médecin de Louis XIV s'éloigna dans la direction du Dôme.

Quelques jours après, du Clozel partit pour Paris, chargé des instructions et des messages secrets de Marie Mariani.

La maladie parut s'arrêter chez la vieille dame depuis qu'elle avait reçu ce qu'elle appelait d'heureuses nouvelles. Elle écrivait beaucoup aux plus grands seigneurs de France, à des souverains quelquefois. Elle consultait plus que jamais le jeu de tarots ou cartes magiques, en mêlant à cette superstition les pratiques dévotieuses de la religion. Elle causait volontiers, ne parlait plus du présent avec amertume; elle avait de l'esprit et beaucoup de grâce quand elle le voulait. Aussi Brigitte ne la reconnaissait plus.

« Madame, lui disait Vaultier, vous vous fatiguez trop, vous ruinez votre santé.

— Jamais je ne me suis mieux portée.

— A votre âge, il faut du repos; l'activité trop grande de l'esprit use le corps.

— Peu m'importe, pourvu que je me venge! Faut-il donc vous rappeler le passé? Chassée de France et du pouvoir, je veux revoir l'une et ressaisir l'autre. Le cardinal tombé rehausse la gloire de mon triomphe. Mais vous êtes devenu bien prudent!

— A la Bastille, on apprend bien des choses. (O Italienne! pensa Vaultier, ce n'est pas la France que tu regrettes, ce n'est pas tes enfants que tu brûles d'embrasser, ce n'est pas Richelieu qui occupe tes insomnies; non, non; tu n'es ni exilée, ni mère, ni ennemie... tu aspires au pouvoir, et tu n'es qu'une ambitieuse!) »

Cependant les mois s'écoulaient. La correspondance entre Paris et Cologne devenait moins active; déjà la vieille Mariani s'inquiétait, une fièvre intermittente s'était emparée d'elle.

« Le traité avec l'Espagne est signé, dit-elle un soir au médecin. Cinq-Mars a rattaché à son parti le duc de Bouillon. Demain, peut-être, le feu sera aux poudres. »

Elle ne dormit pas de la nuit. Ce fut la dernière nouvelle qu'elle reçut de France. L'abandon recommença, elle retomba dans l'inaction, l'isolement, la détresse. Vers la fin de juin, Vaultier, qui la soignait sans aucun espoir de guérison, eut recours au nonce du pape, alors de passage à Cologne. Le nonce Fabio Chigi, qui devint pape lui-même sous le nom d'Alexandre VII, reconnut le médecin, qu'il avait déjà vu dans les Pays-Bas; il s'empressa d'apporter à l'étrangère les secours de la religion. A la vue du cardinal romain, vêtu d'une robe rouge, la malade fit un soubresaut, et, se soulevant avec effort sur son lit :

« Toi ici! dit-elle d'une voix rauque. Viens-tu me chercher pour me jeter au bourreau? Est-ce ton ombre qui m'annonce que l'heure approche? Richelieu, ministre tout-puissant, prince de l'Église, arbitre de l'Europe, roi sans couronne, qui t'a fait tout cela? Moi, moi, une pauvre femme vivant d'aumônes et de charité! Pour reconnaître mes bienfaits, tu m'as enlevé le pouvoir, tu m'as ôté l'affection de mes fils, tu m'as calomniée dans ma conduite privée; et, quand j'ai voulu m'indigner et relever la tête, il n'était plus temps : tu

m'as poussée d'un pied hors de France, tu m'as chassée comme une bête venimeuse; ta haine m'a poursuivie en Espagne, en Hollande, en Angleterre, partout! Mais tu tomberas, tu verras s'échapper de tes mains ce pouvoir que tu aimes comme l'œuvre de tes entrailles : un conspirateur plus puissant que toi te mettra le pied sur la gorge, t'abattra d'un souffle... C'est la mort, la mort, que tu n'attends pas! Richelieu, tu me suivras dans la fosse, je ne m'en irai pas seule, et ma vengeance sera à demi satisfaite... Je t'ajourne dans l'année au tribunal de Dieu. »

Elle retomba sur son lit, haletante, épuisée par ce violent accès. Fabio Chigi se mit à genoux et pria longtemps pour le salut de cette âme ulcérée. Vaultier, au chevet de la malade, mouillait ses lèvres avec quelques gouttes du baume. Quand elle reprit son bon sens, Marie Mariani fit un geste pour demander quel était ce prêtre agenouillé devant son prie-Dieu.

« C'est le nonce du pape, monseigneur Chigi. Il attendait que vous fussiez réveillée pour vous parler.

— Ah! murmura-t-elle d'une voix affaiblie, des nouvelles de France! »

Le nonce s'approcha.

« Madame, dit-il, je vous apporte les secours de mon saint ministère.

— Monseigneur, interrompit la vieille dame, Dieu connaît mes sentiments. D'ailleurs, je me sens encore assez forte pour aller bientôt avec vous le remercier de ma guérison à la chapelle des *Trois-Rois*. Que se passe-t-il en France?

— La conspiration est découverte.

— Que dites-vous?

— M. de Cinq-Mars a été arrêté dans les environs de Narbonne avec M. de Thou, son ami et son complice.

— Et le traité avec l'Espagne?

— En même temps qu'il se signait à Madrid, le cardinal en recevait une copie par Chavigny.

— Le duc d'Orléans est-il aussi arrêté?

— Non, madame; il a fait amende honorable de sa conduite, a confessé publiquement ses torts et s'est rendu en Savoie, où Richelieu l'a exilé. »

Marie Mariani joignit les mains. Une angoisse inexprimable se peignit sur ses traits amaigris.

« Tout est perdu, dit-elle, Cinq-Mars sera exécuté... Il faut du sang... les astres me l'avaient prédit. Mais, fit-elle avec une lueur d'espoir, mais le roi? M. le Grand est son ami. Il ne l'abandonnera pas.

— C'est Louis XIII qui a signé lui-même l'ordre d'arrestation. D'ailleurs, il n'est plus question de son favori d'hier, il n'en parle plus.

— L'égoïste! »

Cette épithète, ajoutée au nom du roi de France, fut la dernière parole prononcée par la pauvre femme. Quelques jours après, elle expira après avoir pardonné à son plus mortel ennemi, au cardinal-ministre. Fabio Chigi insista même pour qu'elle consentît à donner à Richelieu un bracelet qu'elle portait au bras.

« C'est trop! » dit-elle.

Elle mourut le 3 juillet 1642. Sur sa demande, on

déposa son cœur sous le pavé de la chapelle des *Trois-Rois*, au dôme de Cologne. Voici l'inscription qu'on y peut lire encore :

CY GIST MARIE DE MÉDICIS,
REYNE DE FRANCE.

L'histoire demandera un compte sévère à Louis XIII, roi de France; à Gaston d'Orléans, prince du sang; à Henriette, reine d'Angleterre; à Charlotte, duchesse de Savoie; tous quatre rangés parmi les puissants de la terre, tous quatre enfants de Marie de Médicis, enfants ingrats, faibles et dénaturés. Épouse sans mari, reine sans couronne, mère sans famille : telle fut l'héritière de l'illustre race florentine.

Le malheur fut sa couronne d'épines.

LE TALION DE L'AMOUR

I

« Brigitte, n'est-ce pas le facteur qui vient de sonner?

— Non, mademoiselle.

— Mon Dieu! encore une journée passée... et pas de nouvelles!... Aymar est peut-être blessé, souffrant, en danger...

— Vous le jugez trop bien, dit la gouvernante, dont la vieille et grondeuse expérience faisait sans cesse le procès de l'humanité.

— Tu crois donc qu'il m'a oubliée?

— Que sais-je, mademoiselle? les hommes d'aujourd'hui ne valent pas mieux que ceux d'autrefois, et, de

mon temps, je n'ai jamais vu la constance d'un amoureux résister à une année de séparation.

— Alors tu crois qu'Aymar m'a oubliée? reprit avec une douloureuse obstination mademoiselle d'Arcy, en arrêtant sur la gouvernante deux yeux noirs où se peignaient son caractère résolu et son âme passionnée.

— Je donnerais volontiers le peu de jours qui me restent à vivre, répondit Brigitte, pour vous épargner un chagrin; mais, malgré moi, je ne puis me défendre de trouver la conduite de votre fiancé bien extraordinaire. Les affaires de succession qui ont réclamé sa présence à Venise ne devaient, d'après ses dernières lettres, l'y retenir que deux ou trois mois... et voilà un an qu'il est parti.

— La justice est si lente! interrompit Alice avec distraction.

— Oui, mais la poste va vite, et il y a tantôt six mois que M. Aymar a écrit sa dernière lettre.»

Alice ne répondit rien; cette fois, elle courba la tête et reprit sa broderie, mais il était facile de voir que son esprit voyageait bien loin. La gouvernante s'aperçut de sa distraction, car elle hocha la tête en grommelant quelque anathème contre les fiancés inconstants.

On sonna.

« Mademoiselle, dit Brigitte en revenant, votre cousin, M. Olivier, vous attend au salon. »

La belle rêveuse congédia l'avenir pour donner audience au présent.

Le jeune M. Olivier Lamberty ressemblait à un fils d'Albion. Blond, portant les cheveux courts, il respirait

dans toute sa personne cet air un peu gauche et emprunté de l'Anglais qui ne foule pas sa terre natale. Il avait à peine vingt-cinq ans, et l'éducation monastique, qui l'avait sévèrement exilé du monde, n'avait pas peu contribué à accroître sa timidité naturelle. Pourtant il n'était ni bête ni sot. S'il avait peur, c'était plutôt d'une femme que d'un homme. Qu'était-ce donc quand cette femme tenait de Dieu une beauté ardente, noble, sympathique, et d'elle-même un esprit cultivé, sérieux, résolu, la grâce et la prudence jointes à la distinction et à l'élégance suprêmes, comme Alice?

Olivier sortait rarement, à peine faisait-il à sa cousine une courte visite aux époques officielles. Celle-ci, dominée par l'amour profond qu'elle avait voué à Aymar au chevet de sa mère mourante, n'avait jamais remarqué la pâleur ni la rougeur des joues du jeune M. Olivier. Elle l'estimait comme un parent serviable, bon cœur, dévoué ; elle lui portait une affection sincère, mais dégagée de tout autre sentiment.

Alice entra dans le salon, pensan tà Aymar.

Le jeune M. Olivier salua fort cérémonieusement ; ses grands yeux bleus s'égarèrent un instant sur le front baissé d'Alice... Le cousin pâlit tout à coup.

Ces deux jeunes gens, qui avaient pour eux tout ce qui excite l'envie et paraît faire le bonheur, — la richesse, le rang, la beauté, l'avenir, — ces deux élus du monde souffraient un mal sans remède peut-être, ils avaient l'un et l'autre le cœur dévasté par les larmes, rongé par l'ennui; ils consumaient leurs belles heures dans l'isolement; ensemble, ils auraient pu être heu-

reux ; tous deux se cachaient, s'ignoraient, et pourtant la douleur les frappait ensemble.

« Vous avez à me parler ? » demanda Alice.

Olivier réfléchit un moment comme s'il voulait se roidir contre son peu de hardiesse ; puis il répondit sans trop hésiter :

« Oui, Alice, et, pour aborder le sujet qui m'amène, il faut que je puise du courage dans le souvenir de notre amitié d'enfance. Je veux... je désire vous éclairer sur la position exceptionnelle que la mort de votre mère et l'absence... trop prolongée de... votre fiancé, vous ont faite dans le monde.

— Mon cousin, répliqua Alice d'un ton presque sévère, je ne veux pas me remettre en tutelle.

— Et... si Aymar... ne revenait pas ?... balbutia le cousin.

— Je l'attendrai toute ma vie. »

Cette phrase fut dite simplement par la jeune fille, mais avec une netteté qui cachait une passion profonde.

Olivier s'arrêta décontenancé ; il fallait que ce qu'il eût à dire fût bien important pour qu'il revînt bravement à l'assaut, lui, silencieux et réservé d'ordinaire.

« Je vais peu dans le monde, reprit-il ; mais j'ai reconnu qu'il vous était hostile, et cela parce que les apparences vous accusent. Pardonnez à ma franchise... J'ai souffert de vous entendre juger et condamner par des gens qui ne vous valent pas, mais qui saisissent avec joie l'occasion de ternir une chaste réputation. Alors j'ai pensé qu'il suffirait peut-être de vous avertir

dans quel péril vous placez votre nom pour que vous songiez à l'éviter. »

Se croyant approuvé par le silence de sa cousine, le jeune donneur d'avis s'enhardit jusqu'à ajouter :

« Je crois qu'il serait prudent de sacrifier aux exigences du monde le souvenir d'un homme qui travaille peut-être... à vous oublier.

— Vous aussi! s'écria Alice avec un rire amer. Vous n'hésitez pas à devenir complice de ce monde que vous blâmez pourtant!

— Mais on dit...

— On dit!... Qu'est-ce que cela? Pourquoi n'avez-vous pas le courage d'une opinion personnelle? Voyons, que dit-on, monsieur? Vous devez en savoir quelque chose; autrement, seriez-vous ici?

— Vous êtes injuste, ma cousine. Mon amitié...

— L'amitié sert de prétexte complaisant à bien des calomnies; n'invoquez pas la vôtre, si vous voulez que j'y croie. Parlez donc, monsieur; j'attends impatiemment. Que savez-vous de... M. Aymar? En vérité, je suis bien bonne de prêter l'oreille à de semblables insinuations. »

Olivier se troubla beaucoup; il n'avait jamais connu à sa belle cousine ces emportements de l'amour, cette vivacité, cette amertume de paroles.

La passion qu'Alice ressentait pour Aymar était si vive et si profonde, sa confiance en ses serments était si aveugle, que tout ce qui semblait vouloir détruire ou cette passion, ou cette confiance, irritait au plus haut degré son amour-propre. Elle ne se souvint plus

des timides conseils de son cousin et le somma fièrement de s'expliquer.

« Grâce ! Alice, soupira le jeune homme. Si j'avais su que quelques mots dictés par l'amitié la plus pure pussent vous blesser à ce point, je n'aurais pas troublé votre solitude ; maintenant je me tairai, vous suppliant d'oublier ce qui a pu m'échapper.

— Il n'est plus temps, Olivier ; vous avez été trop loin. Je veux tout savoir, et, si vous hésitez encore, j'aurai le droit de penser que vous voulez donner à une calomnie la couleur de la générosité.

— Ah !... » fit Olivier blessé jusqu'à l'âme.

Puis, prenant avec effort une résolution qui semblait coûter à son caractère réservé, il ajouta :

« Vous l'exigez, Alice. Je tiens trop à votre estime pour m'exposer plus longtemps à la perdre. »

Il présenta une lettre décachetée à sa cousine, qui devint pâle comme une morte en reconnaissant l'écriture d'Aymar, son fiancé.

« Ne la lisez pas ! s'écria Olivier, à qui ce trouble n'avait pas échappé ; par pitié pour vous, oubliez le passé... Ne vivez que pour le présent, qui pourrait être si beau ! »

Olivier, emporté par l'amour qu'il dissimulait, allait en dire davantage ; révéler sans doute le secret de cette passion malheureuse ; mais Alice lisait déjà la lettre d'Aymar... Il s'arrêta confus d'avoir tant osé, presque heureux de n'avoir pas été compris.

La lettre était datée de Venise.

AYMAR A OLIVIER.

« Mon cher Olivier,

« La rivalité qu'une préférence dont je suis indigne avait fait naître entre nous va vous faire trouver bien étrange la démarche que j'entreprends aujourd'hui ; quelque bizarre qu'elle vous paraisse, vous y verrez au moins la preuve de l'estime que m'a inspirée votre généreux caractère.

« Vous aimez Alice ; je le sais, moi, si elle l'ignore... Vous l'aimez comme je l'aimais avant que le hasard eût mis entre elle et moi une barrière insurmontable.

« Ne m'accusez pas, Olivier ; j'étais de bonne foi quand je promettais à Alice de revenir au plus vite ; alors mon vœu le plus cher, c'était le retour...

« Malgré mes serments, je suis encore à Venise, et l'image de la bien-aimée s'est effacée de mon cœur. Vous êtes jeune, vous avez voué à votre cousine un culte, une adoration dont elle ne connaîtrait pas, sans moi, la pureté. Eh bien ! je vous fais mon juge, voyez si je suis coupable.

« Une nuit, il y a quelques mois, je sortais du palais Morosini, je suivais les bords déserts de la Giudecca, lorsque je fus entouré à l'improviste par trois fantômes masqués, trois *bravi*, qui se mirent en demeure de me dépouiller. Il paraît que c'est l'usage dans le pays, et que ces messieurs sont les plus polis du monde quand on n'oppose aucune résistance. Malheureusement j'ignorais ce dernier point. J'essayai de crier, de me

défendre, je fis trop de bruit à leur gré, puisque l'un d'eux m'enfonça trois pouces de fer dans la gorge, en l'accompagnant d'un *Santio Dio!*

« Je tombai sans connaissance.

« Quand je me réveillai, j'étais couché sur un sopha, et au lieu des démons qui m'avaient dévalisé, je ne vis autour de moi que des figures bienveillantes; pour me rassurer, l'on me dit que ma blessure n'était pas mortelle, que le *bravo* s'était montré bon prince en enfonçant si légèrement, enfin qu'il fallait me résoudre au jeûne et au silence.

« Tous les romans italiens sont pleins d'aventures pareilles, aussi je n'insistai pas davantage.

« Un matin, je rêvais à la France, à Alice, à tout ce que j'aimais, je rêvais les yeux fermés... La porte de l'appartement s'ouvrit tout à coup, et une voix de femme... une voix céleste! murmura quelques paroles à l'oreille de ma gardienne, une brune paysanne de la Brenta.

« Il dort, signora, répondit tout haut celle-ci.

« Je feignis de dormir et je surpris le dialogue suivant qui s'engagea à voix basse entre les deux femmes :

« — Il va donc mieux? demanda la voix mélodieuse.

« — Le médecin assure qu'il pourra se lever demain et...

« — Se lever! quelle imprudence!

« — Et partir dans quelques jours.

« — Le médecin est un sot.

« — Je le veux bien, madame.

« — Et ce jeune homme n'est pas guéri, qu'en dis-tu, Téresa?

« — Je dis... que peut-être madame a tort.

« — Comment cela?

« — Il a une maîtresse là-bas en France... Souvent son nom lui échappait...

« — Mais alors il avait la fièvre.

« — Et il n'avait pas vu madame. »

« Ma foi, j'interrompis mon sommeil éveillé, j'entr'ouvris la paupière.....

« Ah! Olivier, quelle vision! Cette fois, je me crus endormi sérieusement et sous l'empire du plus beau songe. Cette femme, — c'était le paradis!... Téresa avait raison, je n'avais pas vu madame, car la voir, c'est être infidèle, si l'on aime; c'est naître à l'amour, si l'on n'a jamais aimé!

« Téresa la tira de la mélancolie où l'avait plongée ses dernières paroles, et lui dit d'un ton triste :

« Prenez garde! »

« Sa maîtresse leva sur elle ses beaux yeux noyés de larmes, lui pressa la main pour l'assurer qu'elle devinait le conseil... Puis, secouant la tête, elle ajouta en souriant à travers sa tristesse :

« Il n'est plus temps... Je l'aime! »

« A cet aveu, je ne sais quelle flamme passa dans mes veines, incendia mon cœur, souleva mon corps affaibli... je ne sais comment l'énergie me revint tout à coup, j'oubliai le passé... ma tête brûlait, les paroles se pressaient à mes lèvres... Ces paroles furent des serments, ma fièvre était de l'amour!

« Depuis ce jour, je ne vis plus... j'aime Fiamma.

« Depuis ce jour, je n'ai plus eu de pensée pour la France, pour Alice, pour tout ce qui m'était cher... il me sembla tout à coup que j'étais né à une existence nouvelle et que ces souvenirs allaient descendre dans la tombe.

« J'ignore le temps qui s'écoula dans cet exil volontaire des sottises du monde. Le désespoir, l'ennui peuvent compter les heures ; quand on souffre, quand on attend, alors les heures se traînent et appuient cruellement sur nos blessures, elles nous déchirent le cœur comme la charrue déchire le sillon. Mais le bonheur vole, il ressemble à l'hirondelle, dont l'aile rase si vite la terre qu'on doute si elle a passé.

« Le malheur s'est arrêté pourtant sur notre seuil.

« Je m'aperçus que Fiamma devenait inquiète, rêveuse, impatiente... je me plaignis doucement, elle me ferma la bouche par un serment et un baiser, mais le soupçon s'était glissé dans mon âme. Il y a quelques semaines, Fiamma accourut toute joyeuse.

« — Ami, s'écria-t-elle, veux-tu que nous soyons ensemble... toujours ?

« — Toujours !...

« — Jure-moi donc que, quelque chose que je fasse, tu ne m'accuseras pas d'indifférence ou d'abandon.

« — Tu m'effrayes !

« — Écoute, je vais partir.

« — Seule ?

« — Il le faut ; je vais passer à ma villa mon dernier mois de veuvage. »

« J'avais oublié de vous dire, Olivier, qu'elle est veuve, et que ce dernier mois, elle a résolu de le passer dans la retraite de sa villa Lazzarini, qui est aux portes de Brescia.

« Vous avez trop d'esprit, Olivier, vous connaissez assez le cœur humain pour être surpris de ce que je viens de vous avouer; j'ai subi la loi commune, voilà tout.

« Une seule chose m'inquiète, c'est le chagrin que va éprouver la pauvre enfant qui avait si bien le droit de compter sur moi; je ne vois que vous qui puissiez lui rendre et le courage et le bonheur, et certes votre amour est bien capable de la consoler de la perte du mien.

« AYMAR. »

Alice avait eu le courage de lire jusqu'au bout cette lettre qui venait détruire ses espérances les plus chères.

Le jeune M. Olivier était effrayé du sombre courage qui soutenait la jeune fille dans sa lecture.

Quand elle eut fini, elle se tourna vers son cousin, lui tendit la main :

« Vous êtes un noble cœur, Olivier..., dit-elle, et je vous remercie. »

Tout à coup sa fermeté se brisa, elle redevint femme, son amour dédaigné lui apparut.....

Elle tomba sur un fauteuil et pleura.

II

Nous sommes en Italie, dans cette villa Lazzarini, qui est à une petite lieue de Brescia, et où Fiamma, l'enchanteresse Vénitienne qui a surpris le cœur du fiancé d'Alice, doit passer loin du monde le dernier mois de son veuvage.

Un mois s'est écoulé dans l'entr'acte de nos deux chapitres.

La nature entière célèbre depuis longtemps le retour du soleil dans ces plages d'éther dont les nuages maussades n'attristent jamais l'éternelle sérénité. Nous disons à tout propos : « Le ciel bleu de notre belle France; » que dirons-nous donc du ciel de l'Italie !

Mais aucun rayon n'a glissé à travers les épais rideaux qui ferment à la splendeur du jour le sanctuaire de la villa. Tout y est repos, calme, silence.

Fiamma, la déesse de ce ravissant séjour, fait attendre le soleil à sa fenêtre, elle donne audience à la coquetterie du matin; elle s'entretient gravement avec elle-même de son rêve de la nuit, avec la madone de ses superstitions d'amour, avec sa femme de chambre des importantes futilités de sa toilette des champs.

La jeune veuve est assise, ses cheveux noirs dénoués roulent en longues tresses sur ses épaules à demi nues; dans ses regards noyés, il y a un souvenir... elle effeuille d'un air distrait une fleur aux blanches pétales.

Mademoiselle Angiolina, petite camériste alerte

comme une Parisienne, amoureuse comme une Espagnole, donnant de ses dix-sept ans la plus appétissante espérance, se tient debout auprès de sa maîtresse, n'attendant qu'un signe pour apprêter les plus beaux cheveux du monde.

Fiamma se réveilla tout à coup de sa rêverie... mais, fixant sur Angiolina un œil sévère :

« Cet étranger est encore venu hier, dit-elle, vous ne m'avez pas obéi.

— Le courage me manque, balbutia la soubrette en voilant de longs cils ses yeux agaçants.

— Je veux que le parc soit fermé.

— Il escalade le mur.

— Dites-lui bien que ses visites nocturnes me fatiguent, que sa présence est une insulte, qu'enfin, s'il persiste dans un dessein que j'ignore, je saurai le faire repentir de son obstination.

— Madame a raison et je lui ai dit tout cela... mais il répond... Je ne sais pas si je dois répéter à madame...

— Parlez donc!... vous en mourez d'envie.

— Eh bien, il m'a dit que son seul bonheur sur la terre était d'apercevoir madame, et que, du moment où cette félicité lui serait interdite, il se tuerait .. Ah! ce serait bien dommage, un si joli garçon!

— Angiolina...

— Il aime tant madame! reprit précipitamment la camériste. Il m'a dit que son amour lui était inspiré par la madone, qu'il a vu madame en rêve parmi les anges, plus belle que les anges, et c'est le ciel, jure-t-il,

qui lui a fait rencontrer l'enchanteresse de la villa Lazzarini.

— C'est un fou !

— Oh ! c'est vrai ; madame lui a tourné la tête.

— Assez, mademoiselle ; vos contes m'ennuient. Souvenez-vous que, si ce jeune homme reparaît sous ma fenêtre, je vous chasse. »

La toilette commença.

Le soir, Angiolina, fidèle aux ordres de sa maîtresse, accostait un jeune homme qui prenait beaucoup de soin à cacher ses traits et sa personne dans l'ombre la plus épaisse.

C'était l'amoureux tenace qui venait soupirer sous le balcon de la diva Fiamma.

« Eh bien, dit-il, ton adorable maîtresse me tient-elle toujours rigueur?

— Plus que jamais ! Il faut me rendre la clef du parc ; si elle vous revoit ce soir ici, j'ai mon congé demain.

— Qu'à cela ne tienne ! je te prendrai à mon service, répliqua le jeune homme.

— Vous ?

— Si bien, que voici la première année de tes gages, ajouta-t-il en glissant une bourse dans la petite main d'Angiolina.

— Je n'ai pas dit qu'elle fût insensible, reprit celle-ci en souriant ; quand je lui ai dit que, la porte vous étant fermée, vous escaladiez le mur, elle a pâli.

— Bravo !

— Et, lorsque j'ai ajouté que vous vous tueriez si le

bonheur de la voir vous était enlevé, elle a encore pâli. »

Comme elle mentait, la friponne! mais comme elle gagnait loyalement les écus de France! En deux tours de langue, elle avait accumulé trois mensonges; après cela, peut-être substituait-elle l'intention au fait, ou s'excusait-elle de farder la vérité en se disant : « Bah! une soubrette vaut bien sa maîtresse en affaires de cœur, et, quant à moi, je sais bien que j'aurais affreusement pâli. »

« Ah! reprit Angiolina d'un air capable, si nous n'avions pas promis d'en épouser un autre, nous serions folle de monsieur.

— Fiamma, folle de moi!... s'écria le jeune étranger en battant des mains. Oh! ce jour-là, tu recevras une dot de mille écus!

— En attendant, il faut me rendre ma clef.

— Mais tu veux donc que je me tue en franchissant des murs si élevés? et je les escaladerai, sois-en certaine. »

La petite caméristе, très-sensible aux bonnes manières et à la douce musique des écus de France, n'osa pas aller plus loin.

Quelque temps après cet entretien, Angiolina était occupée dans la chambre de sa maîtresse ; celle-ci regardait par les fenêtres ouvertes les premières étoiles monter au ciel et la nuit revêtir ce brillant réseau de blanches auréoles ; Fiamma évitait de se montrer.

Un bouquet, composé des fleurs les plus rares, tomba soudain aux pieds de la rêveuse.

Cette hardiesse sauva peut-être son auteur d'un sentiment qu'on ne rachète pas, l'indifférence. Fiamma, sans s'expliquer pourquoi, eut l'immense désir d'entrevoir celui qui l'aimait aussi follement; elle eut le temps d'apercevoir, quoiqu'il s'enfuît bien vite, sa taille élancée, l'aisance de ses manières, le bon goût de son costume.

« Je suis perdue, pensait Angiolina, qui avait aussi tout compris, sinon tout vu. L'auteur de cette folie n'est pas difficile à reconnaître ; madame est furieuse... elle va me donner mon congé. »

Fiamma resta longtemps à la croisée ; quand elle la quitta, elle était plus rêveuse encore, et, avec une douceur qui lui était peu habituelle, elle dit à sa femme de chambre de la laisser seule.

« Diavolino ! dit l'espiègle en se retirant, madame ne se fâche plus... Est-ce que par hasard la clef rouillée du parc serait sur le point de me rapporter trois mille francs de location ? »

Quand la jeune veuve fut délivrée des regards indiscrets de sa suivante, elle ramassa le bouquet, dont la vue, sans qu'elle s'en rendît compte, faisait battre son cœur.

« Quelle audace ! s'écria-t-elle, mais cette tête sans cervelle a donc juré de me perdre aux yeux de tous mes gens ? S'exposer à se tuer pour l'amour de moi, ajouta-t-elle plus bas... n'écouter ni les prières ni les menaces... Les hommes de notre siècle n'ont pourtant guère pris la mode d'aimer ainsi !... Une lettre !... très-bien ; le roman se complique. »

Et les doigts effilés de Fiamma s'emparèrent du papier, qu'ils cherchaient depuis cinq minutes.

GEORGES A FIAMMA.

« Que vous ai-je fait, madame, pour me traiter avec tant de rigueur! Quels sont mes crimes pour persister à m'ôter mon seul bonheur ici-bas, l'espérance d'apercevoir quelquefois votre ombre et d'attacher mes regards sur le sanctuaire où vous respirez?...

« N'avez-vous jamais connu l'amour? Ignorez-vous sa puissance, puisque vous condamnez si sévèrement les imprudences qu'il fait commettre? Pourquoi êtes-vous la plus adorable des femmes? Pourquoi le destin a-t-il voulu que vous m'apparaissiez en songe, quand j'avais juré de résister toujours à un sentiment qui devait avoir sur ma vie une si triste influence?

« Ce que j'éprouve pour vous, madame, n'a sans doute jamais été ressenti par nul autre. Pour posséder votre amour, je ne reculerai devant aucun obstacle; tant que vos gens ne m'auront pas tué, je reviendrai chaque soir sous vos croisées; et, si vous restez insensible à ce feu qui me brûle, je terminerai sous vos yeux une existence que vous aurez rendue bien malheureuse.

« J'attends mon arrêt :

« GEORGES. »

Quelle femme, fût-elle un modèle de vertu et de constance, ne serait pas émue à la lecture d'un sem-

blable aveu? O lettres d'amour! quel cœur inhumain n'avez-vous pas attendri, quelle colère n'avez-vous pas désarmée, quelle candeur n'avez-vous pas fait tressaillir! Malheureuse, oh! bien malheureuse celle qui ne vous a jamais désirées, et qui, vous ayant lues une seule fois, ne vous a pas gardées vivantes, en caractères de feu, dans le plus inviolable sanctuaire de sa mémoire!

Fiamma lut le billet de Georges et rêva. Il y a des heures bénies pour l'amour qui ose se montrer, des heures d'abandon où l'on ne sent ni la force, ni même la volonté de lui résister. Georges avait rencontré une de ces heures-là. Puis, que d'excuses avait Fiamma! Elle était femme d'abord, fille d'Ève qui vendit le bonheur céleste pour une louange d'amour; puis elle était Italienne, Italienne de Venise, c'est-à-dire une excuse dans l'excuse; enfin Aymar n'était pas là, et l'on sait le proverbe si dur aux absents. Bien d'autres choses encore dont je n'ai rien dit, et qui plaident éloquemment au cœur des femmes : le caprice, ce frère jumeau de l'amour, la nuit voluptueuse, etc.

Il sera donc facile de comprendre ce que dut éprouver l'impressionnable et romanesque Vénitienne qui se passionnait pour tout ce qui sortait de la ligne ordinaire. Cependant, se rappelant soudain les engagements qu'elle avait pris avec Aymar, et n'étant peut-être pas fâchée de voir jusqu'où pourrait aller la passion de son nouvel adorateur, elle résolut de lui écrire; elle se dit à elle-même, pour rassurer ses scrupules, que c'était pour se distraire.

Le lendemain, quand Georges parut sous sa croisée, elle laissa tomber à ses pieds la réponse qu'il était en droit d'attendre.

FIAMMA A GEORGES.

« Si vous étiez moins jeune, j'aurais peine à vous pardonner la hardiesse de votre conduite, mais je prends si bien votre inexpérience en pitié que je serais réellement coupable, moi plus raisonnable que vous, si je ne me faisais pas un devoir de vous prouver que votre amour est une folie.

« Avant de livrer son cœur, il serait bon, je crois, de s'informer si la personne à qui l'on fait cet hommage est libre de l'accepter. Si vous l'eussiez fait, monsieur, vous auriez su (je n'en fais pas un mystère), que j'ai promis ma main à un homme que j'aime, et qui, dans un mois, deviendra mon époux.

« J'espère que cet aveu vous ramènera à des sentiments plus raisonnables ; renoncez au plus tôt à une espérance que je ne dois ni approuver ni entretenir. »

« Fiamma. »

« Bon ! pensa Georges. Elle croit devoir s'excuser d'en aimer un autre ; c'est qu'elle est bien aise d'écouter une nouvelle sérénade. Allons, un aveu plus brûlant, plus désespéré cette fois. »

Des trois réponses qu'il écrivit coup sur coup, il envoya celle-ci :

GEORGES A FIAMMA.

« Pour m'ôter le courage, vous me parlez de votre amour pour un autre...

« Qu'avez-vous fait, madame? Vous n'avez rien détruit de ma passion, vous y avez ajouté la jalousie et la haine... Oui je le hais, cet homme qui, plus heureux que moi, possède votre tendresse; j'ai le droit de lui demander compte du repos qu'il m'a ravi, et, si jamais je le vois auprès de vous, je sens à la colère que cette seule pensée fait naître en moi, qu'il faudra qu'il ait ma vie ou que je lui arrache la sienne.

« Croyez-vous, maintenant, qu'il vous aime autant que moi? Êtes-vous bien sûre que l'absence, si fatale à l'amour, n'aura pas enlevé de son âme jusqu'à la trace de votre souvenir, si vous appreniez qu'il a, pour vous donner son cœur, détruit le repos et l'avenir d'une femme qui croyait en lui comme on croit en Dieu?

« Dans le calme de votre conscience, répondez formellement à toutes ces questions; alors je vous débarrasserai de mes obsessions et vous n'entendrez plus jamais parler de celui auquel, un seul mot de vous, donnerait tant de bonheur.

« GEORGES. »

La lettre s'échappa des mains de la belle lectrice.

« Pauvre enfant! murmura-t-elle, Angiolina avait raison : il m'aime... à la folie. »

Une pensée terrible traversa l'esprit de Fiamma, elle fronça le sourcil, serra les lèvres...

« Si Aymar, ajouta-t-elle, que j'ai rendu si facilement parjure à sa foi, allait m'oublier pour une autre! Cette pensée m'a fait froid au cœur, comme la lame d'un stylet. Trouvons les moyens de sortir de la situation étrange où ce pauvre fou m'a placée...

« Le fuir? il s'attacherait à mes pas. Il vaudrait peut-être mieux le voir de près... lui parler... et détruire par des caprices et des boutades adroitement simulés le ravage de cet *intarissable* amour... essayons! Il paraît si jeune, il faut en avoir pitié... je m'y prendrai si bien qu'il me détestera avant le retour d'Aymar. »

Fiamma prit ce qu'elle appela « une charitable résolution. » Tenter la guérison d'un fou, n'est-ce pas œuvre méritoire? Elle répondit, mais cette fois le billet ne suivit pas le chemin ordinaire du balcon, il n'eut pas l'air de descendre du ciel; ce fut la main discrète d'Angiolina qui le remit au jeune étranger.

« Cherche-toi un mari, s'écria ce dernier, quand il eut porté à ses lèvres le gage parfumé.

— Pourquoi?

— Parce que tu as trouvé ce soir la dot que je t'ai promise. »

Angiolina battit des mains; elle s'en alla en rêvant à sa toilette de noces.

De son côté, Georges lisait assez froidement pour un amoureux de son âge et de sa hardiesse l'épître suivante :

FIAMMA A GEORGES.

« J'aime tout ce qui est étrange. Votre conduite hardie, la témérité de vos entreprises, prouvent que vous êtes original ; tant de gens cherchent à le paraître sans y parvenir, que vous devez être un type bon à considérer de près.

« Je vous recevrai donc chez moi toutes les fois qu'il vous plaira d'y venir, ce qui veut dire que je ne m'effraye point de vos menaces, et que je redoute moins encore les conséquences d'un amour qui ne s'attache qu'à l'extérieur, et qui est trop violent pour être durable.

« FIAMMA. »

« Si cette lettre, passablement impertinente, ne parvient pas à commencer sa guérison, je le tiens pour incurable, » avait pensé la jeune veuve.

La lettre lue, Georges haussa les épaules.

« Cette femme ne vaut pas la peine que je me suis donnée, pensa-t-il. Je ne la plaindrai pas. »

Le lendemain, Angiolina, rayonnante de joie, annonça M. Georges à sa maîtresse, qui attendait sous les armes de la coquetterie.

Tout un mois se passa. Le jeune homme vint chaque jour, apportant sans se lasser le même masque d'adoration constante.

Fiamma avait abusé largement de son privilége de femme pour mettre en jeu toutes les contradictions, tous les caprices ; il ne lui était pas arrivé une seule fois

d'être de l'avis de Georges. Pour une coquette comme elle l'était, il y avait réellement de l'héroïsme à se montrer si complétement maussade.

Rien n'avait été capable d'effrayer Georges; il trouvait adorable ce qui aurait dégoûté l'homme le plus pacifique; la froideur de sa maîtresse l'attristait sans qu'il s'en plaignît; la moue qu'elle faisait à son arrivée donnait, selon lui, un attrait de plus à sa beauté. Les traits satiriques dont il était l'objet étaient, à ses yeux, des preuves d'esprit, voilà tout, si bien que Fiamma finit par se persuader que les défauts qu'elle avait mis en évidence pour rester fidèle à Aymar étaient des perfections dont elle avait ignoré jusque-là le prix et l'influence.

Tant de persévérance, une si parfaite abnégation de toute volonté jointe à de l'esprit et aux charmes extérieurs, devaient nécessairement atteindre et toucher le cœur de Fiamma. Bientôt tous les caprices, toutes les boutades disparurent, la coquetterie reprit son empire, le naturel revint, et l'heureux Georges ne tarda pas à lire son triomphe dans des yeux qui, jusque-là, avaient évité de rencontrer les siens.

Un soir, la Vénitienne était assise sur une causeuse, Georges, presque couché à ses pieds, la contemplait avec mélancolie.

« Que voulez-vous encore? lui dit-elle avec le ton du reproche. Ne m'avez-vous pas rendue infidèle à mes serments? Ne viens-je pas de vous dire que je vous aime de toutes les puissances de mon âme, et que nul homme ne fût aimé comme vous l'êtes?

— Fiamma, dit Georges, je suis bien jeune et pourtant je connais la valeur des serments d'amour ; ils sont tous écrits sur le sable, et il suffit d'un coup de vent pour les balayer. Ce qu'il me faut, à moi, qui, peu habitué au bonheur, crains toujours qu'il ne m'échappe, ce ne sont pas de vaines paroles.

— Je ne vous comprends pas.

— Je veux avoir la certitude que vous n'appartiendrez jamais à Aymar.

— Ne l'ai-je pas promis?

— Les promesses, Fiamma, sont de la famille des serments ; je ne crois pas plus aux unes qu'aux autres.

— Comment ! quand je me suis compromise pour vous, quand je vous ai reçu à toute heure, et que j'ai poussé la faiblesse jusqu'à vous permettre de ne plus me quitter, vous doutez encore !

— Je t'adore, ma Fiamma, tu es mon plus cher trésor, il est donc naturel que je tremble de te perdre.

— Cruel enfant ! dit la jeune veuve en promenant sa blanche main dans les boucles brunes qui tombaient sur le front de Georges ; que vous faut-il encore? Parlez, pour effacer le nuage qui obscurcit vos yeux limpides, je vous sacrifierais tout.

— Je veux, dit le jeune homme en pressant sur ses lèvres les mains de Fiamma, je veux que vous appreniez à M. Aymar qu'il ne doit plus compter sur vous.

— Impossible ! Que penserait-il de moi? »

Un sourire amer glissa sur les lèvres de Georges ; il se leva, prêt à sortir.

« Je me retire, madame, dit-il froidement, je dois

renoncer à posséder un cœur qui nourrit deux amours.

— Mais je n'aime que vous! s'écria-t-elle encore. Seulement je ne sais comment faire pour échapper à mon serment.

— Avec votre esprit? dit Georges. Allons donc! La femme qui aime a des ressources dans l'imagination qui ne lui font jamais défaut.

— Je vous jure que je ne sais comment m'y prendre.

— Écrivez donc! Je vais dicter. »

FIAMMA A AYMAR.

« Quelle singulière chose que le cœur humain, cher Aymar! Quelle folie est la nôtre, quand nous comptons sur la stabilité et les serments que l'amour lui fait faire! Semblable à un miroir, tous les objets s'y reflètent pour s'en effacer aussitôt.

« Combien je regretterais aujourd'hui le coup que je vais vous porter si la mémoire et l'expérience ne me venaient en aide! l'expérience m'apprend que les chagrins d'amour ne sont point éternels, et la mémoire, en me rappelant avec quelle facilité vous m'avez sacrifié Alice d'Arcy, me prouve que vous ne sauriez m'en vouloir.

« A mon tour, je vous sacrifie à un autre. »

« Qui a pu vous dire? interrompit Fiamma.

— Je m'expliquerai plus tard. Écrivez. »

Fiamma reprit la plume.

« Je ne crois pas, mon cher Aymar, qu'il soit maintenant nécessaire que je m'explique davantage, si ce n'est pour vous dire que toutes relations doivent désormais cesser entre nous; mon cœur est fixé autant qu'un cœur peut l'être; toute tentative de rapprochement serait donc inutile; soyons libres, et Dieu vous garde! »

« Signez maintenant, ajouta Georges.

— Savez-vous, mon ami, que cette lettre est fort blessante?

— Ne serait-elle pas l'expression de votre pensée?

— Je ne dis pas; mais vous auriez pu ménager un peu les expressions.

— Vous aimez encore Aymar, s'écria le jeune homme, dont les yeux devinrent brillants de colère et de jalousie. S'il en est ainsi, madame, déchirez cette lettre, et que tout soit fini entre nous. »

Pour toute réponse, elle cacheta la lettre et la remit à Georges.

Aymar, froidement insulté, ne vint pas demander à l'infidèle une explication désormais inutile. Tous les souvenirs de la France, qui, avait-il écrit à Olivier, semblaient être descendus dans la tombe, tous les souvenirs aimés s'éveillèrent dans son cœur, et parmi eux, le fantôme d'Alice... En reprenant la mémoire du passé, il mesura l'abîme que sa folle passion avait creusé derrière lui, et il comprit que cet abîme serait infranchissable.

Il avait trahi Alice, Fiamma le trahissait. C'était le talion de l'amour.

AYMAR A FIAMMA.

« Je vous dois le malheur de ma vie, madame; par votre coquetterie et vos perfides insinuations, vous m'avez fait oublier la seule femme qui fût digne de posséder mon amour; par vous, je vais être privé de toutes les félicités que le ciel m'avait réservées; eh bien, je vous pardonne tous ces maux! Ils sont préférables au malheur de vous consacrer une existence que vos opinions trop philosophiques eussent empoisonnée.

« Ne craignez rien pour la sûreté de votre passion nouvelle; le mépris a mis entre nous une barrière insurmontable.

« AYMAR. »

Un éclair de joie passa dans le regard de Georges quand il lut cette accablante réplique.

« Vous voyez, lui dit Fiamma courroucée, à quoi je me suis exposée pour vous!

— Je comprends plus qu'un autre la grandeur de ce sacrifice; mais, comme ici-bas chacun est récompensé selon ses mérites, vous devez savoir, madame, sur quoi vous pouvez compter. »

Et, saisissant le premier prétexte, Georges quitta la villa.

Quelques heures après, Angiolina entra tout effarée dans l'appartement de sa maîtresse.

« M. Georges vient de partir, dit-elle tout à coup; je l'ai vu monter en voiture; il avait une robe de soie noire et une écharpe de dentelle.

— Que signifie cette plaisanterie? s'écria Fiamma.

— Je dis la vérité; M. Georges m'a reconnue, il m'a remis trois mille francs pour ma dot, et il est parti avec sa gouvernante... une vieille femme qui riait aux éclats.

— Vous rêvez!

— Pardon, madame! il m'a même recommandé de venir le trouver, si madame me renvoyait, et il m'a laissé son adresse à Paris. »

La soubrette présenta un papier à sa maîtresse, qui lut ce qui suit :

« Pour le présent : Alice d'Arcy, rue de l'Odéon;

« Pour l'avenir : madame Olivier Lamberty, place de la Madeleine. »

Alice s'était vengée de l'inconstance d'Aymar et de la timidité du jeune M. Olivier en enlevant à l'un sa maîtresse, en épousant l'autre.

APRÈS L'ORAGE

VIENT LE BEAU TEMPS

PROVERBE EN UN ACTE

Le théâtre représente un petit salon ; porte au fond, porte latérale en face; une cheminée au premier plan, une fenêtre de chaque côté ; un guéridon ; une causeuse ; des livres sur la causeuse, du papier, une plume et des crayons sur le guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, *seule*.

Encore quelques coups de crayon, et ce portrait sera terminé. En vérité, ce pauvre Maurice ne se doute guère de son bonheur... C'est qu'il a une tête fort expressive, ce garçon-là ! et je ne conseillerais pas à une autre femme de jouer avec lui le rôle de protectrice. Voilà

17

des yeux qui parleraient bientôt en maîtres. (*Se retournant vers la fenêtre.*) Mon voisin n'a pas encore paru... invisible comme un bon génie! l'original! pas une seule visite depuis un mois qu'il habite là au bout du parc! (*Elle se lève.*) Ah! celui-là non plus ne se doute pas de son bonheur! mais il faut avouer qu'il y met de la mauvaise volonté.

SCÈNE II.

FRANCINE, LA BARONNE.

FRANCINE, *surprenant sa maîtresse en observation à la fenêtre.*

Décidément elle y tient.

LA BARONNE, *se retournant.*

Que faites-vous là, Francine?

FRANCINE.

Je regardais le pavillon d'en face, comme madame.

LA BARONNE, *à part.*

L'impertinente!

FRANCINE.

Et je me disais comme ça : Madame cherche à se distraire; c'est bien naturel, quand on est veuve à vingt-quatre ans. (*A part.*) Et c'est peine perdue quand on a affaire à des voisins qui n'y voient pas clair.

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte! Je regardais l'orage qui menace... et j'allais vous dire de fermer toutes les persiennes.

FRANCINE.

Le voisin n'aura pas besoin de fermer les siennes.

LA BARONNE.

Encore le voisin! Laissez donc en paix ce monsieur! qui ne s'occupe pas de vous.

FRANCINE, *à part.*

C'est justement ce que je pensais en entrant. (*Haut.*) Voici une carte pour madame.

LA BARONNE.

Une carte? de qui?

FRANCINE.

De votre voisin, madame.

LA BARONNE.

Mon voisin. (*Lisant.*) Le comte de Surville. (*A elle-même.*) Quel est ce nom?

FRANCINE, *de même.*

Le sien, sans doute.

LA BARONNE, *à elle-même.*

D'où lui vient-il?

FRANCINE, *de même.*

De son père, apparemment. — A moins qu'il n'ait fait comme madame.

LA BARONNE, *avec dépit.*

Une carte! quand nous ne sommes séparés que par un mur mitoyen. Une carte! quelle sotte invention! C'est absolument comme si l'on disait : Je suis enchanté, madame, de me dispenser de vous voir.

FRANCINE, *avec dédain.*

Oh! il fait les choses comme à Paris, ce monsieur.

Et, s'il ressemble à son domestique, je ne m'étonne pas qu'il craigne de se montrer au soleil.

LA BARONNE.

Vous avez causé avec cet homme?

FRANCINE.

Je m'en serais bien gardée! Seulement j'ai questionné — pour passer le temps. (Moi, je questionne toujours.) Et en deux mots il m'a fermé la bouche : « Je n'aime ni les curieuses ni les coquettes, je suis comme mon capitaine, » m'a-t-il répondu d'un ton bourru. — Il y a des gens qui n'entendent rien à engager une conversation.

LA BARONNE, *froidement.*

Et il a bien fait! Pourquoi le questionniez-vous?

FRANCINE.

Mais, pour savoir.

LA BARONNE.

Laissez-moi, je vous sonnerai.

FRANCINE, *en sortant.*

Il a bien fait de ne pas me répondre!... Pourquoi alors me demander ce qu'il m'a dit? Je crois que madame aimerait mieux qu'il eût moins bien fait. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LA BARONNE, *seule.*

Voilà un mince événement qui m'a mise tout hors de moi. Ou je me trompe fort, ou cette carte m'apporte

sous un nom supposé le bonheur ou le malheur de ma vie. (*Relisant la carte.*) Le comte de Surville. C'est écrit en toutes lettres !... C'est-à-dire un voisin qui cherche une distraction... un étranger qui trouve commode de dépouiller l'amant d'autrefois et de s'aventurer à nouveaux frais.

Pendant mon mariage, il y avait un Raoul d'Aubervillers qui m'aimait et me le jurait cent fois le jour. Je le vois encore à mes genoux, me disant : « Marie, je vous aime. »

Aujourd'hui le comte de Surville a renié Raoul, et, comme il est homme du monde, il jette le fâcheux amour au fond de l'oubli, discrètement, sans éclat. Oh! la mémoire du cœur, elle n'embarrasse guère ceux qui ne veulent déjà plus de la mémoire des yeux.

Il ne m'a pas reconnue au dernier bal du préfet... Pas reconnue. Je suis donc bien changée depuis cinq ans!... (*Se regardant dans la glace.*) Il me semble que non! Et pourtant, malgré sa longue absence et son nom supposé, je l'ai reconnu, moi!...

Voyons, n'y pensons plus!... lisons... Les livres sont, dit-on, nos meilleurs amis. (*Elle lit.*) Dieu! quel style décousu!... Je n'y comprends rien!... J'aime mieux en revenir à mes crayons. (*Elle jette le livre et prend son album.*) A la bonne heure! voilà un passe-temps agréable!... (*Elle bâille, regardant le portrait.*) Ah! Maurice, je suis bien sûre que malgré ton air triste tu es plus heureux que... Bien!... voilà mon crayon cassé! Ah! vraiment aujourd'hui je ne suis bonne à rien!..

(*Se levant et allant s'asseoir sur la causeuse.*) Je m'ennuie de tout.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, FRANCINE.

LA BARONNE, *impatientée.*

Eh bien! encore vous!... J'ai dit que je sonnerais.

FRANCINE.

Dame! ce n'est pas ma faute. C'est monsieur le comte de Surville...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Qui m'envoie une carte?

FRANCINE.

Qui vient lui-même demander si madame la baronne d'Éricourt peut le recevoir.

LA BARONNE.

D'Éricourt? Il n'a pas dit de Langeais?

FRANCINE.

Madame n'est connue dans le pays que sous le nom de ses terres.

LA BARONNE, *à elle-même.*

D'Éricourt! nom que j'ai pris à la place du mien pour me faire oublier de ce monde qui me fatiguait... Mais lui... il devrait bien savoir que je suis veuve du baron Langeais... Décidément il ne m'a pas reconnue.

FRANCINE, *à part.*

Madame est agitée ce matin; elle a le cœur à l'orage comme le ciel!... (*A la baronne.*) Je vais faire entrer.

LA BARONNE.

Non! (*A part.*) Pourtant... il ne me reconnaît pas. La situation est belle pour moi... Vous serez fort heureux, monsieur de Surville, si je me contente de m'égayer à vos dépens.

FRANCINE.

Alors je vais dire que madame ne reçoit pas.

LA BARONNE.

Si... Faites entrer M. le comte dans ce salon... priez-le d'attendre, et venez m'enlever ce négligé du matin.

SCÈNE V.

LE COMTE, FRANCINE.

LE COMTE.

Votre maîtresse n'est donc pas ici?

FRANCINE.

Pardon, monsieur le comte, madame la baronne d'Éricourt...

LE COMTE, *à part.*

D'Éricourt! on y tient.

FRANCINE.

Prie monsieur le comte de vouloir bien l'attendre un instant. (*Elle entre chez la baronne.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, *seul.*

La baronne d'Éricourt !... Dans quel but a-t-elle changé de nom ? Y a-t-il là-dessous un drame ou un scandale ? Madame de Langeais n'était qu'une coquette, madame d'Éricourt serait-elle une lionne ou un bas-bleu ? — Je perdrais au change. Du reste, soyez sans inquiétude, madame la baronne, je ne trahirai pas votre incognito, je pousserai même la discrétion jusqu'à ne pas vous reconnaître.

Enfin !... malgré mon serment, me voici chez elle... J'ai résisté longtemps et j'avais tort !... On rencontre sur sa route une femme jeune et belle, on en devient amoureux fou, c'est naturel... Elle vous trompe, c'est... eh bien, oui, c'est encore assez naturel ! Est-ce donc une raison pour lui jurer une haine à mort ? Ma foi, j'ai tenu parole tout juste assez longtemps pour n'avoir plus qu'une pensée : la voir et lui dire comme autrefois... (*S'arrêtant.*)

Diable ! c'est là le difficile. — Autrefois est peut-être pour elle de l'histoire bien ancienne ! Les voyages ont tellement bruni mon teint, vieilli mon visage !... Qui sait si, en m'écoutant, elle ne regardera que l'âge de mon cœur ?... Pourquoi l'ai-je rencontrée à ce bal plus jolie, plus séduisante que jamais, — mais coquette comme toujours ! Ah ! sa vue m'a fait rêver au plus beau temps de ma jeunesse !... Allons, allons, pas d'il-

lusion... (*Regardant partout.*) Quel luxe, que de choses inutiles ! Tout cela sent bien la femme frivole, pas un livre... Ah ! pardon !... (*Prenant le volume.*) Qu'est-ce que cela ? Un roman nouveau, ouvrage très-utile pour *déformer* l'esprit et le cœur. Et cette brochure ? *La Sylphide*, journal des modes. Enfin je passe condamnation. C'est pour nous plaire que les femmes cherchent à être jolies, et souvent nous ne valons pas toute la peine qu'elles prennent pour y réussir.

(*Regardant encore, puis s'impatientant.*) Je crois que madame la baronne a complétement oublié qu'elle est attendue... après tout, tant mieux... Cette visite est absurde. En amour le temps perdu compte double, et, si l'on s'arrête aux premières pages, c'est-là que le roman finit.

Seul avec elle, je ne serais pas maître de mes sentiments. Partons, la fuite est quelquefois du courage. (*En faisant une fausse sortie.*) Je vais donner un prétexte. (*Il aperçoit l'album ouvert sur la table.*) Un portrait d'homme ! La tête est belle, quoiqu'un peu efféminée ! (*Retournant la feuille.*) Encore ! c'est quelque soupirant que madame la baronne aura fait poser pour se distraire ! (*Tournant encore.*) Le même, toujours le même. (*Rejetant l'album avec humeur.*) Voilà un monsieur fort heureux !

Pardine, j'étais un grand sot de quitter honteusement la place sans faire valoir mes droits... Oh ! je reste à présent et j'attends de pied ferme. Je suis venu pour remettre à la baronne une lettre... Voilà le but que je cherchais à ma visite.

De toutes façons je suis bien aise de faire voir à une coquette comment un honnête homme se guérit de l'avoir aimée. Mais silence, c'est elle.

(La baronne paraît à la porte de droite.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *saluant la baronne.*

C'est bien madame la baronne d'Éricourt que j'ai l'honneur de saluer?

LA BARONNE, *saluant.*

Elle-même. *(Interrogeant.)* M. le comte de Surville?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA BARONNE, *à part.*

C'est bien lui, toujours sérieux, distingué.

LE COMTE, *à part.*

Elle est charmante! soyons indifférent comme un étranger.

LA BARONNE, *à part.*

C'est qu'il ne me reconnaît pas; que va-t-il me dire?

LE COMTE, *haut.*

Me pardonnerez-vous, madame, d'avoir avancé l'heure de ma visite?

LA BARONNE.

C'est moi, monsieur, qui suis désolée de vous avoir fait attendre.

LE COMTE.

Je sais attendre, madame.

LA BARONNE.

C'est un mérite qui devient rare.

LE COMTE.

D'ailleurs, la solitude me plaît beaucoup.

LA BARONNE.

Je m'en suis aperçue.

LE COMTE.

Est-ce un reproche?

LA BARONNE.

Comment donc!... Entre voisin son agit sans façons, et puis... à la campagne.

LE COMTE.

Je craignais d'être indiscret.

LA BARONNE.

Comment, indiscret?

LE COMTE.

Vous devez être assiégée de visites, si tous vos admirateurs du bal de la préfecture ont sollicité le bonheur de vous revoir.

LA BARONNE.

Vous étiez à ce bal, monsieur? c'est singulier, je ne vous y ai pas vu... (*A part.*) Si je disais la vérité, je lui donnerais trop d'amour-propre.

LE COMTE.

Étranger dans ce pays, je n'aurais pas eu le bonheur d'attirer votre attention. Une jolie femme n'a pas de regards pour tout le monde.

LA BARONNE.

J'ai eu l'honneur d'être remarquée par M. le comte?

LE COMTE, *avec indifférence.*

Je n'étais pas à ce bal, madame. (*A part.*) Si je répondais oui, je lui donnerais trop de coquetterie.

LA BARONNE, *à part.*

Il veut jouer l'homme grave, il dissimule.

LE COMTE.

Un de mes amis était là, et c'est lui qui m'a rapporté le bruit de votre triomphe.

LA BARONNE.

Il y a des amis complaisants et qui, — comme les échos, — répètent tout ce qu'on veut.

LE COMTE.

Aussi, permettez-moi d'être surpris que vous ayez renoncé si vite aux fêtes dont vous étiez la reine!... Vous seriez-vous convertie tout à coup à la solitude?

LA BARONNE.

Mon étonnement n'est pas moins vif que le vôtre. Un homme qui a parcouru les mers, venir sombrer dans un lieu presque sauvage!

LE COMTE.

Comment savez-vous que j'ai voyagé?

LA BARONNE, *à part.*

J'ai failli me trahir! (*Haut.*) Ce n'est pas répondre à ma question... Du reste, comme vous, je l'ai entendu dire.

LE COMTE.

Puisque vous l'exigez, je vous dirai, madame, que

je m'enterre par vanité. Je ne suis pas précisément un être civilisé, je suis un marin et je m'entends peu aux finesses de la galanterie ; les compliments me semblent des fadeurs, les petits soins de la niaiserie... Vous voyez bien alors que vous n'avez rien perdu ; car je suis peu fait pour la société des femmes du monde.

LA BARONNE, *se contenant.*

A quel miracle dois-je donc la visite de monsieur le comte? (*Elle lui indique un fauteuil et s'assied.*)

LE COMTE, *tirant une lettre de sa poche.*

Le miracle est arrivé par la poste ; une lettre sous pli que l'on m'adresse avec ordre de la remettre moi-même à vous-même.

LA BARONNE, *prenant la lettre.*

Ce doit être quelque chose de très-précieux ! Merci, monsieur, et pardon pour la peine que je vous ai involontairement donnée.

LE COMTE.

Un parc à traverser...

LA BARONNE.

J'ai dû croire que c'était une fatigue !... Vous permettez? (*Ouvrant la lettre.*) De Delphine !... Vous connaissez madame Delphine d'Auberive?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Savez-vous, monsieur, que mon amie est très-heureuse d'avoir trouvé grâce à vos yeux !

LE COMTE.

Je ne comprends pas, madame.

LA BARONNE.

C'est une femme, et vous, un être à peine civilisé — comme vous disiez tout à l'heure — vous allez chez elle sans avoir de lettre à porter.

LE COMTE.

J'ai des relations avec son mari... pour affaires ; — c'est mon banquier... Et puis, votre amie est une de ces femmes qu'on apprécie tout d'abord, et sur le compte desquelles on ne varie pas : elle est spirituelle sans méchanceté ; gracieuse sans coquetterie : enfin, une exception.

LA BARONNE, *avec dépit.*

Unique peut-être.

LE COMTE.

Peut-être.

LA BARONNE, *de même.*

Monsieur le comte est moins flatteur.

LE COMTE.

Sachez-m'en gré, madame ; la flatterie est l'appât dont un fat se sert pour amorcer une coquette.

LA BARONNE, *piquée.*

Et vous voulez sans doute me prouver, monsieur, que vous n'êtes pas un fat ?

LE COMTE, *respectueusement.*

Je désire seulement vous prouver, madame, que je ne voudrais pas vous prendre pour une coquette.

LA BARONNE, *avec dépit, se levant.*

C'est par trop de bonté !... et je suis vraiment désolée, monsieur le comte, de vous avoir retenu si longtemps.

LE COMTE, *se levant, à part.*

Elle n'a pas changé !

LA BARONNE, *à part.*

Dieu ! que cette école de marine est une affreuse école ! (*Avec une révérence cérémonieuse.*) Monsieur le comte...

LE COMTE, *de même.*

Madame la baronne...

(*Il se dirige vers la porte, tandis que la baronne va s'asseoir sur la causeuse.*)

LA BARONNE, *avec un soupir de satisfaction.*

Enfin !

LE COMTE, *qui s'est arrêté à la porte du fond.*

Quel dommage !

LA BARONNE, *avec dépit.*

Quand je songe que j'ai désiré la visite de cet homme !... Qu'il ne se représente plus ici, je ne le recevrais pas.

LE COMTE, *à part.*

Je me tiens pour averti. Alors, je reste.

LA BARONNE.

N'y pensons plus !... Il faut pourtant que je lise la lettre de Delphine. (*La parcourant.*) Elle n'a qu'un but en m'écrivant : me mettre en rapport avec le comte de Surville, qu'elle affectionne beaucoup. (*Avec ironie.*) Elle place bien ses sympathies !... un loup de mer.

LE COMTE, *à part.*

Merci.

LA BARONNE, *continuant.*

Elle m'engage à le recevoir... Dieu m'en garde! J'espère bien en être débarrassée pour toujours.

LE COMTE, *à part.*

Pas encore tout à fait.

LA BARONNE, *se retourne pour aller vers le guéridon et aperçoit le comte.*

Vous encore ici, monsieur! que faites-vous là?

LE COMTE.

Je suis resté, madame, pour vous épargner l'ennui de me recevoir une seconde fois.

LA BARONNE.

Je ne comprends pas, monsieur.

LE COMTE.

Il m'est ordonné par votre amie, ainsi que vous avez dû le voir, de me charger de la réponse que vous devez faire à sa lettre.

LA BARONNE.

J'aurai l'honneur de vous l'envoyer demain.

LE COMTE.

Permettez, madame; cette réponse, je dois la faire partir ce soir. D'ailleurs, c'est une consigne, et je tiens à l'exécuter.

LA BARONNE.

Alors il faut que je l'écrive devant vous, séance tenante?

LE COMTE.

Je ne vois que ce moyen, puisque je ne dois plus revenir.

LA BARONNE, *se mettant au guéridon.*

Vous l'exigez ? (*Elle écrit.*)

(*Le comte s'approche de la fenêtre. — Moment de silence.*)

LA BARONNE, *écrivant.*

Vous pouvez causer, cela ne me troublera pas.

LE COMTE, *à part.*

Une tête de grand homme! (*Haut, soulevant le rideau de la fenêtre.*) Quel vent! comme la poussière tourbillonne!... Il va faire un orage épouvantable!... Mais... après l'orage...

LA BARONNE, *le regardant et l'interrompant.*

Vient le beau temps!... (*A part.*) Conversation intéressante. — (*Haut et finement.*) Vous êtes marin, monsieur de Surville.

LE COMTE.

C'est pour jeter un peu de variété dans la conversation, car vous devez être lasse d'entendre toujours des compliments.

LA BARONNE, *souriant.*

Ceci ressemble terriblement à une flatterie! Voulez-vous que nous parlions d'autre chose?

LE COMTE.

Volontiers. (*Se rapprochant d'elle.*) J'ai une question sur les lèvres.

LA BARONNE.

Vous êtes curieux, c'est une nouveauté.

LE COMTE.

Jeune comme vous l'êtes...

LA BARONNE.

Qui vous demande mon âge?

LE COMTE.

Bonne!

LA BARONNE.

Par hasard.

LE COMTE.

Jolie!

LA BARONNE.

Est-ce un portrait, monsieur?

LE COMTE, *avec intention.*

En faites-vous d'aussi ressemblants, madame?

LA BARONNE.

Et vous voulez savoir?

LE COMTE.

Pourquoi, si bien faite pour le monde et pour les plaisirs, vous vous tenez à l'écart dans la double prison de la solitude et du veuvage.

LA BARONNE.

C'est mon seul secret, monsieur; devinez-en la moitié, je vous dirai le reste.

LE COMTE, *à part.*

Un secret à moustaches avec l'air mélancolique!... Je le connais trop bien. (*Haut.*) Tenez, madame, je vais être franc.

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Prenez garde, vous allez mentir!

LE COMTE.

Je voudrais qu'un peu plus de confiance de votre

part, d'estime ou de sympathie, comme il vous plaira, m'autorisât à vous faire ma cour.

LA BARONNE, *riant, avec surprise.*

Vous!... Ah! certainement, non!... (*Sérieuse.*) Vous m'empêchez d'écrire, monsieur.

LE COMTE.

Pardon, madame. (*A lui-même.*) Au fait, on ne demande pas une telle permission, on la prend.

LA BARONNE, *à part.*

La situation est bizarre! (*Haut.*) Me faire la cour! avec votre caractère...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Si détestable! vous pouvez dire le mot.

LA BARONNE.

Je le pensais.

LE COMTE.

Il faut dire ce qu'on pense. Mais pourquoi désespérez-vous de moi? Que faut-il pour vous convaincre?

LA BARONNE.

Le temps de vous éprouver.

LE COMTE.

Je vous prête vingt-quatre heures.

LA BARONNE.

C'est peu!

LE COMTE.

C'est un siècle! Je n'ai jamais pu me contraindre cinq minutes.

LA BARONNE.

Alors, le traité est accepté.

LE COMTE.

Et pendant ce temps, vous me permettrez d'être souvent près de vous.

LA BARONNE, *avec un soupir comique.*

Il le faut bien !

LE COMTE.

Il me semble, madame, que vous n'écrivez plus ?

LA BARONNE.

Le moyen ! Tant que vous serez là !... Vous parlez sans cesse. Je prendrai un moment dans la journée. (*Elle prend sa tapisserie.*)

LE COMTE.

Est-ce que la solitude vous plaît?

LA BARONNE.

Quelquefois... pour me délasser.

LE COMTE.

Le monde vous aurait-il déjà fatiguée ?

LA BARONNE.

Il est si ridicule, quand on se donne la peine de le prendre au sérieux.

LE COMTE.

C'est vrai ; mais il est bien gracieux quand on lui plaît, — et vous avez dû lui plaire beaucoup.

LA BARONNE.

Qui peut en être sûr ! Les hommes pensent si peu ce qu'ils disent !

LE COMTE.

Les femmes sont si coquettes !

LA BARONNE.

Ils oublient si vite leurs serments.

LE COMTE.

Elles jouent si facilement avec notre bonheur!...

LA BARONNE.

Est-ce que nous allons recommencer?

LE COMTE.

Non, vous avez raison! (*Prenant l'album.*) C'est vous qui avez dessiné ce portrait?

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

De souvenir, sans doute?

LA BARONNE.

Non.

LE COMTE, *sérieux.*

Ah! l'original a posé?

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Longtemps, et souvent?

LA BARONNE.

L'un et l'autre.

LE COMTE, *se contenant.*

Il paraît que ce portrait était difficile à réussir, car vous l'avez recommencé à chaque page.

LA BARONNE.

Très-difficile! il y avait dans les yeux une expression qu'il m'a été impossible de rendre.

LE COMTE, *à part.*

C'est un amant. (*Haut.*) Ces yeux-là renfermaient donc bien des choses?

LA BARONNE.

Tout un poëme.

LE COMTE, *s'animant par degrés.*

Ce jeune homme vous aime, sans doute?

LA BARONNE, *simplement.*

Beaucoup, je l'espère.

LE COMTE.

Et vous en convenez?

LA BARONNE.

Pourquoi non?

LE COMTE.

C'est qu'un jeune homme qui a dans les yeux une expression (*avec ironie*) qu'on ne peut rendre, finit toujours par se faire aimer.

LA BARONNE, *avec indifférence.*

C'est précisément ce qui est arrivé.

LE COMTE, *s'emportant.*

De grâce, madame, daignez vous faire comprendre et veuillez me répondre.

LA BARONNE, *avec calme.*

Mais je ne fais que cela depuis une heure.

LE COMTE, *se calmant.*

D'après nos conventions, n'ai-je pas le droit d'exiger d'autres réponses.

LA BARONNE, *finement.*

Nos conventions! ah! ah! ah! D'abord, quand on exige, on est un tyran, et...

LE COMTE, *se montant.*

Trève d'esprit, madame; je veux savoir...

LA BARONNE, *étonnée.*

Vous voulez ! (*Regardant la pendule.*) Vous avez raison, monsieur, vingt-quatre heures, c'était trop.

LE COMTE.

Je vous préviens, madame, que la moquerie m'irrite.

LA BARONNE, *se levant.*

Et moi, je déclare, monsieur, que l'exigence m'importune et que je ne m'y soumettrai jamais.

LE COMTE, *se contenant.*

Ainsi vous refusez de me dire quel est ce jeune homme?

LA BARONNE.

Vos questions font trop de chemin.

LE COMTE.

Adieu donc, madame la baronne.

LA BARONNE.

Adieu, monsieur le comte.

LE COMTE.

Je m'éloigne pour ne plus revenir.

LA BARONNE.

C'est bien ainsi que je l'entends.

LE COMTE, *à part.*

Une coquette qui me raille!

LA BARONNE, *à part.*

Un jaloux qui voudrait faire de moi une victime!

LE COMTE, *s'emportant.*

Vous aurez le loisir de recommencer vingt fois ce portrait pour chercher tout un poëme dans les yeux de l'original?

LA BARONNE, *avec dignité.*

Monsieur le comte oublie qu'il est chez moi?

LE COMTE.

Je me souviens, madame, que je dois en sortir pour n'y rentrer jamais!... Cela vous donnera le temps de faire une réponse à votre amie.

LA BARONNE.

Et je vous l'enverrai.

LE COMTE.

C'est convenu.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, *seule, ensuite* FRANCINE.

LA BARONNE.

Voisinage bien agréable! Je n'aurais jamais cru que les années pouvaient changer à ce point un caractère si doux, si confiant. Oh! quelle que soit la cause qui m'a effacée de son souvenir, je la bénis!... J'ai besoin de distraction... de prendre l'air... (*Elle sonne. — A Francine, qui entre.*) Je veux sortir.

FRANCINE.

Madame ne voit donc pas le temps qu'il fait?

LA BARONNE.

Que m'importe?

FRANCINE.

Un orage affreux, le vent a déjà brisé plusieurs arbres du parc, le ciel est tout noir et la pluie tombe par torrents.

LA BARONNE.

Faites atteler.

FRANCINE, *à part, en se retournant.*

Très-bien ! (*Haut, en remontant.*) Ah ! j'oubliais !... M. Maurice est en bas, il demande si madame peut le recevoir.

LA BARONNE.

Pas aujourd'hui, je ne suis pas en humeur de dessiner.

FRANCINE.

Ah ! tant pis ! Ce pauvre jeune homme est d'une tristesse !

LA BARONNE.

Qu'a-t-il ?

FRANCINE.

Il aurait voulu le dire à madame.

LA BARONNE.

Mais parlez donc ! ce n'est pas la peur d'une indiscrétion qui vous retient ordinairement.

FRANCINE.

Madame est bien bonne ! Voici ce que c'est : M. Maurice est amoureux d'une jeune fille de ce village.

LA BARONNE.

Je le sais.

FRANCINE.

Il doit l'épouser dans un mois, et son congé expire dans quinze jours.

LA BARONNE.

Il veut une prolongation de congé?... C'est bon! Je dirigerai ma promenade vers la préfecture.

(*Elle fait un geste à Francine, qui sort.*)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, *seule*.

Ah! je ne me doutais pas que ce portrait me vaudrait une semblable querelle!... Mais il fallait qu'elle vînt... Qu'importe le prétexte?... Et cependant, avant qu'il eût regardé ce maudit album, il y avait dans ses yeux et dans sa voix une douceur... Je croyais qu'il allait me reconnaître... m'adorer... comme autrefois!... Si j'écrivais au préfet... Allons! travaillons à rendre service... (*Elle s'assied devant le guéridon.*)

SCÈNE X.

LA BARONNE, FRANCINE, LE COMTE.

FRANCINE, *annonçant*.

M. le comte de Surville. (*Elle sort.*)

LA BARONNE, *étonnée.*

Encore! encore chez moi, monsieur!

LE COMTE, *lui remettant l'album.*

Voici mon excuse. (*Avec ironie.*) Il y aurait de la cruauté à séparer l'artiste de son œuvre.

LA BARONNE, *marchant avec agitation et colère.*

C'est une raison comme une autre... meilleure même qu'une autre. Je comprends votre empressement à me le rapporter.

LE COMTE, *continuant.*

D'ailleurs, le ciel s'est mis de la partie. Il est impossible de mettre en ce moment un honnête homme dehors... et, malgré ma précaution de me placer sous un arbre, j'ai été inondé.

LA BARONNE.

Cela a calmé votre emportement?

LE COMTE.

Tout à fait! .. Oui; je suis très-calme et décidé à l'être toujours.

LA BARONNE, *à part.*

Il s'amende. (*Haut.*) Alors les douches sont nécessaires à votre santé.

LE COMTE.

Ne raillez pas, je vous prie... Parlons tranquillement. D'après le refus que vous m'avez fait tantôt...

LA BARONNE.

Quel refus?

LE COMTE.

Celui de prétendre à votre main... j'ai pensé qu'en

ma qualité de voisin de campagne, nous ferions mieux, si toutefois cela vous convenait, de nous en tenir à l'amitié.

LA BARONNE.

Une amitié de campagne... Soit. Cela me distraira. Mais je veux dicter mes conditions.

Art. Ier. M. de Surville ne me questionnera plus.

Art. II. Il acceptera tout sans rien exiger.

Art. III. Il me laissera tout à fait libre. Oh! je tiens à cela surtout. Ces trois points une fois posés, nous essayerons volontiers d'être les meilleurs amis du monde.

LE COMTE.

Vous avez énormément d'esprit, baronne.

LA BARONNE.

Vous n'en avez pas moins, monsieur. C'est donc convenu ; nous voilà amis intimes? Et, comme entre amis on ne se gêne pas, je vous quitte.

LE COMTE.

Mais, madame, il ne fait pas un temps de promenade.

LA BARONNE.

Il s'agit d'un service, d'une affaire qui ne souffre aucun retard.

LE COMTE.

Pour une personne bien chère, sans doute?

LA BARONNE.

J'arrête votre question au nom de l'article Ier; discrétion absolue, — c'est signé.

LE COMTE.

Et je fais honneur à ma signature ! Pourtant...

LA BARONNE.

Eh bien ! je vais chez le préfet pour solliciter. Êtes-vous content ?

LE COMTE.

Solliciter par un temps pareil !... Il faut que la cause soit bien désespérée ou qu'elle vous tienne fort à cœur.

LA BARONNE.

Croire sur parole, article II.

LE COMTE.

Si votre assistance est réclamée au nom d'une affection plus ancienne que la mienne, je me résigne et je crois, madame.

LA BARONNE.

Alors je vais écrire mon plaidoyer ?

LE COMTE.

Y pensez-vous ?

LA BARONNE.

Vous préférez que j'y aille ? à la bonne heure.

LE COMTE.

Pas davantage.

LA BARONNE.

Ah çà ! expliquez-vous et tâchez d'être clair dans vos exigences. Que me permettez-vous, d'écrire ou de sortir ?

LE COMTE.

Ni l'un ni l'autre.

LA BARONNE.

C'est trop fort ! Vous déchirez le traité, vous me di-

rez le pourquoi. Elle est jolie, votre amitié de campagne!... Mais c'est de la tyrannie, de l'autocratie, et je n'entends pas enchaîner ma liberté. (*Elle sonne.*)

LE COMTE.

Mais, madame, daignez m'écouter jusqu'à la fin.

LA BARONNE, *s'impatientant.*

Allez, monsieur, je vous écoute.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRANCINE.

FRANCINE.

Madame a sonné?

LA BARONNE, *toujours en colère.*

Mon châle et mon chapeau!

FRANCINE.

Si madame veut m'indiquer?

LA BARONNE, *de même.*

N'importe! Vous n'entendez donc pas?... Mon châle et mon chapeau, vous dis-je!

FRANCINE.

Très-bien, madame. (*A part.*) Ah! mon Dieu! C'est donc au tour de madame à être en colère! (*Elle sort.*)

LA BARONNE.

Voyons, monsieur... j'y mets de la patience... Je vous écoute... parlez; que signifie ce retour d'hostilité?

LE COMTE.

Mes sentiments sont toujours les mêmes!

LA BARONNE.

Vous voulez m'empêcher de sortir.

LE COMTE.

J'ai réfléchi... j'avais tort... Seulement il est fâcheux que vous sortiez en voiture.

LA BARONNE.

Pourquoi cela?

LE COMTE.

Je pense qu'en ce moment les douches seraient aussi nécessaires à votre santé.

LA BARONNE.

Ah! monsieur plaisante... je n'aime pas la raillerie.

LE COMTE.

Et vous ne voulez pas entendre la raison.

(*La baronne se promène et sonne de nouveau.*)

Si vous m'aviez écouté jusqu'au bout, je vous aurais dit que, demander une faveur à un homme qui se vante de vous plaire, c'est l'autoriser à s'en vanter encore.

LA BARONNE.

Le préfet? c'est impossible!

LE COMTE.

Je l'affirme. (*A part.*) En amour comme en diplomatie on a le droit de mentir. (*Haut.*) Il s'en est vanté devant moi!

LA BARONNE, *piquée.*

Le fat! (*Avec bonté.*) Merci, monsieur le comte.

LE COMTE, *s'incline.*

(*A part.*) Comme le mensonge passe avec les femmes! On le dirait en pays de connaissance.

FRANCINE, *rentrant et apportant le châle et le chapeau.*

Le châle et le chapeau de madame. (*Elle étend le châle pour le mettre sur le dos de la baronne.*)

LA BARONNE.

C'est bien ; mettez tout cela sur le canapé et laissez-nous.

FRANCINE.

La voiture de madame est prête.

LA BARONNE.

Qu'on attende. (*Avec impatience.*) Laissez-nous, vous dis-je !

FRANCINE, *à part, en sortant.*

L'orage gronde toujours !

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE.

Je vois avec plaisir, madame, que vous êtes résolue à ne pas sortir.

LA BARONNE.

Je n'ai encore pris aucun parti.

LE COMTE.

Vous êtes au moins décidée à ne pas aller chez le préfet?

LA BARONNE.

Vous y tenez donc bien?

LE COMTE.

Dans votre intérêt... Je me chargerai, si vous le permettez, de parler moi-même au préfet et d'obtenir ce que vous désirez si ardemment... Alors je vous devrai deux bonheurs à la fois : celui de vous être agréable et celui d'enlever un triomphe à l'amour-propre d'un homme qui ne croit vous aimer que parce qu'il voit tout le monde désireux de vous plaire.

LA BARONNE.

Vous croyez donc que les hommes ne s'attachent que par va[illegible] et que leur amour n'est que de l'amour-propre?

LE COMTE.

Le plus souvent!... par bonheur!

LA BARONNE.

Par bonheur! l'aveu est précieux.

LE COMTE, *avec feu.*

L'homme qui aime véritablement avec son cœur commence par être un sot et finit par être une dupe. Il y a si peu de femmes qui comprennent l'amour vrai!

LA BARONNE.

Auriez-vous été victime de la perfidie de notre sexe?

LE COMTE.

Pas moi... Mais l'un de mes amis... Un jeune homme qui a été le héros de la plus sotte aventure!...

LA BARONNE.

Votre ami était amoureux?

LE COMTE.

Comme un enfant ou comme un fou ; c'est tout dire. Il n'avait, du reste, que vingt-deux ans.

LA BARONNE, *sérieuse.*

Ah !

LE COMTE.

Il était comme moi officier de marine.

LA BARONNE.

Je m'intéresse à cette histoire, comme si c'était la vôtre.

LE COMTE.

A son entrée dans le monde, le hasard lui fit rencontrer une femme jeune, qu'il trouvait belle, — on trouve toutes les femmes belles à vingt-deux ans ! — Malheureusement elle était mariée.

LA BARONNE, *troublée.*

Ah ! elle était mariée ?

LE COMTE.

Oh ! presque pas, — à un vieillard.

LA BARONNE.

Elle devait être bien à plaindre, car peut-être elle aussi aimait votre ami ?

LE COMTE.

Mon ami avait appris de sa mère à regarder le mariage comme une chose sacrée, et pour ne pas céder à la passion qui l'entraînait vers cette femme, il la fuyait... Cependant il aurait donné sa vie pour un sourire.

LA BARONNE, *à part.*

C'est vrai !...

LE COMTE.

Ah! tenez, madame, personne n'a plus vingt-deux ans! Bientôt il oublia la raison, le devoir... Il se croyait aimé, il bravait tous les obstacles.

LA BARONNE, *à part.*

Pauvre Raoul!

LE COMTE.

C'était un beau rêve!... Le réveil ne se fit pas attendre!... L'insensé cherchait une femme aimante et dévouée, il a rencontré une coquette qui s'est moquée sans pitié de ses premières émotions, et qui a répondu à l'aveu de son amour par un éclat de rire...

LA BARONNE.

Un éclat de rire convulsif, — peut-être!

LE COMTE.

Je ne le crois pas... (*Se reprenant.*) C'est-à-dire... mon ami ne le croyait pas. (*A part.*) Elle s'est reconnue.

LA BARONNE.

C'est sans doute le seul moyen qu'elle trouva pour guérir votre ami d'un amour qui aurait imprimé une tache sur un nom respectable!

LE COMTE, *à part.*

Si c'était vrai!

LA BARONNE, *avec amertume.*

Mais les hommes ne se doutent de rien, ils ne veulent jamais savoir ce qu'il y a de dévouement et d'abnégation dans le cœur d'une femme.

LE COMTE.

Raoul ne comprenait que son amour.

LA BARONNE, *s'oubliant.*

Raoul ne m'aimait pas ! car il n'a pas su deviner...

LE COMTE, *l'interrompant et jouant la surprise.*

Raoul ne vous... ne vous aimait pas ! Quoi, madame, c'était donc vous?

LA BARONNE.

Cette coquette que vous calomniez...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Eh bien ?

LA BARONNE.

C'est moi ! moi qui ai ri pour cacher mes larmes, qui ai froissé son cœur pour l'éloigner de moi. (*A part.*) Il ne se trahit pas. Ah ! je veux le punir de tant d'indifférence. (*Haut.*) Si votre ami, — car vous l'avez dit, c'est votre ami ?

LE COMTE.

Intime, oui, madame.

LA BARONNE.

Eh bien, si Raoul, votre ami intime, existe encore...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Certainement, madame, je le vois *même* assez souvent.

LA BARONNE.

Tant pis pour lui. (*A part.*) Quel cœur de rocher ! (*Haut.*) Eh bien, je ne crains pas de vous dire, et je ne crains pas qu'il sache que, devenue libre de ma main à la mort du baron de Langeais, ma première pensée fut de chercher Raoul et de rentrer en grâce auprès de lui .. Mais, hélas !

LE COMTE.

Il voyageait pour vous oublier... Vous aimiez donc vraiment mon ami?

LA BARONNE, *jouant l'embarras.*

Monsieur, puis-je répondre?

LE COMTE.

Oh! à moi! un confident!

LA BARONNE.

A vous, oui... pas à lui, je n'oserais... (*Hésitant.*) J'avais cette faiblesse.

LE COMTE, *à part.*

Ravissant aveu! (*Haut.*) Mais la preuve?

LA BARONNE.

Pourquoi aurais-je résisté aux adorations dont j'étais l'objet, si un souvenir n'était venu se placer entre moi et ceux qui cherchaient à me plaire?

LE COMTE, *embarrassé.*

C'est que... ils ne vous plaisaient pas assez.

LA BARONNE, *à part.*

Il résiste encore. Cette preuve ne vous suffit pas, monsieur? Vous êtes un ami difficile. Eh bien, ce portrait que pour la première fois... (*Ouvrant un médaillon suspendu à son cou.*) j'expose à d'autres regards que les miens...

LE COMTE, *regardant le portrait.*

Que vois-je?

LA BARONNE.

Êtes-vous convaincu?

LE COMTE, *aux pieds de la baronne.*

Je ne puis plus me contraindre!

LA BARONNE.

Allons donc! Ce que c'est que de perdre une bonne habitude.

LE COMTE.

Je n'étais qu'un ingrat.

LA BARONNE.

Que faites-vous? et votre ami?

LE COMTE.

Raoul implore son pardon...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Raoul? vous?

LE COMTE.

Moi.

LA BARONNE, *riant.*

Ah! ah! ah! je le savais; mais devenu comte de Surville?...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Par la mort de mon frère aîné.

LA BARONNE, *riant toujours.*

Allons, relevez-vous.

LE COMTE, *se relevant.*

Vous m'aviez donc reconnu?

LA BARONNE.

Depuis le bal du préfet, où vous n'étiez pas.

LE COMTE.

Et c'est pour cela que vous vous entouriez d'une foule d'adorateurs? Un reste de coquetterie.

LA BARONNE.

Ou plutôt une ruse de guerre pour me rappeler à votre mémoire infidèle. Et, d'ailleurs, vous-même n'avez pas su me reconnaître.

LE COMTE.

Oh! pardon. Je vous aimais toujours!

LA BARONNE, *d'un air de doute.*

Toujours?

LE COMTE.

Pourquoi le loup de mer serait-il venu sombrer dans ce lieu sauvage? Et, croyez-le, désormais si Raoul vous aimait, Surville vous adore.

LA BARONNE.

C'est moins!

LE COMTE.

C'est plus!

LA BARONNE.

Bah! trop ne serait même pas assez. (*Lui donnant la main.*) Raoul, je vous pardonne.

LE COMTE.

Ne faites-vous que me pardonner!

LA BARONNE.

C'est beaucoup pour le premier jour!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FRANCINE.

FRANCINE.

Madame, M. Maurice m'envoie...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

C'est vrai, pauvre garçon, je l'avais oublié!...

LE COMTE, *curieux.*

M. Maurice?

LA BARONNE.

L'original du portrait!... mon frère de lait... Êtes-vous encore jaloux?

LE COMTE.

Avais-je tort? un si joli garçon! Mais je me corrigerai.

LA BARONNE.

Le beau mérite!... Je n'aimerai que vous.

LE COMTE, *lui baisant la main.*

Merci, merci!...

LA BARONNE.

Et Delphine qui attend une réponse?

LE COMTE.

La meilleure, c'est l'envoi d'une lettre de faire part.

LA BARONNE.

Comme vous arrangez tout cela...

LE COMTE.

Il faut réparer le temps perdu!... Je n'ai plus vingt-deux ans.

FRANCINE, *à part.*

Allons, tout va pour le mieux. (*Regardant la croisée.*) C'est ici comme au ciel, après l'orage le beau temps!

FIN.

TABLE



